LETTRES

ÉCRITES

D'ORIENT.[1]

Marseille.

Je vais préluder à ma moisson d'Orient par une petite herborisation aux portes de la ville, à Montredon, localité fréquentée par les botanistes. Je l'ai parcourue, il y a dix-huit ans, avec le pauvre Jacquemont : j'y retrouverai des souvenirs. Avant que jeunesse fût entièrement passée, avant que fût éteint chez moi l'enthousiasme qui m'a constamment porté aux voyages, j'avais besoin d'en faire encore un : pouvais-je mieux choisir?

(1) Au printemps de 1839, M. le comte Jaubert entreprit, dans un but tout scientifique, avec M. Charles Texier, un voyage en Orient. Ce voyage a fourni à M. Jaubert l'occasion d'un travail important, qui paraîtra bientôt à la librairie de Roret, sous le titre d'*Illustrationes plantarum orientalium*, et qui formera une série de livraisons avec planches. Cette publication, que M. Jaubert prépare en société avec M. Spach, aide-naturaliste au Muséum, contiendra la description des espèces d'Orient nouvelles, ou peu connues, provenant soit du riche herbier de l'auteur, soit des autres collections de Paris. Une carte géographique en quatre

Livourne.

La navigation à la vapeur est chose ravissante. Nous n'avions quitté Marseille avant-hier qu'à sept heures du soir, et ce matin, à trois heures et demie, nous avions jeté l'ancre devant Livourne. Notre société à bord se composait de l'évêque de Smyrne, de MM. de Bonald, dont l'un est évêque du Puy, tous deux de ma connaissance ancienne, d'une famille anglaise animée par une jeune femme charmante qui nous a fait de très bonne musique (car tu sais qu'il y a un piano dans le salon des dames), de plusieurs négocians de Marseille, dont l'un se rend à Calcutta, où il a une maison, et où il sera arrivé, en passant par la mer Rouge, en moins de deux mois. Une partie de notre société se sépare de nous ici : nos Anglais s'arrêtent à Livourne pour prendre le bateau de Naples; l'évêque du Puy se rend en pèlerinage à Rome et s'arrêtera à Civita-Vecchia.

Civita-Vecchia.

Nous restons peu de temps ici, et nous serons après-demain à Malte. Le commandant, M. Dufresnil, nous fait la gracieuseté de passer par le détroit de Messine : cette route est d'environ dix lieues plus longue que celle de l'est, mais elle est infiniment plus agréable. Nous passerons vers minuit en vue des îles volcaniques de Stromboli, et de jour en vue du phare de Messine, de Catane, de l'Etna.

Il n'y a rien à voir à Civita-Vecchia, mais l'herborisation est une ressource toujours prête.

En vue de Malte.

J'espérais que nous approcherions de Stromboli pendant la nuit : ce volcan fume toujours et jette assez souvent des flammes; mais le retard de notre marche ne nous y a fait arriver qu'au jour. En revanche, nous avons eu hier une vue admirable, et par une mer calme, de tout le détroit de Messine. Je n'essaierai pas de t'en faire

feuilles de l'Asie sud-occidentale, dressée sous les auspices de M. le colonel Lapie de concert avec M. Texier, accompagnera l'ouvrage; elle indiquera les itinéraires de tous les voyageurs botanistes, depuis Rauwolf, qui visitait l'Orient en 1583, jusqu'à nos jours. M. Jaubert doit aussi faire paraître incessamment les *Relations de voyage en Asie* d'Aucher Eloy, botaniste français, mort en 1838 à Ispahan, victime de son dévouement à la science.

Les lettres que nous publions aujourd'hui forment ce qu'on pourrait appeler la partie pittoresque du voyage scientifique de M. Jaubert.

une description, de te peindre ces deux côtes de Calabre et de Sicile, la première si sauvage, l'autre si gracieuse, si bien cultivée, d'un ton de végétation si chaud, et dominée par le majestueux Etna. Le front du volcan n'était plus caché par les nuages, et nous avons pu jouir à l'aise, sur le pont, après dîner, d'un spectacle que je n'oublierai jamais; tous les passagers, même les plus indifférens, en étaient frappés. La soirée s'est terminée par un petit concert dont nos Anglaises ont fait les frais.

Je te quitte parce que nous approchons du port de Malte et qu'il faut examiner avec soin cette île célèbre. Il y a quarante-un ans, le général Bonaparte y abordait avec l'armée française victorieuse, et aujourd'hui cette belle station navale, l'une des premières peut-être du monde, est au pouvoir de l'Angleterre!

Malte.

Rien n'est plus singulier que l'aspect général de ces îles toutes pelées, et qui néanmoins comptent cent vingt mille habitans; rien n'est plus étrange aussi que l'entrée de ce port, ou plutôt de ces cinq ports, où les flottes les plus nombreuses trouvent un excellent abri. L'escadre anglaise, commandée par l'amiral Stopford, y est mouillée; nous avons compté cinq vaisseaux et deux frégates. Rien n'égale la magnificence de cet établissement militaire; l'étendue des fortifications est immense, et elles sont dans le plus parfait état d'entretien. La ville est bien bâtie, toutes les maisons sont blanches, sans toit comme en Orient, et leur façade porte généralement un balcon couvert, en forme de tribune d'orgues; les rues sont tirées au cordeau, et souvent une vue de la mer termine la perspective. Malte jouit déjà du climat de l'Afrique; j'y ai vu, à la vérité dans une situation abritée, des bananiers en pleine terre. La population est un mélange de toutes les nations; mais la race indigène tient de l'Arabe par sa physionomie et aussi, dit-on, par son idiome : je n'ai pu juger de ce dernier point que par les sons gutturaux inaccoutumés que j'entendais résonner autour de moi. Le monument principal de Malte est l'église de Saint-Jean, toute remplie des tombeaux des anciens chevaliers de l'ordre; les mausolées sont d'une exécution médiocre, et remarquables seulement par les souvenirs qui s'y rattachent. Les tombes forment le pavé de la nef et des chapelles latérales; elles sont toutes incrustées de pierres dures en travail florentin. Nous y avons lu avec intérêt un grand nombre de noms de familles françaises. La soirée s'est passée très agréablement chez M. Fabreguettes, notre consul;

il nous a donné de curieux détails sur le pays et les nouvelles relations dont Malte est devenu le centre, par suite du perfectionnement des moyens de transport. M. Aug. de Mieulle, rétabli de son mal de mer, s'est mis ensuite au piano, et nos jeunes gens ont valsé entre eux, faute de dames, comme de vrais écoliers. Le lendemain matin, à six heures et demie, M. Fabreguettes nous installait à bord du *Dante*.

A bord du *Dante*. — En vue de Cythère.

Après deux jours et deux nuits de route en pleine mer, mais par un temps superbe, nous avons aperçu ce matin les côtes de la Grèce, le cap Matapan (Ténare des anciens), et, dans ce moment, nous avons au nord tout le fond du golfe de Laconie, dominé par les monts Taygètes; nous passons à petite portée de canon de Cérigo (Cythère), et nous allons doubler le cap Saint-Ange (Malée). Bien nous a pris d'avoir une belle brise de nord-ouest, qui ne nous a point quittés depuis Malte, car *le Dante* n'est pas très bon marcheur.

Nous avons profité hier soir d'une occasion pour faire parvenir de nos nouvelles à nos familles; je doute toutefois que ces missives arrivent à leur destination avant la lettre que je t'écris en ce moment et que je laisserai à Syra. L'occasion dont il s'agit n'était autre que celle de deux pauvres petites hirondelles qui, épuisées de fatigue, s'étaient posées sur notre grande vergue; un matelot y était monté et nous les avait apportées. D'une commune voix on résolut de leur attacher un petit écriteau au cou. L'inscription porte : 19 mai 1839, à bord du *Dante* (vapeur), 36° 2′ latitude, 17° 18′ longitude. Ce petit évènement a été le seul qui ait marqué nos deux premières journées passées hors de la vue de toute terre; la lecture, soit solitaire, soit en commun, et une conversation toujours instructive avec M. Texier et l'état-major du bord, ont rempli le reste du temps. Aujourd'hui nous sommes très rapprochés des côtes; aussi toutes les cartes sont-elles étalées et les lunettes braquées.

Syra.

Cette île est le point de réunion du service des paquebots; nous nous y sommes trouvés quatre paquebots à la fois; à l'instant où *le Dante* entrait dans le port par la passe de l'ouest, *l'Eurotas* débouchait par celle de l'est. La situation de la ville haute de Syra est des plus originales : elle est bâtie sur un cône aigu; le sommet est occupé par une église catholique et un séminaire que nous avons visités. La

vue s'étend sur une partie des îles voisines; elles sont toutes très arides, à l'exception de Tine, où la culture est assez riche. Les îles de la côte d'Asie sont beaucoup plus belles : on dit que Mételin et Rhodes sont remarquables par la force de leur végétation.

Smyrne.

Nous voici arrivés à point nommé. Avec la rapidité des paquebots, on perd en quelque sorte le sentiment des distances. Ainsi j'ai toutes les peines du monde à me persuader que le 11, à sept heures du soir, j'étais encore à Marseille, et que dans l'intervalle j'ai rangé toute la côte occidentale de l'Italie, la Sicile, Malte et l'Archipel; il faut bien le croire pourtant, car me voilà dans une ville turque, dans une ville à mosquées. Dès cinq heures du matin, j'étais sur le pont; je passais avec M. Alliez, notre commandant, la revue des lieux célèbres que nous avions en vue, Tchesmé, en face de Chio, où les Russes brûlèrent, dans le siècle dernier, la flotte turque; Phocée, la mère-patrie de Marseille, et Clazomène. Auprès des îles d'Ourlac est mouillée la division française, dignement commandée par l'amiral Lalande. Il monte *l'Iéna*, dont M. Bruat, qui a été si bon pour nous dans notre traversée de 1829, sur *le Breslaw*, est actuellement capitaine. Nous nous sommes arrêtés un instant pour causer avec eux. Nous nous proposons d'aller les voir un de ces jours plus à notre aise, car nous n'avions aujourd'hui que le temps nécessaire à notre commandant pour remettre ses dépêches; l'amiral les attendait avec quelque impatience, le bruit s'étant répandu dans ces parages que les hostilités ont commencé, du côté de l'Euphrate, entre le sultan et Méhémet-Ali. Cette circonstance a peu d'importance pour nous, qui allons d'un autre côté.

A Syra, on nous avait rapporté un fait qui cause toujours quelque préoccupation : c'est qu'il y avait eu ici quelques cas de peste, il y a une dizaine de jours. Le fait, vérifié par nous au consulat de France, aussitôt après notre débarquement, est qu'en effet quelques Turcs, venant de Syrie, sont tombés malades dans le quartier arménien; on les a mis en surveillance, et depuis cinq jours la santé publique est parfaite. Au reste, les Européens, soit manque de prédisposition, soit à cause des sages précautions qu'ils prennent, ne sont presque jamais atteints, et quand le contraire arrive, ce n'est que dans les cas où la peste sévit violemment : alors il faut s'éloigner des lieux atteints par la maladie.

Le soir, la maison du consul-général, M. Challaye, nous sera d'une grande ressource; on y est reçu avec une obligeance parfaite; le salon est une sorte de vestibule ouvert, véritable asile de la fraîcheur.

Mes firmans de voyage sont arrivés avec une excellente lettre de l'amiral Roussin. Je vais me munir ce soir d'un Tartare ou *Kawas*, espèce de maréchal-des-logis, et d'un interprète; le cuisinier servira pour tous.

La ville est divisée en deux quartiers assez distincts : celui des Francs, qui avoisine le port, et celui des Turcs, Arméniens et Juifs, qui est situé sur le penchant de la colline. La vue, si nouvelle pour nous, de ces maisons d'une construction toute particulière, basses, à un étage, en bois, bariolées, garnies de balcons ou plutôt de tambours saillans sur la rue, le spectacle de cette population bigarrée, de ces costumes bizarres qui distinguent les nations et les castes, et que notre civilisation monotone n'a guère encore modifiés, nous ont causé une surprise et un plaisir qui ont dépassé notre attente. Nous ne nous lassions pas surtout de contempler les figures des Turcs assis sur les petites estrades qui bordent les cafés, et fumant avec gravité leur *narguilé*. A la fin de la journée, nous avions déjà pu observer chacune des choses qui constituent l'existence civile des habitans, à l'exception pourtant des harems; mais nous en apercevions les fenêtres grillées, et de temps à autre des femmes turques couvertes de voiles blancs, le front caché par une mousseline noire empesée, passaient auprès de nous comme des ombres. Notre cicerone juif nous expliquait tout avec beaucoup d'intelligence; il nous fit approcher d'une mosquée, dont nous pûmes voir l'intérieur à travers une fenêtre. Une coupole à laquelle est accolé le minaret d'où l'iman annonce la prière, surmonte une salle dépourvue de figures et d'ornemens; le pavé est couvert de tapis et de nattes. Les mosquées sont ordinairement entourées d'un cimetière; d'autres fois les champs des morts en sont isolés; il y en a plusieurs épars dans la ville, et la végétation admirable qui les ombrage forme autant d'îles de verdure qui contrastent avec les toits rouges des maisons : on y voit des cyprès et des platanes gigantesques, des azédarachs en fleurs qui répandent une odeur excellente de lilas, des térébinthes si gros que j'avais de la peine à reconnaître cette espèce d'arbre, qui, dans le midi de la France, ne dépasse guère huit ou dix pieds.

Le pont des Caravanes, situé sur la rivière du Mélès, m'a paru, je l'avouerai, au-dessous de sa réputation comme site; c'est un pas-

sage très fréquenté pour aller dans l'intérieur du pays du côté de Magnésie; on y passe en revue les chameliers qui apportent à Smyrne et en rapportent des marchandises, les bergers turcomans à la face bronzée et sauvage, avec leurs troupeaux de moutons à grosse queue, inconnus en France, et les marchands francs, arméniens, turcs, qui se rendent à leurs maisons de campagne, au joli village de Bournaba. Le Mélès est sans contredit un des cours d'eau les plus illustres du monde, si, comme le prétend la tradition, Homère est né sur ses bords.

La course au vieux château qui domine la ville est intéressante, quoiqu'il n'y ait plus que des pans de murs en ruine. Un buste colossal de marbre blanc, fort endommagé, et qu'on dit être celui de l'amazone Smyrna, fondatrice de la ville, orne une des portes : il a été décrit et figuré par Tournefort. La vue, soit qu'on se tourne du côté de la rade, soit qu'on dirige ses regards sur la vallée du Mélès et les aqueducs qui en décorent le fond, vaut à elle seule la course. En revenant du château, une étourderie de notre cicerone, qui s'est avisé de regarder en se moquant une négresse fort laide, a failli nous causer un certain embarras : la négresse a pris sa chaussure pour en frapper notre juif, et, sa colère s'animant par degrés, elle s'est mise à jeter des pierres à ceux d'entre nous qui étaient en avant. Je n'étais pas du nombre, mais j'ai vu le moment où cet incident allait causer une émeute dans le quartier : les femmes sortaient moitié en riant, moitié en grondant de leurs maisons, et les enfans turcs, en bons croyans, s'apprêtaient à lancer aussi des pierres; heureusement, des gens tranquilles se sont interposés. Mais nous avons eu là un exemple des conséquences que peut avoir la moindre action inconsidérée dans un pareil pays.

Hier, notre journée a été très bien employée; nous sommes allés à Bournaba, de là aux grottes d'Homère et au lac de Tantale. Nous nous sommes arrêtés d'abord dans une maison de campagne turque dont nous croyions le maître absent; il y était, et nous reçut à merveille, non dans sa maison, parce que ses femmes s'y trouvaient alors, mais dans un kiosque d'où la vue s'étend sur la ville et le port. Nous repartîmes enchantés de notre hôte, avec lequel, grace au peu d'italien que je sais, j'avais pu faire un bout de conversation. Les grottes d'Homère sont pratiquées dans une petite montagne calcaire isolée au milieu d'un pays d'origine toute volcanique et dont l'aspect m'a rappelé à beaucoup d'égards certaines parties de notre Auvergne. Notre déjeuner s'est fait au bord d'un ruisseau, sous des platanes. Des

grottes d'Homère au lac de Tantale, la route est très pénible; nous parvînmes, en hissant nos chevaux à travers les rochers, jusqu'au deuxième étage au moins du mont Sipylus, dans une espèce de désert. Le lac est fort petit; M. Texier croit qu'il n'est que le fond d'un ancien cratère. Le retour à Bournaba fut beaucoup plus facile. Après nous être rafraîchis à l'auberge grecque, et y avoir fumé chacun notre *tchibouk*, nous avons été visiter une église grecque, où j'ai remarqué des figures peintes dans le goût byzantin, et d'autres dans la manière de Fra Angelico da Fiesole. Avant de quitter Bournaba, nous allâmes voir deux des plus jolies maisons de campagne du village, l'une arménienne, l'autre grecque; les dames nous y reçurent très bien. Ces maisons sont remarquables par un genre de comfort parfaitement approprié au pays : de grands vestibules bien frais, des galeries, de bons divans, le tout d'une propreté ravissante. Les jardins, plantés d'orangers, d'azédarachs, de mûriers, sont dans le goût italien et renouvelés de ceux de Pompeï.

Toute notre troupe continue à être de belle humeur; ceux qui n'avaient pas beaucoup l'habitude des voyages la prennent peu à peu, et nous passons notre temps agréablement, soit en course, soit réunis dans le grand salon commun où donnent nos chambres. C'est là que sont étalés livres, cartes, dessins, et que nous recevons nos visites, nos fournisseurs : chaque incident est une étude de mœurs.

Une de nos courses a été consacrée aux vestiges de Tantalis, ville des temps héroïques. Tantale, son fondateur, était fils de Pélops et trisaïeul d'Agamemnon; voilà, ce me semble, une assez honnête antiquité. Cette ville était située sur le penchant des montagnes qui bordent le golfe au nord : elle a été détruite par les tremblemens de terre, assez fréquens dans ces régions de formation volcanique. On distingue encore des murs d'enceinte, des fondations de tours, et surtout des tombeaux; celui qui porte le nom de Tantale est assez bien conservé, c'est-à-dire qu'on y voit une portion de voûte. L'époque reculée à laquelle ces monumens se rapportent a laissé peu de traces dans l'histoire. On sait seulement que les peuples d'origine grecque établis sur les côtes de l'Asie mineure, ayant été vaincus par les Lydiens et chassés de leurs possessions, inspirèrent à leurs alliés de la Grèce et de l'Archipel cet esprit de vengeance qui donna lieu à la guerre de Troie, véritable revanche de l'Europe sur l'Asie, et dont l'enlèvement d'Hélène fut l'occasion; premier acte de la lutte constante qui, depuis Darius et Xerxès, s'est poursuivie entre les deux continens. Il était impossible d'avoir pour Tantalis un meilleur guide

que M. Texier, puisque la découverte et la description lui en sont dues. Cette course nous a conduits vers la fin de la journée à Cordelio, où nous avons retrouvé le *caïk* (canot) qui nous avait conduits le matin au pied de la montagne de Tantalis. Près de Cordelio, nous avons fait une halte à un pauvre café où étaient réunis plusieurs Turcs, dont un de distinction. C'était l'heure de la prière; nous avons été édifiés de la piété de ces braves gens. Ils allaient tous successivement faire leurs ablutions dans le ruisseau voisin; puis, se tournant vers la Mecque, ils accomplissaient leur acte de dévotion entremêlé de génuflexions. Un autre jour, dans un *khan* (cour entourée de magasins), j'ai remarqué des portefaix tout aussi scrupuleux : il y avait au milieu du *khan* une petite estrade décorée d'un simple croissant et destinée au même usage. Le sentiment religieux, grave et réfléchi comme il l'est chez les Turcs, inspire du respect; mais que doivent-ils penser de nous, qu'ils voient si indifférens à notre culte? On dit que le jugement que portent de nous les musulmans à cet égard est un des plus grands obstacles qu'éprouve l'affermissement de notre domination à Alger.

L'établissement des Eaux-Chaudes, ruiné et sale, mérite pourtant d'attirer les voyageurs à cause des montagnes voisines, que nous avons explorées jusqu'à une assez grande hauteur, parmi les touffes de cistes odoriférans et d'andrachnés. Nous nous sommes rapprochés de la montagne dite les Deux-Mamelles, qui sert de reconnaissance aux navigateurs. Du point le plus élevé de notre marche, nous avons eu une belle vue du golfe entier; la division française avait déjà quitté le mouillage des îles d'Ourlac, où nous l'avions vue il y a huit jours. Dans le lointain, l'île de Metelin terminait le tableau. La halte du déjeuner et celle du goûter aux Eaux-Chaudes nous ont fourni encore l'occasion d'observer plusieurs scènes locales. Des Turcs de la campagne étaient réunis en ce lieu; d'autres travaillaient dans les champs au son d'un tambour et d'une espèce de hautbois, mais ils n'ont pas tardé à venir auprès de nous avec leur orchestre pour se reposer, fumer et boire le café; car un Turc ne passe guère trois heures sans faire ces trois choses. Nous nous sommes fait donner pour quelques *paras* une répétition du morceau de musique, qui ressemblait passablement à celle des bayadères. D'autres Turcs de la réunion avaient de petites guitares à quatre cordes de laiton, sur lesquelles ils jouaient des espèces de boléros, mais plus monotones et moins vifs qu'en Espagne. Le déjeuner était rehaussé par un plat de sardines bien fraîches, car nous les avions achetées sur le bord de la mer au moment

même où les pêcheurs venaient d'en retirer les filets. Nous avions profité de cette occasion pour faire quelques observations sur des animaux de mer. M. de Mieulle s'occupe de zoologie, et je l'encourage à poursuivre cette étude, qui, comme toutes les branches de l'histoire naturelle, ajoute singulièrement à l'intérêt des voyages.

On nous avait parlé, il y a quelques jours, d'un monument à rechercher d'après de vagues indications et suivant le désir de M. de Humboldt, aux environs de Nif ou Nymphio, à six lieues d'ici. Un Anglais, qui avait visité cette contrée il y a quelque temps, en avait parlé à la société archéologique de Rome; d'après le dire de ce voyageur, il s'agissait d'une figure d'une haute antiquité sculptée sur un rocher au milieu des bois. C'est sur ces données que nous sommes allés à Nif. Le chemin, tendant vers l'est, traverse un chaînon du Sipylus. Après deux haltes dans des cafés assez misérables, mais qui toujours excitent notre curiosité par les scènes variées qui s'y passent, nous sommes arrivés vers onze heures à Nif, dans la cour de l'aga, ou chef du village. Il nous a reçus très poliment : c'est un homme instruit pour un Turc; il nous a parlé de Xerxès, auquel il attribue la construction du château en ruines dominant le village. Dans ce pays, les voyageurs reçoivent de l'autorité locale des billets de logement, mais, bien entendu, moyennant paiement de leur dépense à l'hôte qui les héberge. Le nôtre était un Grec. En moins d'un quart d'heure, la maison entière fut mise à notre disposition, et nous étions assis sur les tapis de la galerie en face d'un paysage délicieux. Nif, situé au pied de belles montagnes boisées, est renommé pour sa culture, et notamment pour ses cerisiers, qui approvisionnent Smyrne. Impossible d'imaginer une campagne plus fraîche, plus arrosée : l'abondance d'eau dans un pareil climat est le gage d'une végétation luxuriante. A une heure nous étions à cheval, en quête de notre monument, avec un guide du pays; il nous y a conduits tout droit, à deux petites lieues de là. Nous avons traversé une contrée qu'on pourrait appeler déserte, si de temps à autre on n'apercevait dans les sites les plus frais quelques tentes noires de Turcomans surveillant leurs troupeaux. Ce sont de vrais nomades. Nous avons rencontré une de leurs familles accroupie pour le repas; c'était un tableau que M. Texier a regretté de n'avoir pas le temps de dessiner. En revanche, il a copié très exactement la figure sculptée du rocher, et M. de La Bourdonnaye a pris une vue du site, qui est très pittoresque. La figure sculptée est celle d'un homme du temps des Mèdes, armé d'un arc et d'une pique; il porte le bonnet pointu et les

souliers à la poulaine de cette époque. Nous étions tous ravis de notre trouvaille : M. de Humboldt recevra une copie de cette figure, signée de nous tous. Nous étions de retour vers cinq heures à Nif. Pendant que le *pilaw* se préparait, nous sommes montés au vieux château; il n'offre rien d'intéressant, mais derrière ses ruines s'ouvre une petite vallée solitaire découpée de la façon la plus bizarre dans le flanc de la montagne. Là encore il y a des bois : c'est ainsi que je me figure qu'était la Provence il y a mille ans.

Le lendemain, après avoir examiné un tombeau du temps des croisés, qui décore une des fontaines du village, et les ruines d'un assez bel édifice fréquentées par les cigognes, nous sommes revenus à Smyrne par le même chemin que la veille, et nous avons fait les mêmes haltes. Cette fois, nous avons eu concert : un soldat du poste voisin, de la tribu des Zeibecks, nous a joué son répertoire sur la mandoline, et, en échange, nous nous sommes mis à chanter tout ce que nous savions de vieilles chansons rococo. Tu sais que j'en ai la mémoire assez ornée : les Turcs les ont trouvées charmantes.

Un autre jour, monté sur un âne et accompagné d'un de nos domestiques et d'un enfant qui chassait ma monture devant lui, je suis allé au village de Coucoudja, à peu de distance de la ville, vers le sud-est. On découvre de là les montagnes, le golfe, et Bournaba, sous un aspect différent de ceux que je connaissais déjà. Chemin faisant, je m'étais arrêté aux bains de Diane, belle source d'eau tiède qui formerait encore un bassin digne de recevoir une déesse, si on dégageait les abords des roseaux qui les obstruent pour laisser voir au-delà des jardins plantés d'orangers. Un fût mutilé de colonne est le seul vestige de l'ancienne splendeur de ces bains, réduits aujourd'hui à une petite cabane en bois, que notre consul y a fait établir pour son usage.

Les déplorables nouvelles des 13 et 14 mai nous sont arrivées par le bateau à vapeur français. D'abord c'était une rumeur vague et d'autant plus inquiétante; on parlait de l'Hôtel-de-Ville pris par les révoltés. Nous n'avons pu avoir nos lettres et les journaux qu'une heure après, et nous avons été rassurés. Le gouvernement, à ce qu'il paraît, a été pris au dépourvu : la leçon est dure. Se peut-il qu'on ait attendu un pareil moment pour former un ministère? Enfin nous en avons un, et j'espère qu'il se maintiendra. Dans les premiers momens, je me suis reproché mon absence, et du sein de ma famille, que des évènemens plus graves pouvaient atteindre, et de la chambre, où ma place est également marquée par le devoir. Grace à Dieu, les choses

ne sont pas allées aussi loin qu'on pouvait le craindre, et je puis, je crois, continuer mon voyage en sûreté de conscience.

Éphèse.

Nous voici au septième jour de notre tournée d'Asie mineure, marchant matin et soir, couchant dans d'assez mauvais gîtes, vivant d'une fort chétive cuisine. Le strict nécessaire ne nous manque pas, puisque nous emportons avec nous nos lits et des provisions; la bonne humeur et la bonne santé de toute la troupe changent en plaisirs les incidens de cette existence nomade. Nous ne nous sommes arrêtés dans un village que le premier jour, c'était celui de Malahdgi, à quatre ou cinq lieues de Smyrne; nous étions partis tard, et il était dix heures du matin lorsque notre caravane défilait dans les rues de Smyrne, escortée par notre hôte, M. Marc, tout fier de montrer au public que nous avions logé chez lui. Malahdgi, assemblage de mauvaises baraques construites en terre et couvertes de broussailles, est situé au milieu d'une vaste plaine légèrement ondulée, et qui serait d'une fertilité extrême, si elle était cultivée. A peine çà et là voit-on quelques champs qu'une misérable charrue a effleurés; auprès des habitations, les paysans ont semé du tabac, qui réussit on ne peut mieux sans engrais. Quoique déjà habitués à la dépopulation de l'Asie mineure, nous nous étonnions qu'un aussi beau pays fût ainsi abandonné. Ce pauvre village est habité par des Grecs; un petit nombre de Turcs y vivent aussi, déguenillés comme les autres, mais en maîtres. La maison de l'aga fut notre gîte, c'est-à-dire que nous étendîmes nos lits dans une chambre mal close, sur des nattes. Pendant que George, notre cuisinier, préparait le pilaw, nos jeunes gens s'amusaient à tirer des éperviers et d'autres oiseaux, mais ils se seraient bien gardés de faire le moindre mal aux cigognes nichées sur les maisons : elles sont pour ainsi dire sacrées dans ce pays.

Nous avions formé le projet de partir à quatre heures du matin, mais deux de nos chevaux s'étaient échappés du pâturage qui leur servait d'écurie, et nos *surudgis* (guides, palefreniers) perdirent une heure à les rattraper : d'ailleurs chacun manquait d'habitude pour le chargement des bagages. Il était donc six heures lorsque nous nous remîmes en marche, dirigés par le *papas* du village, qui s'était offert à nous conduire, par les ruines de Métropolis, à Zillè, l'ancienne Claros; c'est un bon petit homme entre deux âges, très jovial, et pour qui



cette occasion de voyager avec des Francs était à la fois une distraction et une aubaine, car nous avions fait prix avec lui : les prêtres grecs de la campagne diffèrent peu de leurs ouailles. A peine reste-t-il quelques vestiges de Métropolis, mais la contrée où ils sont répandus est très agréable; ce ne sont que bosquets de styrax, de genêts d'Espagne, ruisseaux descendant des montagnes. Arrivés vers une heure sur le bord de la mer, il fallut choisir un lieu propice pour passer la nuit, car de maisons pas d'apparence : nous ne rencontrâmes dans cet endroit que des pêcheurs de Smyrne, dont le petit navire était mouillé dans la rade voisine. Nous choisîmes l'entrée d'une grotte autrefois consacrée à Apollon, et au fond de laquelle coule une source bien connue des marins; nous disposâmes nos lits, recouverts de leurs moustiquaires, de manière à éviter tout à la fois l'air frais de la grotte et le vent extérieur; nos moustiquaires sont d'ailleurs assez épaisses pour nous garantir du serein. Pendant que nos gens nous installaient ainsi, nous allions visiter l'emplacement de Claros, marqué par des murailles assez bien conservées sur plusieurs points. La ville était située sur une montagne un peu surbaissée vers le milieu du plateau, et dominant le golfe de Scala-Nova; nous apercevions de loin l'embouchure du Caystre et ce qui reste d'Éphèse. Deux monumens sont encore, sinon debout, au moins très reconnaissables à Claros; l'un est un temple d'Apollon, dont Strabon ne dit qu'un mot en rapportant l'histoire de Calchas, mort de dépit dans ce lieu même, parce qu'il y avait rencontré, à son retour de la guerre de Troie, un augure nommé Mopsus, plus habile que lui. On croit que Mopsus habitait la grotte même où nous sommes logés. Tout le plan du temple nous fut expliqué par M. Texier, et nous eûmes bientôt reconstruit, par la pensée, les péristyles et la *cella*. Les Grecs avaient soin de choisir, pour les monumens de ce genre, de belles situations : celle-ci est admirable, et m'a rappelé tout ce que j'ai lu du cap Sunium. Aux marches du temple fait face un théâtre adossé à une élévation du sol; il est encore en assez bon état : la scène et une partie des gradins sont debout. J'ai reconnu là de quel avantage est pour l'étude des antiquités, dans le voyage que je fais actuellement, mon apprentissage d'Italie. Je comprends M. Texier fort bien, et je me permets même quelquefois de me former une opinion à moi tout seul.

Claros, Métropolis, Éphèse et plusieurs autres villes, comme Colophon, Smyrne, Phocée, au nord, Priène, Milet, au midi, formaient cette célèbre confédération ionienne qui tient une si grande place dans l'histoire. Toute la côte était alors couverte d'une popu-

lation active, enthousiaste des arts : aujourd'hui ce n'est qu'un désert, et l'archéologue qui vient y interroger le passé est souvent réduit à des conjectures sur l'emplacement des monumens les plus fameux, témoin le temple de la Diane d'Éphèse, pour lequel nous avons, en ce moment même, à choisir entre deux ou trois monceaux de ruines plus défigurées les unes que les autres.

Notre bon papas non-seulement nous accompagna à Claros, mais nous annonça qu'il nous suivrait le lendemain à Éphèse. En attendant, il s'offrit à nous aller chercher du vin de Samos, non pas dans l'île de ce nom que nous avions en face de notre antre, de l'autre côté du golfe, mais dans un village à une lieue de distance; nous applaudîmes tous à cette addition au menu du dîner; le papas ne fut pas le moins gai de la bande, ce qui ne l'empêcha pas de psalmodier ensuite ses prières entremêlées de force *Kyrie eleïson*. De son côté, Méhémet, retiré à l'écart, faisait dévotement les siennes, tourné du côté de la Mecque. Il est difficile de concevoir un ensemble plus pittoresque que celui que nous formions dans cette station.

Avant-hier, de grand matin, nous étions en route par un chemin très âpre, franchissant plusieurs des promontoires qui nous séparaient d'Éphèse; à plusieurs reprises je me suis cru, à cela près d'une route pour les voitures, sur cette corniche de la côte de Ligurie, que nous aimons tant. Ici nous avions en plus la vue d'un beau golfe. Pour gagner Éphèse, il faut contourner les marais qui occupent aujourd'hui presque toute la vallée du Caystre. Nous traversâmes d'abord un bras de ce fleuve à gué, tout à côté de la plage; il y avait là autrefois un pont, mais il est tombé, et, règle générale, les Turcs ne réparent jamais rien. Nos effets ne furent heureusement pas mouillés; j'avais tremblé un instant pour les malles remplies de plantes. Du gué au bras principal du Caystre, on suit une plage recouverte d'un sable fin; de petites vagues, comme en offre la mer la plus calme, lavaient les pieds de nos chevaux. Le bac du fleuve est établi auprès de la jetée que fit maladroitement construire Attale-Philadelphe dans le dessein de resserrer l'entrée du port et de le préserver des attérissemens; mais ce travail, blâmé de Strabon, n'a fait que hâter l'encombrement du port, à peine reconnaissable aujourd'hui dans une lagune voisine. En Hongrie, j'avais déjà traversé un lac dans un bac de forme bizarre : c'était un gros arbre creusé à la manière des sauvages. Le bac du Caystre n'est pas moins original : c'est une espèce de caisse exactement triangulaire, manœuvrée au moyen d'une traille. Notre troupe passa en trois divisions et sans encombre. Une demi-heure

après, nous traversions les ruines d'Éphèse de plus en plus envahies par les marécages. Nous poussâmes jusqu'à Aya-Soulouk pour nous loger. Nous aurions pu, avec nos firmans, nous caser dans la plus belle maison, mais elle n'aurait pourtant guère mieux valu qu'une écurie; c'est pourquoi nous nous décidâmes à poser notre camp dans une mosquée abandonnée, d'ancienne et riche structure, encore pourvue de deux de ses dômes, du reste aussi délabrée que possible. Ses murs à moitié détruits et son minaret qui menace ruine servent d'asile à une quantité innombrable de corneilles, de sansonnets, et aux inévitables cigognes : toute cette population aérienne nous étourdit sans cesse de ses accens. Du reste, rien de plus oriental qu'une pareille station : de toutes parts, des arabesques, des marbres de diverses couleurs, une cour et sa fontaine, malheureusement tarie, ombragées de grands térébinthes, et, sur la colline qui domine la mosquée, un vieux château byzantin à créneaux. Nous eûmes bientôt choisi chacun notre petit coin pour y dresser nos lits. Le dortoir est vaste; un tapis étendu dans le quartier de M. Texier est la salle à manger; un des angles d'une cour latérale forme la cuisine. Quoique nous ayons quatre domestiques et quatre *surudjis*, force est de se servir le plus souvent soi-même; car il faut tout aller chercher au loin, et les détails d'un ménage improvisé, les combinaisons qu'il faut employer pour suppléer par l'industrie à tout ce qui nous manque dans ce lieu pour être bien installés, exercent à chaque instant nos facultés inventives. Je ne suis pas le plus mal arrangé; je me suis fait, avec quelques morceaux de bois plantés dans mon coin de la mosquée et une de mes couvertures, une tente excellente; ma moustiquaire me sert de rideaux. D'un côté, M. Texier et ses deux amis dessinent et mesurent la mosquée; de l'autre, M. Saul change nos plantes, et je fais à tout le monde la lecture, tantôt de Strabon, tantôt des épîtres de saint Paul aux Éphésiens et des actes des Apôtres, le tout entremêlé de nombreuses parties de pipe. Nous nous rappellerons long-temps la mosquée d'Aya-Soulouk.

Hier, pendant que M. Texier et ses amis étaient occupés à la mosquée, M. Herbet et moi, nous sommes allés visiter les ruines. La hauteur des plantes ajoute encore à la difficulté de se rendre tant soit peu compte de la topographie de la portion de l'ancienne ville où étaient situés les principaux monumens. Un stade et un théâtre d'une grande dimension sont ceux auxquels il n'est pas possible de se méprendre. Le théâtre était fort vaste. Vingt à trente mille spectateurs pouvaient y entendre à l'aise les tragédies de Sophocle et les

comédies de Ménandre. Il n'y reste plus un seul gradin; tous ont été enlevés pour d'autres constructions, aujourd'hui également ruinées, le château et la mosquée d'Aya-Soulouk par exemple. Mais que de trésors de l'art ne découvrirait-on pas dans ces monceaux de débris accumulés dans le bas du théâtre et sur d'autres points encore jonchés de fûts de colonnes, d'architraves sculptées! Il serait noble, de la part des possesseurs de grandes fortunes, comme nous en connaissons, de faire exécuter des fouilles à Éphèse; c'est une mine complètement inexploitée : je crois qu'on en serait d'ailleurs bien payé matériellement par les statues et les médailles qu'on ne manquerait pas d'y trouver. Mais, dans l'état actuel, les ruines produisent peu d'effet; pas une seule colonnade n'est debout, et j'admire la sagacité des voyageurs qui ont lu dans cette espèce de chaos comme dans un livre ouvert. Un seul quartier, celui du stade et du théâtre, avec les portiques qui y étaient évidemment annexés, m'a rappelé nos promenades dans Rome : ces monumens m'ont paru longés par une rue principale; le pavé en est à découvert dans un endroit. En face du stade est un petit monticule nivelé dont le sommet est formé par une roche également nivelée et taillée en redents, comme une roue à pignons. Cette hauteur devait être surmontée d'un petit temple rond dans le genre du temple de Vesta à Rome. Quant au temple de Diane, nous repartirons d'Éphèse tout aussi ignorans en ce qui le concerne que nous l'étions auparavant.

Demain de grand matin, nous quittons ce lieu pour aller à Scala-Nova, et de là remonter la vallée du Méandre. J'ai un petit cheval excellent et une selle anglaise que j'ai eu le bon esprit de me procurer à Smyrne, de sorte que je descends et remonte avec une grande facilité, chose essentielle pour un botaniste qui passe sans cesse en revue toutes les herbes du chemin. Mon petit cheval se nomme en turc *Vondouk-Dorou*, ce qui veut dire *bonne noisette*.

Scala-Nova.

M. Barbon se charge d'expédier nos lettres; il n'est plus agent consulaire par suite de je ne sais quelle mesure générale qui a supprimé ces places dans beaucoup de ports de la Méditerranée, mesure mal entendue, puisque les agens n'étaient pas rétribués, et que journellement ils étaient dans le cas de rendre des services aux nationaux. M. Barbon, ancien militaire français, établi dans ce pays, où il a épousé une Grecque, n'en a pas été moins obligeant pour nous; il

nous a procuré, entre autres choses, le luxe d'une table, meuble peu connu des Orientaux. Mme Barbon a été d'une grande beauté; nous lui avons trouvé de la ressemblance avec notre Grisi.

Je t'écris d'un balcon qui donne sur le golfe; c'est une de ces belles vues de mer dont on ne se lasse jamais. Scala-Nova était jadis, à ce que l'on croit, la ville grecque de Néapolis; c'est une ressemblance de plus que ce pays peut revendiquer avec Naples, car les deux villes portent le même nom en grec.

Adieu, je vais quitter pour un ou deux mois les bords de la mer. Il me semble que c'est seulement à présent que je m'éloigne réellement de toi et de la France, car la rapidité avec laquelle j'ai traversé cette mer l'a réduite pour moi aux proportions d'un large fleuve au-delà duquel je crois encore apercevoir mon pays.

Aïdin Guzelhissar.

Tu sais que d'ordinaire je voyage consciencieusement; je me rends, par exemple, ce témoignage, de n'avoir pas jusqu'ici manqué une seule des plantes dignes d'attention que j'ai rencontrées; pour cela, il m'a fallu descendre de cheval cent fois par jour, sans compter l'aide que me fournissent à cet égard nos domestiques, que j'ai formés à la manœuvre; aussi, ma collection se grossit-elle beaucoup.

Après Scala-Nova, la première halte est à Sokia. Aussi loin que la vue peut s'étendre sur une plaine parfaitement nivelée, on n'aperçoit que de mauvais pâturages où errent quelques hordes à demi sauvages. Les villages, pour la plupart, ne sont composés que de pauvres maisons basses, construites en terre ou même avec les branchanges entrelacés du *vitex agnus castus*, l'arbrisseau le plus commun de ces contrées, qu'accompagne souvent le laurier-rose, parure des ruisseaux et des marécages. Au nord et au midi, la vallée est bordée de hautes montagnes, dont plusieurs conservent la neige pendant l'été.

Gumusch, situé à une lieue environ des ruines de la ville antique de Magnésie du Méandre, est une station misérable, d'où la famine et les insectes ont failli nous chasser avant que nous eussions achevé l'exploration qui nous y avait attirés. Nous étions pourtant logés dans le castel de l'aga de l'endroit, maison en planches construite jadis dans un assez bon goût oriental, avec des galeries supportées par des colonnettes, mais aujourd'hui délabrée et menaçant ruine de toutes parts; l'escalier qui conduit au premier étage aurait occasionné quelque accident, par suite des fréquentes allées et venues que nécessi-

tait notre service, si nous n'avions pris soin de le réparer nous-mêmes. Sans les provisions que nous avions apportées, nous n'aurions pas pu rester là même un jour. Je ne sais, en vérité, comment vivent les gens de ce village, et cependant ils habitent un pays fertile, propre à toute espèce de productions; mais l'indolence naturelle à leur race, et à laquelle le climat semble porter invinciblement, les domine, les énerve, et la plupart du temps ils restent étendus sur des nattes, fumant leur éternel tchibouk. Nous avions pourtant fini, en envoyant au loin, par nous procurer de la farine de froment; les femmes de l'aga, qui s'étaient chargées de la convertir en pain, nous en ont gardé près de la moitié. Méhémet était indigné, et parlait de faire signaler le fait dans la *Gazette de Smyrne*. Cet appel à la presse de la part d'un Turc nous a beaucoup divertis.

Ce qu'il y avait de vraiment insupportable à Gumusch, c'était la garnison de puces qui nous y disputait chaque nuit notre coucher; nous en étions dévorés. Heureusement les journées nous dédommageaient des épreuves de la nuit : nous nous trouvions dans une belle contrée, auprès des ruines d'une ville célèbre. Magnésie était arrosée par la petite rivière du Léthé, qui se jette dans le Méandre; nous buvions avec les eaux du Léthé l'oubli de notre misérable gîte. Strabon à la main, nous avons pu reconnaître toute l'ancienne topographie de la localité. M. Poujoulat, collaborateur de M. Michaud, qui a visité Magnésie il y a quelques années, prétend à tort, dans l'ouvrage qu'ils ont publié en commun, avoir découvert ces ruines: elles sont indiquées sur la carte plus ancienne de Lapie, d'après le rapport du voyageur anglais Hamilton. M. Poujoulat a en outre le tort d'appeler théâtre le stade de Magnésie, et il ne dit rien du théâtre, dont pourtant les vestiges sont assez reconnaissables. Il garde également le silence sur des aqueducs très curieux que j'ai reconnus dans la plaine; ils conduisaient vers Magnésie les eaux d'une source thermale abondante, prenant naissance au nord-est de Gumusch, au pied de la saillie des montagnes dont le village est bordé de ce côté. La source a une température de 40 degrés centigrades, et elle a la propriété de déposer sur son passage des concrétions calcaires : tous les aqueducs en sont recouverts. La ruine la plus remarquable de Magnésie est celle du temple de Diane Leucophryenne (aux blancs sourcils), qui avait presque autant de célébrité que celui d'Éphèse: moins riche que ce dernier, dit Strabon, il était plus remarquable par la perfection des sculptures qui en décoraient l'extérieur. Nous avons pu vérifier nous-mêmes ce témoignage en faisant exécuter

sous nos yeux quelques fouilles pour dégager des portions de la frise; nous avons trouvé des bas-reliefs de la plus belle exécution représentant un combat entre des Amazones et d'autres guerriers tous à cheval. M. Texier est persuadé qu'il serait facile de retrouver, en fouillant le sol, presque toute cette frise; en effet, le temple paraît avoir été renversé par un tremblement de terre; du moins c'est ce que nous avons conjecturé d'après la disposition régulière des fragmens que la terre n'a point recouverts. Une pareille frise, transportée à Paris, serait un des plus beaux ornemens de notre Musée. Dans notre enthousiasme, il était question d'écrire immédiatement à M. Duchâtel, pour lui demander d'envoyer sur les lieux un architecte accompagné de deux ou trois marbriers. Il faudrait d'abord réduire l'épaisseur des fragmens; on les transporterait ensuite aisément sur un radeau jusqu'à l'embouchure du Méandre. Avec une trentaine de mille francs de frais, la France pourrait ainsi acquérir un objet d'art d'une valeur inestimable; mais nous avons pensé que cette affaire se traiterait mieux de vive voix que par correspondance.

De Gumusch nous sommes rentrés dans la grande vallée du Méandre; elle est un peu mieux cultivée dans la partie qui avoisine Aïdin que dans celle que nous avions traversée quelques jours auparavant en venant par Sokia.

Aïdin a, comme Smyrne, des rues étroites, tortueuses, mal pavées, des aqueducs en mauvais état: la misère y étale partout ses tristes livrées, mais la situation est charmante; les maisons sont entremêlées de verdure; un vallon, au débouché duquel la ville est bâtie, fournit de belles eaux. C'est de ce côté que se trouvent le kiosque du pacha, le champ de manœuvres de la garnison, et quelques cafés où les oisifs vont faire leur *kief* (repos). Au-dessus, sur un plateau que nous avons parcouru hier matin, était bâtie la ville antique de Tralles; on n'y trouve pas d'autres vestiges que trois grandes arcades qui s'aperçoivent de très loin, et qui peut-être appartenaient à ce gymnase fameux où s'enseignaient jadis, selon le témoignage de Strabon, la grammaire et la rhétorique. Chaque jour, les marbres épars sur le sol sont employés à décorer les cimetières turcs et juifs, mais après avoir été recoupés et retaillés. C'est ainsi que va s'effaçant tout ce qui restait de l'antiquité; il ne faut plus guère compter, en fait de sculptures et d'inscriptions, que sur ce que des fouilles bien entendues pourraient fournir.

Nous avons visité en détail la caserne où sont rassemblées les re-

crues du régiment d'Ala-Cheher, espèce de milice provinciale fournie par la contrée de ce nom. Les officiers supérieurs de ce corps nous ont reçus avec obligeance et distinction; ils nous ont fait parcourir une à une les chambrées, visiter les armes. La musique du régiment a joué pour nous, on nous a même proposé de faire manœuvrer la troupe sous nos yeux; mais nous avons décliné cet honneur, promettant de revenir à l'heure ordinaire des exercices. Notre inspection s'est terminée par une visite au *kiaya-bey*, ou lieutenant-général; il nous a reçus à merveille : après nous avoir fait asseoir sur son divan, il nous a, comme de raison, offert à fumer. Après les saluts d'usage, la conversation s'est engagée par l'intermédiaire de notre interprète juif, tout fier de jouer ce rôle, qui donne dans le pays une certaine considération; il avait eu soin, du reste, dès le commencement du voyage, de quitter son vêtement israélite, et de prendre l'habit franc. Le général nous a questionnés sur notre voyage, et il a paru émerveillé de ce que nous n'avions mis que onze jours pour franchir la distance entre Marseille et Smyrne. Nous nous sommes alors étendus sur l'éloge de la vapeur, sur la facilité des communications, et nous avons invité notre hôte à venir à Paris. Il nous a demandé si l'air y était bon, si l'eau y était de bonne qualité; nous avons répondu affirmativement aux deux questions, quoiqu'il y ait bien quelque chose à reprocher à l'eau de Paris et à l'influence qu'elle exerce sur les nouveaux-venus. Il m'a fallu ensuite, en ma qualité d'herboriste, donner une espèce de consultation sur l'usage d'un sirop que le général avait acheté à Smyrne; j'ai répondu de mon mieux, et de manière à ne pas me compromettre; j'ai recommandé les petites doses. Le secrétaire du pachalik, présent à la visite, et qui paraît un homme capable, avait lu dans *le Moniteur ottoman* la nouvelle des derniers évènemens de Paris, et il nous a demandé à ce sujet des explications; nous avons, bien entendu, présenté cet évènement comme un de ces désordres momentanés qui s'engendrent dans toutes les grandes villes : « Cependant, ajouta l'interlocuteur, le nombre des morts et des blessés a été assez grand. De pareilles scènes se renouvellent fréquemment à Paris; c'est fâcheux! mais votre roi s'est bien conduit. » Insensiblement, nous avons fumé trois pipes, manière de mesurer le temps qui répond environ à trois quarts d'heure. Je n'avais pas encore vu d'aussi longues pipes, ni d'aussi beaux bouts d'ambre; il y en avait une en bois de jasmin très agréable à fumer. A chaque rechargement, les serviteurs du général, rangés

le long de la muraille auprès de la porte, se présentaient avec gravité; de temps à autre, ils nous offraient soit le café, soit la limonade. Enfin, c'était une visite turque dans toutes les règles.

Ce que j'ai vu des réformes du sultan dans le costume, l'administration civile et l'organisation de l'armée, m'a suggéré de tristes réflexions. L'état où plusieurs siècles de désordre et du despotisme le plus oppressif ont réduit la Turquie est tel, que le plus grand génie, aidé des plus puissantes ressources en hommes de talent et en argent, suffirait à peine pour relever cet empire, et il s'en faut à peu près de tout que ces conditions se trouvent réunies.

La veille de notre départ, nous avons renouvelé notre visite au kiaja-bey, et assisté à ses côtés, sur des chaises, aux exercices du régiment. A peine étions-nous rangés sur l'espèce de terrasse qui domine la place d'armes, que ses serviteurs ont apporté les pipes; bientôt après on a servi le café et d'excellens sorbets. Pendant ce temps, les pauvres soldats, dirigés par des instructeurs tirés du régiment des gardes de Constantinople, faisaient la manœuvre et exécutaient la charge en douze temps à l'européenne, le tout vraiment assez bien pour des recrues de deux ou trois mois; et nous, de payer en complimens sur la bonne tenue des troupes, l'excellente réception dont nous étions l'objet. En effet, nous étions comblés de politesses et traités en personnages de distinction. Il est juste de dire que le bon kiaja-bey n'avait pas attendu pour cela la lecture de nos firmans, dont nous venions seulement de lui donner communication. Vers la fin des exercices, un beau cerf apprivoisé parut sur la place, et nous le vîmes s'y promener tranquillement sans faire la moindre attention au bruit des tambours et des clairons. Quand le régiment rentra à la caserne, le cerf le suivit pour aller recevoir sa pitance accoutumée; nous le revîmes bientôt après, posé, comme par la main d'un sculpteur, sur l'extrémité d'un petit mur de terrasse.

Nous avons logé à Aïdin dans une très bonne maison, chez un Grec de Sainte-Maure, tailleur et marchand établi dans cette ville depuis quelques années : nous sommes entourés de soins, et, à plusieurs égards, mieux qu'à Smyrne. La maîtresse de la maison, jeune Grecque de vingt ans au plus, et déjà mère de deux enfans, est très bien d'extérieur et de manières. Fille d'un ancien négociant de Chio massacré lors des désastres de cette île, elle fut vendue tout enfant comme esclave avec sa mère, puis rachetée et mariée à notre hôte; leur petit ménage prospère; la mère habite avec sa fille, et toutes

deux ont conservé de leurs malheurs une certaine tristesse qui n'est pas sans charme dans sa dignité.

Karadja-Sou.

Nous voulions partir d'Aïdin de grand matin, pour éviter la chaleur du jour, mais cela ne fut pas possible à cause de la difficulté de faire revenir nos chevaux des pâturages où ils avaient passé les jours précédens. Une autre cause de retard provenait du fait de deux de nos surudgis; on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Méhémet les découvrit enfin en très mauvaise compagnie, et les ramena après leur avoir fait donner, par l'autorité du kiaja-bey, quelques bonnes bourrades. Par suite de ces divers accidens, deux des chevaux n'avaient pas été ferrés, et M. de Mieulle avait perdu son manteau : c'était la matinée aux évènemens.

Il y avait sans doute ce jour-là foire à Aïdin, car nous avons rencontré beaucoup de monde sur la route. Nous avions déjà admiré ces costumes orientaux, nobles jusque dans leur délabrement, ces physionomies empreintes d'un caractère si prononcé, lorsque passa près de nous un char à roues en planches et traîné par deux buffles; toute une famille y était assise : un vieillard, un beau jeune homme et un enfant sur le devant; les femmes, à demi voilées, étaient assises derrière sur un siége un peu plus élevé. Le tableau était on ne peut mieux groupé. Nous nous écriâmes d'une commune voix : C'est le pendant des *Moissonneurs* de Robert!

Notre kief eut lieu au hameau de Tchiflikghave (café de la ferme), sous un kiosque, auprès d'une fontaine; de là nous nous dirigeâmes vers le Méandre, pour éviter Nozli et ses environs : il y avait eu, quelque temps auparavant, certains cas de peste qui avaient déterminé l'autorité à prendre des mesures de précaution. Quoique le danger qu'il y aurait eu à traverser rapidement cette localité fût bien incertain, nous avions modifié notre itinéraire, de manière à mettre entre Nozli et nous le Méandre et la montagne. Nous avons traversé le fleuve à peu près au point où le roi Louis VII l'a passé à la tête d'une armée de croisés. Le bac est de forme triangulaire comme celui du Caystre; mais la corde de la traille est formée de longues tiges de vignes reliées les unes au bout des autres. Les cavaliers passèrent les premiers sans encombre; mais il n'en fut pas de même des chevaux de charge, l'un d'eux tomba dans la rivière, et les effets

de s'en aller au fil de l'eau, pendant que le cheval regagnait la rive à la nage. Chacun tremblait que cette mauvaise chance eût atteint ou son lit ou son linge. J'étais plus inquiet que les autres, mais pour mes plantes : elles n'y étaient heureusement pour rien. Bref, tout fut repêché.

Le pays que nous traversions depuis Aïdin nous paraissait infiniment mieux cultivé et plus peuplé que tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Sur la rive gauche du Méandre, je me suis cru un instant dans notre val de la Loire, tant les blés y étaient beaux. C'est le moment de la moisson. Le passage du bac nous avait fait perdre plus d'une heure; aussi n'arrivâmes-nous qu'à la nuit à Arpas. Quoique nous eussions envoyé le kawas en avant, nos logemens se sont trouvés fort médiocres. La plupart d'entre nous couchèrent sous un kiosque ouvert. Il fallut encore s'ingénier pour se garantir de la fraîcheur de la nuit; je me fis, avec quelques perches, de la ficelle, une de nos couvertures et ma moustiquaire, un petit logement aussi comfortable que possible. Le souper se ressentit aussi un peu des circonstances. Le lendemain, l'aga nous fit quelques excuses. Son ton était distingué; c'était un jeune homme de Constantinople, qui se regardait comme en exil dans cette petite charge. En sortant d'Arpas, nous aperçûmes plusieurs maisons d'assez bonne apparence, où nous aurions pu très bien nous caser, une entre autres, espèce de castel du moyen-âge, dont nos dessinateurs regrettèrent de n'avoir pu faire le croquis.

D'Arpas à la halte de Jeni-Scher, nous suivîmes une plaine fort monotone; mais, à partir de ce dernier endroit, on entre tout-à-fait dans la montagne : ce sont de frais vallons, des cascades, de vrais bocages, où le laurier-rose tient toujours le premier rang, et, dans le fond, le mont Cadmus, qui, malgré les 25 à 27 degrés de chaleur que nous avons à supporter, porte encore des plaques de neige, ce qui, à une pareille latitude, suppose une hauteur de 2000 mètres. Je me retrouvai avec un vif plaisir dans les montagnes; ce n'était plus l'air lourd de la vallée du Méandre, c'étaient les Vosges ou les Pyrénées, avec cette différence que la flore en était toute nouvelle pour moi; aussi, M. Saul et moi, y avons-nous fait une abondante récolte.

Nous avons couché (sans puces!) à Karadja-Sou, très gros bourg assez industrieux, point mal bâti pour un bourg et même pour une ville de Turquie; tout au pied est un vallon très enfoncé où l'on voit plusieurs moulins.

Geyra (Aphrodisias).

Nous étions vers midi au milieu des ruines de la ville antique d'Aphrodisias; ce sont les plus belles que nous ayons encore vues. Il y a des portions de murailles bien conservées, un beau stade complet, des colonnades entières du temple de Vénus avec leurs chapiteaux et leurs frises. M. Texier, qui rentre à l'instant d'une première promenade aux ruines, est désolé de ce qu'on lui a enlevé un bas-relief qu'il avait beaucoup admiré à son dernier voyage; il s'indigne que notre gouvernement, qui fait acheter à grands frais des objets d'art d'un mérite très contestable, laisse dépérir et disperser, sans en prendre sa part, tant de trésors répandus sur le sol de l'Asie mineure: il y a ici et à Magnésie du Méandre de quoi faire le plus beau musée du monde.

M. Texier avait beaucoup à faire à Geyra, pour mesurer et dessiner les restes du temple de Vénus et ceux du stade. Dix-huit colonnes du temple sont encore debout. Les alentours de cet édifice sont jonchés de sculptures du meilleur style; on lit sur ces débris plusieurs inscriptions, une entre autres qui fait mention d'un don fait par Olympias, peut-être la mère d'Alexandre. Le marbre de ces fragmens est exploité journellement par un entrepreneur de tombeaux de la ville voisine de Karadja-Sou, et les morceaux les plus précieux périssent sous son ciseau barbare. Tel bas-relief représentant une danse de nymphes ou une chasse est destiné à prendre la forme d'un turban pour décorer, selon l'usage, la tombe de quelque croyant. Quel dommage! La matière est si belle, que j'en ai ramassé un fragment dont je veux faire un presse-papier, en souvenir de l'antique Aphrodisias. Geyra recevait sans doute, à cause de son temple, un grand concours d'étrangers, à certaines époques de l'année, car le stade très bien conservé qu'on y voit encore est beaucoup plus vaste que ne le comporte l'étendue connue de la ville. Nous avons calculé que, comme à Claros, trente mille spectateurs au moins pouvaient prendre place sur les gradins. J'ai encore remarqué les restes d'un grand édifice que M. Texier croit avoir été un gymnase, et ceux d'un portique d'un goût charmant, encore composé d'un assez grand nombre de colonnes de marbre blanc, surmontées de tout leur appareil de chapiteaux, de frises, etc. En général, les proportions des colonnades de Geyra sont mignonnes; on sent, pour ainsi dire, que la ville était consacrée à Vénus. Je

m'attends au contraire à retrouver la sévère Pallas dans les ruines d'Athènes.

Les murs de Geyra, selon une inscription placée sur une des portes, ont été relevés sous Constantin; on y voit enchâssées en quantité considérable des pierres sculptées, des débris de colonnes, ce qui prouve qu'avant cette époque la ville était déjà en décadence.

Nos archéologues ne se sont pas contentés de dessiner les monumens: M. de La Bourdonnaye a trouvé quelques instans pour faire le portrait d'un des hommes de l'aga, dont la physionomie et le costume nous avaient frappés. Il n'a fallu rien moins que l'ordre de l'aga pour déterminer cet homme à poser : il était inquiet de ce qu'on ferait de son portrait, et craignait quelque maléfice.

J'avais proposé une ascension au mont Cadmus (Baba-Dagh), qui domine Geyra. Cette idée de botaniste alléché par la vue des neiges avait plu à nos jeunes gens, et nous exécutâmes le projet dans la journée du lendemain. J'en ai été, pour ma part, bien récompensé par la récolte des plantes. J'ai retrouvé sur ces hauteurs une végétation analogue à celle de nos montagnes d'Europe; boîtes, cartons, tout était plein. M. de La Guiche, de son côté, mesurait la montagne à l'aide du baromètre, et ne lui trouvait qu'une hauteur de 1,900 mètres environ. La position de cette montagne sur les cartes doit être rectifiée. Du sommet on jouit d'une vue très étendue: de tous les côtés où s'élève la chaîne du Taurus, mais surtout au sud-est, on aperçoit des sommets neigeux; au nord, on découvre, au-delà du Lycus, affluent du Méandre, les blanches cascades d'Hierapolis, dont je te parlerai tout à l'heure. Si c'est toujours un vif plaisir que de gravir les hautes montagnes, à plus forte raison doit-on l'éprouver dans un pays où les vallées, au mois où nous sommes, sont accablées sous le poids de 36 à 40 degrés centigrades de chaleur. Nous avons eu le surlendemain 40 degrés dans le défilé par où s'échappe le Lycus; à la vérité la roche voisine était crayeuse et reflétait avec une violence inaccoutumée les rayons du soleil.

Le village de Geyra est un des plus misérables qu'on puisse imaginer; la moitié des maisons tombe en ruine, l'autre n'a pas dix ans à durer. La pénurie de toutes choses en chassera les habitans; les impôts excessifs, le mauvais régime administratif, la paresse innée de la population, s'en vont ainsi faisant de toute l'Asie mineure un désert.

L'aga nous avait invités à dîner pour le dernier jour que nous devions passer à Geyra; mais c'était une politesse intéressée : il comp-

tait sur un présent. Nous nous sommes donc excusés avec d'autant plus d'empressement, que sans doute son dîner n'aurait pas valu le nôtre, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Pambouk-Calessi (Hierapolis).

Après avoir franchi par un chemin assez facile le col qui sépare la vallée de Geyra de celle de Thavas dans l'ancienne Carie, nous sommes arrivés près de Kizildgi-Buluk, village composé de mauvaises huttes en terre et d'un aspect misérable, comme tous les autres; nous l'évitons pour cause de peste, et nous allons coucher dans les dépendances d'une maison de campagne du pacha de Thavas, maison plantée au milieu d'une cour et sans jardin, du reste d'assez bon goût. Quelques grands arbres et une fontaine sont auprès; il n'en faut pas davantage pour des Turcs, même de distinction. Le lendemain, nous étions partis avant le lever du soleil; nous eûmes de nouveau l'occasion de remarquer combien dans ce climat l'aurore, comme le crépuscule, a peu de durée. Le jour y apparaît presque subitement et s'en va de même; on est privé du charme de ces longs crépuscules que l'Orient peut envier à nos contrées; en revanche, les nuits sont constamment d'une beauté incomparable.

Le col qui, de la vallée de Thavas, conduit dans celle du Lycus, où commence l'ancienne Phrygie, m'a fourni quelques plantes rares; ces passages entre deux vallées offrent généralement une végétation très riche. A chaque pas, j'étais obligé de descendre de cheval; heureusement notre caravane marchait assez lentement pour permettre à M. Saul et à moi de faire notre cueillette sans rester en arrière. Les montagnes sont bien boisées; les pins y atteignent une taille plus élancée qu'ailleurs; le sol est argileux et présente çà et là des effondremens pittoresques. L'abondance des eaux y est remarquable. Au milieu du jour, nous avons fait notre *kief* au bord d'un ruisseau; mais nous y trouvâmes peu d'ombre. Si nous avions poussé à une lieue plus loin, nous nous serions reposés à la source abondante du Lycus, espèce de Vaucluse, sortant à flots pressés du flanc de la montagne sous de beaux platanes.

A partir de ce lieu, nous avons encore mis quatre grandes heures pour gagner Pambouk-Calessi (Hierapolis, ville sainte). Le chemin, après être sorti du défilé du Lycus (celui-là même où nous avons éprouvé 40 degrés centigrades de chaleur), passe auprès des ruines peu distinctes de Laodicée du Lycus, l'une des églises de l'Apocalypse,

et traverse ensuite une vaste plaine inculte. Au fond et adossées à une montagne sont les huttes de Pambouk-Calessi, habitées pendant l'été par des Turcomans. Il était nuit quand nous y arrivâmes. Nous nous casâmes comme nous pûmes, les uns dans une hutte, les autres sous l'un des deux seuls arbres de la localité; l'autre servit d'abri à nos bagages, mais celui de nos domestiques qui était préposé à leur garde eut beaucoup à souffrir pendant la nuit des procédés inconvenans des cigognes perchées sur les branches. A la clarté de la lune, nous prîmes une première vue des cascades qui tombent de la montagne; dès le matin, nous étions arrêtés à les contempler. Figure-toi des ruisseaux de lait tombant de près de deux cents pieds : je n'exagère point. Des sources abondantes d'eau thermale sortent du plateau qui domine la montagne et sur lequel était située la ville antique d'Hierapolis; ces eaux, très claires à l'endroit où elles s'échappent du plateau, contiennent une énorme quantité de substance calcaire dissoute à la faveur d'une haute température et sans doute d'un excès d'acide carbonique. A mesure qu'elles coulent, la température s'abaisse, le gaz se dégage, et la substance calcaire se dépose en masses blanches, compactes, de toutes formes, par dessus lesquelles les eaux nouvelles se fraient des passages à mesure que les anciens canaux les repoussent en s'oblitérant. De même que, dans les cascades des glaciers, l'eau forme des stalactites de glace, ici l'eau se fige en pierre. La fontaine *incrustante* de sainte Allyre, auprès de Clermont, présente en petit le même phénomène; il atteint ici des dimensions colossales. Dans la suite des siècles, les sources ont formé toute une montagne avec de nombreuses ramifications qui s'étendent dans la plaine comme autant de coulées de lave. C'est un des spectacles les plus singuliers qu'on puisse voir; je le place bien au-dessus de celui que j'avais admiré dans les grottes d'Adelsberg en Illyrie. Strabon décrit les cascades d'Hierapolis telles qu'elles se présentent de nos jours; seulement on ne trouve plus de traces de l'antre (*Plutonium*), qui dégageait de l'acide carbonique comme la grotte du Chien près de Pouzzoles : les concrétions l'auront sans doute comblé.

Les ruines d'Hierapolis sont très étendues; elles se composent principalement, 1° des thermes : plusieurs voûtes sont intactes, et tout le plan en est beaucoup plus reconnaissable que celui d'aucun des thermes de Rome; 2° d'un théâtre conservé avec son *proscenium* aussi bien, ou peu s'en faut, que l'Odéon de Pompeï; 3° d'une église chrétienne réduite à quelques arcades; 4° de plus de deux cents tombeaux avec des inscriptions, placés à la sortie de la ville,

comme le sont ceux de Pompeï. Un grand nombre de ces tombeaux sont entiers; chambre sépulcrale, *triclinium* pour les repas funèbres, rien n'y manque. Tous ces monumens sont au reste plus remarquables par leur étendue et leur conservation que par la matière: ils sont bâtis avec la pierre même formée par les vieilles concrétions des sources, et qui ressemble beaucoup au travertin de Rome.

Les sources d'Hierapolis étaient fameuses dans l'antiquité : c'était le Carlsbad de l'Asie. Aujourd'hui elles sont encore fréquentées par les habitans du pays, qui s'y rendent en caravanes de tous les environs. Nous avons trouvé plus de cent Turcs établis dans les thermes, et qui dans la soirée ont été remplacés par d'autres. Nous nous sommes baignés aussi deux fois dans la journée; l'eau était excellente, douce et onctueuse.

Dans d'autres circonstances sanitaires que celles où se trouvait la vallée du Méandre, nous serions restés quelques jours de plus à Pambouk-Calessi, où nos antiquaires auraient eu beaucoup à travailler. Quant à moi, à l'exception de quelques plantes aquatiques, d'algues toutes semblables à celles que j'avais observées à Néris, j'ai trouvé peu de botanique à y faire.

C'est ici que nous avons pu voir pour la première fois des visages de femmes musulmanes. Les Turcomanes ne se cachent pas la figure devant les hommes; elles feraient tout aussi bien de se voiler, car elles sont généralement très laides. M. Texier a pourtant fait le portrait de deux d'entre elles, mais comme objets d'histoire naturelle seulement.

Ala-Cheher.

L'Orient ne ressemble guère à ce que tu connais des pays étrangers; il y faut une volonté ferme et une bonne constitution pour supporter toutes les difficultés dont la route est, en quelque sorte, hérissée : figure-toi un pays où l'on ne trouve ni pain, ni vin, ni légumes, ou peu s'en faut, ni lits, ni tables; enfin, rien de ce qui constitue la vie la plus ordinaire en France. Au lieu de pain, on mange du *pita*, espèce de galette mince comme des mouchoirs. Nous échappons à cette détestable chère en faisant faire de ville en ville, sous nos yeux, des biscuits qui, deux jours après, ne sont mangeables, pour les mâchoires les mieux endentées, que lorsqu'on les a fait tremper dans l'eau. Le café est la seule liqueur stimulante que l'on connaisse dans la plus grande partie du pays. Bien nous a pris de

nous munir de couchers portatifs, car nous n'aurions eu, pour nous reposer, que des nattes; encore, si l'on pouvait dormir tranquillement sur son matelas! mais toutes les maisons sont infestées d'insectes; et quant à coucher en plein air, je ne m'y résous, dans la crainte des nuits trop fraîches, qu'à la dernière extrémité, malgré le secours de ma seconde couverture et de ma moustiquaire.

Certainement ce que nous faisons dépasse tant soit peu les forces et la patience des voyageurs ordinaires. Nous parcourons d'ailleurs des contrées très peu connues, où les cartes sont pour ainsi dire à chaque pas en défaut. Malgré l'habitude que possède M. Texier du pays en général, nous nous sommes souvent trompés sur les distances; mais, sans lui, il eût été vraiment téméraire d'entreprendre une pareille tournée. Non pas qu'il y ait du danger; nulle part nous n'avons rencontré les périls qu'on pourrait supposer dans des lieux aussi écartés. Seulement il y a un apprentissage tout spécial à faire en Orient, et l'expérience qu'on peut avoir acquise en Allemagne et en Italie ne sert pas à grand'chose, quand de Smyrne on s'enfonce, comme nous l'avons fait, dans le cœur de l'Asie mineure. Aujourd'hui nous serions capables de faire à notre tour des élèves.

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'état sanitaire du pays oblige souvent à une foule de précautions gênantes; la peste règne toujours ou couve en quelque coin : elle est endémique dans l'Orient. D'Aïdin jusqu'ici, nous avons évité avec soin les villages suspects, et il y en avait plusieurs dans la vallée du Méandre et ses dépendances, que nous venons de quitter. Il en est un entre autres (Bullada) où nous devions coucher il y a deux jours, mais d'où le prudent Méhémet, notre kawas, nous a écartés aussitôt qu'il eut pris ses informations ordinaires. Grace à lui, nous avons pu ne rien changer à l'ensemble de notre itinéraire depuis Aïdin, et voir, sans accident, un pays que nous aurions beaucoup regretté de ne pas connaître. Nous sommes actuellement dans une contrée séparée de la vallée du Méandre par des montagnes, et très saine; d'ici à Constantinople, il n'y a pas la moindre contagion. Au reste, il faudrait absolument renoncer à parcourir le Levant si l'on se préoccupait de la peste outre mesure; dès Syra, on nous en avait fait un épouvantail; à entendre quelques personnes, elle sévissait à Smyrne; tout s'est réduit à un petit nombre de cas bientôt comprimés. A moins que la maladie ne soit très répandue (et alors on reste chez-soi), on en est quitte pour l'ennui de se garer sans cesse. On s'y accoutume comme à la mauvaise chère, comme aux mauvais gîtes, et l'on a, en définitive, la satisfaction

d'avoir fait connaissance avec les contrées les plus faites assurément pour exciter une noble curiosité.

A peu de distance du village de Pambouk-Calessi, nous avons fait la rencontre de deux hommes de très mauvaise mine, qui nous ont adressé des questions assez inquiétantes sur notre route, sur l'argent que nous pouvions avoir. Nous avons cru un instant que nous aurions dans les montagnes voisines quelque petite aventure de mélodrame. A tout hasard, nous avons mis nos fusils et pistolets en évidence; mais la rencontre s'est réduite à rien. Il est dit que j'entendrai toujours parler de brigands, et que je n'en verrai jamais, même en Asie.

Après neuf heures de marche assez pénible, dont un tiers dans la montagne et le reste dans une plaine insignifiante, mais pas trop mal cultivée pour la Turquie, nous avons gagné la ville d'où je t'écris en ce moment, Ala-Cheher, l'un des points, après Afioum-Karahissar, que nous laissons à l'est, où était autrefois concentrée la culture du pavot à opium. Cette industrie est aujourd'hui à peu près nulle.

Je ne puis te rien dire d'Ala-Cheher, si ce n'est que la ville est à moitié entourée de mauvaises murailles du bas-empire, que les abords immédiats en sont aussi dégoûtans de saleté que de loin l'aspect en est agréable. Toute cette matinée-ci a été consacrée au repos, à la toilette, dont nous avions tous excessivement besoin, et à la causerie.

Koulah.

Deux de nos compagnons sont allés voir le mutselim ou gouverneur d'Ala-Cheher, qui les a beaucoup fait fumer, mais ne leur a donné aucune information utile; il est ce que les Turcs appellent une *grosse tête*, c'est-à-dire un homme de peu de moyens. Son collègue de Koulah, que nous avons vu le lendemain, est un tout autre homme, de même que sa ville est tout le contraire d'Ala-Cheher, c'est-à-dire remarquablement propre et mieux bâtie que ce que nous avions vu jusqu'alors. Le mutselim de Koulah est encore jeune; il s'appelle Ismaël; il est fils de Véli, ancien pacha en Thessalie. Ce Véli a eu la tête tranchée lors de la révolte du fameux Ali, pacha de Janina, dont il était gendre; notre Ismaël est donc petit-fils d'Ali. Dès qu'il eut appris notre arrivée à Koulah, il s'est empressé de nous faire une visite; nous l'avons reçu de notre mieux, et lui avons témoigné notre gratitude pour l'excellent logement qu'il nous avait fait donner, une des meilleures maisons grecques de la ville.

La conversation, qui avait lieu par l'intermédiaire de notre interprète juif, fut assez animée. Il était facile de reconnaître dans notre interlocuteur un homme de bonnes manières, qui sait son monde. Mais tout ne s'est pas borné de sa part à des complimens; peu de temps après qu'il nous eut quittés, nous avons vu arriver tout un dîner qu'il nous envoyait en cadeau.

Le lendemain, nous sommes restés à Koulah; nous ne pouvions pas faire moins pour un mutselim aussi aimable. D'ailleurs, la situation de la ville au pied d'un ancien volcan dont les coulées sont aussi parfaitement conservées qu'en aucun lieu d'Auvergne, et quelques sculptures antiques que M. Texier avait entrevues la veille, auraient suffi pour nous retenir. Une fois les courses faites, nous sommes allés rendre au mutselim sa visite; il nous attendait, et nous reçut avec de grands honneurs; les tambours battaient aux champs, et toute sa maison était sur pied, en grande tenue. Ce que nous avons ensuite fumé de pipes et bu de petites tasses de café est incalculable. Quand nous avons pris congé, nous avons trouvé dans la cour de beaux chevaux sellés pour nous mener à la promenade, et nous sommes sortis en caracolant; pour nous qui depuis si long-temps montions de pauvres chevaux éreintés, c'était un plaisir de prince. En rentrant, nous avons délibéré entre nous sur ce que nous pourrions faire pour reconnaître tant de politesses, et nous avons pris le parti d'envoyer à l'aimable mutselim, par l'intermédiaire officiel de notre kawas, un de nos fusils à deux coups; notre présent fut très bien reçu, et, bientôt après, un dîner plus copieux, plus soigné que le premier, accompagné de petits cadeaux pour chacun de nous et d'un énorme sac de tabac à fumer, nous a été envoyé de la part du mutselim. Parmi les mets s'en trouvait un des *Mille et une Nuits*, une espèce de coulis de volailles à l'eau de roses. Ismaël nous avait envoyé aussi du porter de Londres, que nous ne nous attendions guère à boire au fond de la Phrygie! Dans la soirée, nouvelle visite du mutselim; nous étions tous en belle humeur, M. de Mieulle avait fait du punch, et la conversation dura jusqu'à minuit. Nous nous séparâmes enfin très bons amis, et non sans lui avoir fait promettre de venir nous voir à Paris, ce qu'il fera probablement, si son gouvernement le lui permet. Un beau jour, nous verrons arriver chez nous Ismaël-Bey, porteur de ma carte de visite, que je lui ai laissée comme souvenir, avec la date de notre passage à Koulah.

Au Jaïla de Ghédiz.

En quittant Koulah, nous avons suivi pendant la moitié de la journée la coulée d'ancienne lave dont je t'ai déjà parlé, jusqu'aux bords de l'Hermus, cette même rivière qui se jette dans la mer auprès de Smyrne. Elle est là assez voisine de sa source. Notre kief eut lieu aux bains d'eau thermale de l'Émir (Emir-Hamam); les eaux ont une température de 50 degrés centigrades. Nos compagnons s'y sont pourtant baignés, mais ils ne s'en sont pas bien trouvés. M. Saul et moi avons prudemment évité de mettre notre peau à pareille épreuve. Tout auprès du petit dôme des bains, on voit sculptées sur un rocher des figures d'une haute antiquité, dans le genre de celles que nous avons remarquées près de Nymphio. — Le reste de la journée fut insignifiant sous le rapport pittoresque, mais nous fîmes une assez belle récolte de plantes. Nous traversions un pays de collines argileuses décharnées, qui me rappelait les tristes environs de Digne dans la haute Provence.

Selendi est un mauvais village, situé sur un petit affluent de droite de l'Hermus. Nous logeâmes dans une maison appartenant à deux jeunes enfans qui avaient perdu récemment leurs parens. On nous dit que l'aga convoitait le bien de ces orphelins, et nous nous étions intéressés à leur sort. Si le village eût été compris dans le territoire de Koulah, nous leur aurions fait rendre justice par notre ami le mutselim; mais c'eût été toute une négociation diplomatique que d'entreprendre de les recommander aux autorités supérieures de Kutaya, à vingt-cinq lieues de là. D'ailleurs le rôle de défenseur des opprimés est plus scabreux en Turquie que partout ailleurs, et nous y avons renoncé, bien qu'à regret.

La journée suivante fut plus maussade. Nous traversâmes tout le reste du massif qui nous séparait du cours supérieur de l'Hermus; nous n'avions pour toute perspective que des montagnes parsemées de bois rabougris. La chaleur était très forte. Le kief de midi fut des plus mauvais, nous n'avions pour tout ombrage que des paliures épineux; mais il y avait en ce lieu un puits qui heureusement contenait encore assez d'eau pour abreuver nous et nos chevaux. Les pauvres bêtes firent un chétif repas. Nos surudjis n'avaient point emporté d'orge, comptant, comme ils le faisaient ordinairement par économie, sur la ressource de ces pâturages vacans qui appartiennent au

premier passant, et qui jusqu'alors avaient suffi à sustenter leurs animaux.

La couchée de Derbent, dans un assez joli konak dominant l'Hermus, fut meilleure que la journée. Derbent est un nom générique qui signifie *défilé*. A partir de Derbent, le pays redevient agréable. On suit d'abord l'Hermus pendant les trois quarts d'une journée, et l'on remonte ensuite le petit affluent de Ghédiz quand on veut, comme c'était notre intention, se diriger au nord vers Azani (Tchavder-Hissar, château du Seigle). La vallée de l'Hermus, dans cette partie, ressemble beaucoup à celle du Cher dans les environs de Saint-Amand; M. Saul en a été frappé comme moi. Nous fîmes un excellent kief auprès d'un moulin, que nous avons désigné sur notre itinéraire sous le nom de moulin des Platanes. Autant le kief de la veille avait été maudit, autant celui-là reçut de bénédictions; nous avions de l'eau et de l'ombre en abondance. De plus, nous avions des oignons crus pour assaisonner nos œufs durs; tu vois que rien n'y manquait.

La petite ville de Ghédiz, acculée à des roches volcaniques, comme le Puy en Vélay, ne nous aurait donné qu'un gîte exécrable. D'ailleurs nous désirions aller plus loin. Quelques-uns d'entre nous y passèrent seulement pour prendre des provisions; les autres continuèrent la route avec les bagages. Nous nous rejoignîmes tous à moitié chemin de la montagne qui sépare le bassin de l'Hermus de celui du Rhyndacus. Je me sers toujours de préférence des noms de la géographie ancienne pour les cours d'eau. Ce point de passage est, comme tous les cols séparant deux vallées, riche en plantes : nous ne pouvions pas, M. Saul et moi, suffire à les ramasser. Dans la soirée, nous eûmes froid; nous étions arrivés à une assez grande hauteur. Nous couchâmes, très près et au-delà du col, dans un de ces villages de montagne appelés *Jaïla,* habités par des Turcomans. Nous retrouvions dans ce lieu sauvage les châlets de la Suisse, bâtis en troncs d'arbres. Le thermomètre ne marquait que 12 degrés centigrades; il y avait loin de là aux 40 degrés du défilé du Lycus, huit jours auparavant. Il nous était resté encore assez de jour pour jouir de la vue qui s'offre sur tout le pays au sud et à l'est de ce jaïla. C'est dans la dernière de ces directions que s'élève le *Mourad-Dagh,* haute montagne neigeuse; sur ses flancs, il existe des eaux thermales assez fréquentées par les gens du pays. Quand la nuit fut venue, nous aperçûmes des feux allumés en grand nombre par les baigneurs, campés, comme ceux d'Hierapolis, auprès des sources.

Azani.

Nous descendons dans la plaine d'Azani : le pays est fertile, assez bien cultivé. Au milieu de cette plaine, au bord du Rhyndacus, sur lequel sont jetés deux ponts antiques bien conservés, s'élèvent les belles ruines d'un temple dédié à Jupiter. Dix-huit colonnes formant presque en entier deux des côtés du portique, et les parties correspondantes de la *cella*, sont encore debout, de sorte qu'on se représente parfaitement l'ensemble tel qu'il existait autrefois. Toute la distribution, les escaliers, les voûtes subsistent encore. L'enceinte extérieure du temple est aussi fort reconnaissable. Du côté où s'élevait la façade, aujourd'hui détruite, la plate-forme était soutenue par des arcades au milieu desquelles on avait pratiqué un grand escalier servant de communication entre le temple et le quartier de la ville bâti sur les bords du Rhyndacus : cet ensemble devait être majestueux. Sur les murs de la *cella*, on lit plusieurs inscriptions qui rappellent des dons faits au temple; l'une d'elles est une lettre de l'empereur Titus aux magistrats d'Azani. Dans un précédent voyage, M. Texier a relevé ces inscriptions. A peu de distance du temple se trouvent des ruines informes, dont il est difficile de déterminer l'ancien état, et plus loin un théâtre avec un stade qui lui est contigu. Ces deux derniers monumens ne sont pas d'une construction comparable à celle du temple, mais ils ont aussi leur mérite. Les gradins du théâtre font face à la montagne de Mourad-Dagh. A chaque pas, aux environs du temple et sur les bords du Rhyndacus, on trouve des sculptures charmantes; les parapets même des quais, encore très visibles, sont ornés de figures de très bon goût; beaucoup de pierres tumulaires sont mêlées à ces débris; M. Texier en a dessiné plusieurs.

Les ruines d'Azani ont été découvertes vers 1826 par MM. Alexandre et Léon de Laborde : elles feraient la fortune d'une ville d'Italie, où elles seraient l'objet d'une espèce de culte artistique. En Asie, elles sont livrées à l'ignorance et à la brutalité, qui les mutilent chaque jour pour en retirer les matériaux des plus ignobles constructions.

Tauchanleu.

Nous avons couché à Tauchanleu (Ville des Lièvres), petite ville placée sur les cartes à l'est d'Azani, tandis qu'elle est en plein nord, dans la vallée du Rhyndacus, qui, à cet endroit, est le pays le plus peuplé, le mieux cultivé que nous ayons encore rencontré. Des hau-

teurs qui dominent la vallée, sur la route que nous venions de faire, nous avions eu dans le lointain une vue complète de la chaîne de l'Olympe, qui présente un front très étendu, chargé de nuages à son extrémité nord-ouest. C'est cette chaîne qui nous restait à traverser pour atteindre Brousse.

Au moment de quitter Azani, nous avions été sur le point de voir arrêter judiciairement nos surudjis; ils avaient été dépistés par deux de leurs créanciers qui étaient venus d'Ouschak, leur pays, pour réclamer paiement. Mais l'aga du village, ayant eu connaissance du marché que nous avions fait avec les débiteurs pour notre transport, avait consenti à les laisser partir. Les créanciers prirent alors le parti de nous suivre, dans l'espoir d'être payés par nous à Brousse, sur le prix convenu avec les surudjis : nous les avons laissés dans cette douce illusion. Le fait est que nous-mêmes sommes en avance, parce qu'au départ de Smyrne nous avons fourni de quoi compléter l'achat du nombre de chevaux nécessaire, de telle sorte que les créanciers n'auront pas d'autre ressource, s'ils persistent à nous suivre à Constantinople, que de faire vendre quelques chevaux. Mais déjà l'un des créanciers, fatigué de courir avec nous dans les montagnes, a lâché prise, et je ne sais pas trop ce que l'autre est devenu aujourd'hui. Nous les avions pourtant laissés paisiblement s'installer dans notre troupe, manger et fumer avec nos gens.

Couvourla.

Nous avons quitté Tauchanleu assez tard dans la matinée. Vers midi il fut question de faire kief pour déjeuner, tout en envoyant nos bagages en avant pour ne point perdre de temps. Comme j'avais eu soin de me munir d'un pain, de deux oignons et d'un morceau de fromage, je me décidai à suivre les bagages et Méhémet, notre kawas, qui les accompagnait. Le reste de la troupe devait nous rejoindre assez promptement; mais il en fut autrement. Le pays nous était inconnu, Méhémet n'avait pas pris des informations suffisantes, et tandis que ces messieurs se dirigeaient vers Couzourdja, l'étape convenue, Méhémet et moi, nous nous enfournions, avec les bagages, dans la chaîne de l'Olympe. J'allais toujours herborisant et admirant les magnifiques forêts de pins et de hêtres où nous étions entrés, lorsque nous nous trouvâmes séparés nous-mêmes des bagages. Méhémet s'aperçut enfin que nous étions égarés, dans la vallée la plus romantique, il est vrai, mais bien et duement égarés. Heureusement nous rencontrâmes un

berger, qui nous conseilla de rétrograder. Nous retrouvâmes alors les bagages, déchargés par les surudjis dans une éclaircie de la forêt. Le jour tombait, il n'y avait pas moyen de sortir de là : je me décidai bientôt à coucher en ce lieu. Je dressai mon lit sous l'abri d'une de mes couvertures, au pied d'un arbre; un grand feu fut allumé, et je fis mon souper d'un reste de pain enfoui dans une de mes sacoches, d'un coup de *raki* (eau-de-vie de grains du pays aromatisée avec du mastic de Chio), et d'une tasse de café; car, quand on voyage avec des Turcs, on a toujours du café. Les miens étaient pourvus d'une poêle à torréfier le café et d'un petit moulin. J'eus encore le temps, avant la nuit close, de mettre dans les papiers mon abondante récolte de la journée; assis ensuite auprès du feu, où mes gens entassaient des arbres entiers, et fumant ma pipe, j'étais absorbé par la contemplation du tableau qui m'entourait. A peu de distance de là, des bergers de la montagne avaient fait aussi un feu et bivouaquaient comme moi. Ils s'étaient approchés un instant, attirés par une curiosité qui paraissait bienveillante. Il ne m'est pas venu un instant l'idée qu'avec ma petite escorte et mes bagages en garde, je pusse courir le moindre péril dans ce lieu isolé. Pendant ce temps, Méhémet était reparti à la recherche de nos compagnons, dans la direction du village le plus voisin. Il devait leur proposer, s'il les rencontrait, de venir me rejoindre au bivouac; mais il ne les trouva pas, et revint deux heures après avec des provisions désormais inutiles pour mon souper, et un pauvre mouton destiné au repas du lendemain. Méhémet avait eu soin aussi d'amener quatre hommes armés pour faire la garde auprès de nous, précaution sans doute assez inutile, mais qui complétait le tableau de mon bivouac. Je n'ai jamais mieux dormi que cette nuit-là.

Le lendemain, d'assez bon matin, je fus réveillé par la voix de nos compagnons qui, de Couzourdja, s'étaient dirigés vers le point où j'étais resté d'après les indications d'un des créanciers de nos surudjis; cet homme s'était séparé de nous la veille, lorsqu'il s'était aperçu que Méhémet s'égarait. Ils avaient été inquiets pour moi, moins à cause des contes de voleurs dont notre interprète Moyse, le plus poltron de la troupe, les avait entretenus, et que l'aga même du village ne laissait pas d'appuyer, qu'à cause de la disette de vivres dont ils supposaient que j'avais souffert. Mais ils avaient été réellement plus à plaindre que moi à Couzourdja, en ce qu'ils n'avaient point leurs lits, et qu'ils avaient été obligés de coucher sur des nattes. Notre réunion fut très gaie, et célébrée par un café au lait général.

Cette journée a été, sans contredit, l'une des plus remarquables du voyage; notre route nous a conduits dans de vastes forêts à perte de vue et d'une beauté ravissante; les Pyrénées espagnoles n'ont que des bouquets en comparaison des forêts de l'Olympe : le hêtre, dans ses plus hautes dimensions, est l'essence dominante. Nous n'avions cette fois, en fait d'abris pour notre kief, que l'embarras du choix. Nous choisîmes une vaste éclaircie revêtue d'un gazon excellent pour nos chevaux : tout autour, la forêt nous offrait ses formes les plus pittoresques.

Nous couchâmes sur la lisière des bois, au village de Couvourla. Nos surudjis, qui ont intérêt à faire durer le voyage, puisqu'ils sont payés à la journée, auraient pu nous mener à une ou deux lieues plus loin, ce qui nous aurait bien avancés pour le lendemain; mais ils prétendirent que le premier village était extrêmement éloigné. Il en résulta que nous eûmes un mauvais gîte, encore gâté par une pluie assez froide.

Brousse.

De Couvourla à Brousse, nous avons eu quatorze heures de route à cheval; nous n'avons pas fait, de propos délibéré, une marche si fatigante, mais nous avons été trompés sur la distance : nos surudjis avaient beau dire que la journée serait trop forte, nous ne voulions plus les croire. Bref, nous n'étions rendus au gîte qu'à dix heures et demie du soir, par une nuit assez noire. Un orage avait grossi les torrens qui descendent de l'Olympe, et nous avons failli être obligés de coucher à la belle étoile en attendant que les grandes eaux se fussent écoulées. Heureusement nous sommes tous arrivés, gens et bêtes, sans encombre à notre destination. Méhémet, qui nous avait précédés de quelques heures, nous avait choisi une maison grecque très grande et très comfortable, et nous avons bientôt oublié les fatigues de la journée. Le seul souvenir qui restera est celui du beau pays que nous avons traversé. En avant de Couvourla, dans une plaine dont les eaux appartiennent au bassin de la mer Noire, est la petite ville d'Aïnigheul; plus loin, Acsou au débouché d'une gorge de l'Olympe; enfin, au détour d'un des contreforts de la grande chaîne, l'œil embrasse à la fois la vallée de Brousse, renommée dans tout l'Orient par la richesse de sa végétation et l'abondance de ses eaux, et la ville elle-même, une ville de quatre-vingt à cent mille ames, bâtie en amphithéâtre au milieu des jardins, au pied de l'Olympe; je cherche pour toi un terme de comparaison, et je ne trouve que la

vallée du Grésivaudan en Dauphiné. Les noyers, les châtaigniers, les platanes gigantesques, forment la masse de la végétation avec les mûriers qui sont la principale richesse du pays; tu sais que Brousse est assez célèbre par ses soieries.

Aujourd'hui chacun a fait une toilette complète, nous en avions tous besoin après tant de jours de courses continues. Le tailleur, le sellier, la couturière, ont été appelés au secours de nos effets délabrés; après quoi nous avons fait sur la terrasse de notre maison un déjeûner des plus agréables, d'autant que de ce lieu on découvre toute la ville et ses environs : nous avions de la peine à compter le grand nombre des minarets qui s'élancent du milieu des édifices et de la verdure.

Nous resterons ici quelque temps. M. Herbet nous précédera à Constantinople; il part demain matin, emportant nos lettres. La mort du sultan Mahmoud, que nous avons apprise hier en arrivant ici, l'a déterminé à hâter son arrivée dans la capitale de l'empire, afin d'y recueillir des informations sur les évènemens qui ont eu lieu ou qui se préparent.

Nous craignions d'abord que la mort du sultan ne fût le signal de quelques troubles, et que notre voyage n'en fût dérangé; mais l'agent consulaire de France dans cette ville, M. Crépin, nous a dit que l'avénement du nouveau souverain, le jeune prince Abdul-Medjid, avait eu lieu sans la moindre opposition. Tout est calme à Constantinople comme ici; personne ne songe à bouger : l'esprit janissaire paraît avoir été éteint complètement dans le sang de cette milice fameuse, et la nation est plongée dans une apathie telle que la prise même de Constantinople par les Russes ne la troublerait pas. Nos politiques de Paris vont sans doute s'évertuer sur les nouvelles du jour; ils vont voir tout l'Orient en feu, et les grandes puissances européennes aux prises. Il y a tout à parier, au contraire, que le *statu quo*, si commode pour tout le monde, sera maintenu à grand renfort de protocoles. Notre pauvre France surtout n'est guère préparée à tirer parti des circonstances, avec son gouvernement si contesté. Quand on a chez soi des émeutes périodiques, on ne pèse pas beaucoup dans la grande balance. Cette idée me chagrine, en songeant au rôle que nous devrions jouer dans l'Orient, non pas sans doute pour y faire des conquêtes, mais pour y étendre notre influence et notre commerce.

Brousse, conquise par Orcan, a été pendant plusieurs siècles le siége de l'empire des sultans; Brousse est la seconde capitale de l'em-

pire ottoman, c'est le Moscou des Turcs. Aussi cette ville porte-t-elle un caractère d'antiquité respectable. Là sont les souvenirs de la nation, ses anciens souverains y reposent, et la religion veille sans cesse auprès d'eux. Nous avons commencé notre tournée par le tombeau d'Orcan, le vainqueur de Brousse; ces monumens se ressemblent à peu près tous, ce sont des édifices en rotonde; sur une estrade sont placés des sarcophages en pierre ou en plâtre revêtus de riches étoffes : le turban et la ceinture sont déposés auprès de la tête. Je suppose qu'on renouvelle ces ornemens de temps à autre. Des prêtres sont chargés de réciter journellement des prières auprès de ces tombeaux. A côté de ces sarcophages, on en voit d'autres moins ornés et de diverses grandeurs : ce sont ceux des sultanes et des princes morts en bas-âge, la plupart de mort violente, suivant le procédé ancien qui avait pour but d'éviter les conflits de succession. Il serait trop long d'énumérer tous les monumens de ce genre que nous avons vus; M. de Hammer, dans un ouvrage spécial sur Brousse, en a donné la description détaillée, ainsi que celle des mosquées.

La grande mosquée (Uloudjami) est grande et belle; nous avons pris un plaisir infini à en examiner l'ensemble et les détails. Un certain nombre de Turcs y étaient rassemblés ; les uns priaient tournés vers la Mecque, les autres faisaient leurs ablutions à la fontaine de marbre placée au centre de l'édifice, d'autres étaient en contemplation, ou même dormaient tout de bon sur les nattes. Nous n'avions encore vu que les mosquées mesquines de Smyrne; celle-ci nous a fait comprendre l'Orient religieux tout entier. Il y en a plusieurs autres très intéressantes aussi, notamment celle du sultan Bajazet, voisine de son tombeau, de ce même Bajazet qui fut renfermé par Tamerlan dans une cage de fer. Cette mosquée est située à l'est de la ville, sur un mamelon isolé, et elle est précédée d'un portique très élégant. Une autre, celle de Mahomet II, toute revêtue de fayence de couleur, a présenté à M. Texier un intérêt particulier; du haut du minaret, on jouit d'une vue complète de Brousse.

Le Vieux-Château, ancienne résidence des premiers sultans, d'où l'œil embrasse toutes les parties de la ville, n'offre plus aujourd'hui que des pans de murs ruinés; il a fourni à M. de Hammer une longue tirade à effet sur les magnificences orientales que ce lieu rassemblait jadis. Son imagination reconstruit les kiosques des sultanes, fait reverdir les ombrages et couler les fontaines au son des mandolines, comme au temps d'Orcan. Aujourd'hui un jardin potager, cultivé par une pauvre famille grecque, remplace tout cela.

Les tombeaux d'Amurat, situés à un quart de lieue à l'ouest, sont fort mal entretenus, mais remarquables par les deux magnifiques platanes qui les ombragent.

Les bains d'eau thermale sont à une demi-lieue de Brousse, aussi du côté de l'ouest. La température de ces bains célèbres est celle de l'eau bouillante; aussi les baigneurs se contentent-ils de s'exposer à la vapeur que dégagent les sources dans les étuves. En quelques secondes, on est baigné de sueur; de l'étuve, on passe dans la salle tempérée, puis on rentre dans la salle froide, où l'on se rhabille : c'est la distribution des bains antiques. La construction de ceux de Brousse n'a rien de monumental; ce sont des rotondes surmontées de coupoles et éclairées par le haut au moyen de verres épais comme les cabines des navires. Tout le monde, sans distinction d'état et de religion, y est admis; il y a un jour de la semaine réservé pour les femmes. L'espèce humaine n'est pas la seule qui profite de ces eaux salutaires; nous y avons vu amener un beau cheval qui s'y tenait fort tranquille et paraissait se plaire beaucoup aux frictions et aux lotions auxquelles on le soumettait.

Il y avait à Brousse spectacle de marionnettes, divertissement fort goûté des Turcs. Nous nous sommes rendus au lieu du spectacle, près de Bounar-Baschi, la grande source de la ville, et nous avons pris place. De ma vie, je n'ai vu rien d'aussi dégoûtant. Les scènes représentées sont d'une obscénité révoltante, et il paraît que les paroles sont à l'avenant. Le *Karagheuz*, espèce de polichinelle turc, laisse bien loin derrière lui ses confrères de Naples et de Rome. On est étonné de voir les Turcs, gens graves et d'ordinaire très réservés, prendre plaisir à un pareil spectacle. On dit qu'il est admis même dans les fêtes de la bonne société; il est vrai qu'il n'y a pour spectateurs que des hommes. Les voyageurs doivent voir un peu de tout; nous ne pouvions pas omettre ce trait des mœurs locales, quelque contraire qu'il fût aux bonnes mœurs.

Nous avions retardé notre ascension au mont Olympe, dans l'espoir que les nuages qui couvraient sa cime se dissiperaient; mais, comme nous ne pouvions attendre indéfiniment le bon plaisir du temps, nous y sommes grimpés malgré les nuages. La montée jusqu'au sommet le plus élevé est de huit heures, dont six et demie à cheval et le reste à pied. Cette montagne porte un nom bien célèbre, celui de la demeure des dieux. Elle partage cet honneur avec deux autres montagnes du même nom, l'une en Thessalie, l'autre en Crète; celle de Brousse est l'Olympe de Bithynie. Tour-

nefort, notre célèbre botaniste, lors de son voyage vers 1700, n'a point atteint le sommet; il s'était trouvé à Brousse en novembre, et la saison était rude. L'Olympe, dans le plus fort de l'été, porte un grand manteau de neige, un peu troué, il est vrai, çà et là par les rochers : c'est sur l'Olympe qu'on recueille en grande partie la neige qui sert à la consommation de Constantinople, comme la neige de Naples se recueille au *monte San Angelo*. Les diverses régions végétales sont marquées d'une façon très tranchée sur les pentes de l'Olympe. Au pied, les noyers et les châtaigniers; au-dessus les chênes, plus haut les hêtres, puis les pins et les sapins (c'était la première fois que nous voyions cette dernière espèce en Asie), enfin les arbustes rampans. M. Saul et moi avons eu lieu d'être assez contens de notre récolte dans la région supérieure, celle des pâturages, habitée pendant l'été par les tribus turcomanes, qui y vivent sous la tente; mais il a fallu faire notre deuil de la vue. Arrivés au sommet, nous y avons été entourés par les brouillards, qui nous ont caché l'un des plus beaux panoramas qu'offre ce pays. La mer de Marmara, les golfes de Moudania et de Nicomédie, et Constantinople à l'horizon, voilà ce que nous devions voir. Force a été de nous contenter, sauf quelques échappées au moment où nous sommes descendus, de la description de M. de Hammer. Nous avons été un peu plus heureux pour la vue du sud, et nous avons pu, grace à une rafale qui a balayé pour une dizaine de minutes ces maudits brouillards, suivre de l'œil toute la route que nous avions faite à travers la Phrygie pendant les semaines précédentes. M. Texier avait apporté son baromètre; il a trouvé 1930 mètres pour la hauteur de la montagne. Nous étions de retour au gîte après le coucher du soleil: nous avions marché presque sans relâche.

Le lendemain, nous avons arrangé nos plantes, et reconnu qu'il serait bientôt temps, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, d'arriver à Constantinople; les malles de botanique sont pleines, et même elles commencent à déborder dans les sacoches. Tout se trouve fort heureusement en bon état.

Je n'ai pas voulu quitter Brousse avant de revoir, pour mon compte particulier, les plus belles mosquées; j'ai trouvé celle de Bajazet et la grande mosquée du centre de la ville, l'Uloudjami (celle qui contient une fontaine), plus belles que la première fois. Accroupi à la turque au pied d'un des piliers de l'Uloudjami, je suis resté pendant un assez long temps en contemplation, tandis qu'à mes côtés de bons musulmans se livraient, sans paraître me remarquer, à leurs actes de

dévotion, les uns faisant leurs ablutions à la fontaine, les autres se prosternant en récitant leurs prières, d'autres lisant le Coran dans les manuscrits déposés à l'usage du public des deux côtés de la Kibla, ou sanctuaire tourné vers la Mecque. J'ai éprouvé là quelque chose du sentiment que tu me dépeignais à propos de Saint-Pierre de Rome (soit dit sauf respect) : j'ai goûté ce bien-être qu'on ressent dans un beau climat, en présence des chefs-d'œuvre de l'art et sous l'impression des idées religieuses.

Nicée.

Notre première couchée après avoir quitté Brousse fut Tchakardleu, à une lieue en avant de la ville de Jeni-Cheher, dans une grande ferme appartenant à un ancien capitan-pacha, au milieu d'une riche plaine. Notre route n'avait offert de remarquable que la rencontre de grands troupeaux de moutons conduits par des bergers bulgares au costume slave. Quel mélange de peuples dans cette Turquie! chacun conserve son costume, son langage, sa religion à part.

Jeni-Cheher n'avait rien qui pût nous attirer; nous l'avons laissé de côté, en nous dirigeant par un chemin raccourci vers les montagnes qui séparent cette plaine du lac de Nicée; elles forment une chaîne assez élevée, dont le mont Arganthonius des anciens est l'extrémité. Il s'élève au sud-ouest du lac, au-dessus de Kemlik ou Ghio, port de la marine militaire turque, vers lequel se dirigent les bois de construction de l'Olympe. Les chemins sont couverts, dans les diverses directions, de mauvais chars mal attelés, à essieux en bois non graissés, qui crient sur tous les tons; c'est la seule musique de la contrée. Un peu au-dessous du col qui conduit à Nicée, au café de Derbent (ou du défilé), nous avons fait kief. On y jouit d'une belle vue du lac, qui a environ huit lieues de long sur deux de large. L'antique ville de Nicée, aujourd'hui Isnik, est située à l'extrémité orientale. Ses murailles, restaurées à diverses reprises par les empereurs byzantins, sont conservées dans toute leur étendue avec leurs tours; un des côtés de l'enceinte est baigné par l'eau du lac. Il y avait du temps de Strabon quatre portes, dont trois subsistent encore; chacune de ces portes avait été ornée, postérieurement à Strabon, sous le règne de Trajan, d'arcs de triomphe d'un bon style, et encore presque intacts, grace au mauvais goût des Byzantins, qui ont fait entrer ces monumens dans le système de défense de la ville. Mais combien d'autres monumens précieux ont disparu dans ces temps malheureux! A chaque pas, on retrouve des débris de l'art enchâssés dans les murailles:

ici c'est une colonne, là un bas-relief ou une inscription. A la sortie, du côté de Constantinople, en avant de l'arc de Trajan, la première enceinte est fermée par une porte dont les deux montans et le seuil sont des colonnes mutilées.

Pline le jeune, ami et panégyriste de Trajan, fut préteur de Bithynie. Il parle de Nicée dans ses lettres; il y fait mention aussi d'un projet de communication d'un lac avec la mer. M. Texier avait pensé qu'il s'agissait du lac de Nicée; mais je me range à l'avis de M. de Hammer, qui applique, ce me semble, avec raison, le texte de Pline au lac de Sabandja et au golfe de Nicomédie. M. Texier n'est pas éloigné de revenir à cet avis; nous avons longuement discuté la question sur les lieux. La réunion du lac de Sabandja au golfe de Nicomédie fournirait une communication de la mer Méditerranée à la mer Noire par l'intermédiaire du Sangarius, et pourrait avoir une assez grande importance commerciale et politique; les Turcs, dans les beaux temps de leur empire, avaient repris ce projet.

Nicée, fondée par Antigone, lieutenant d'Alexandre, qui lui donna le nom de sa fille, a été pendant plusieurs siècles l'un des boulevarts de l'empire grec contre l'invasion des musulmans. Tombée enfin entre leurs mains, elle fut assiégée sans succès en 1096 par les croisés, et reprise par eux l'année suivante (ils avaient pour chefs Godefroy de Bouillon et Tancrède); siéges fameux qu'il faut lire dans l'*Histoire des Croisades*. Ce livre aura bien de l'intérêt pour moi, lorsque après l'Asie mineure j'aurai vu la Syrie et Jérusalem; car c'est là le théâtre complet de ces expéditions mémorables, que notre siècle d'indifférence en matière de foi a de la peine à comprendre. Nicée tomba définitivement au pouvoir des Turcs en 1330. Elle est encore chère aux catholiques à un autre titre : c'est là que s'est tenu, le 25 juillet 325, sous la présidence de l'empereur Constantin, au jour anniversaire de la vingtième année de son règne, le concile d'où date le symbole de l'église romaine. Là fut condamnée par trois cents évêques ou saints docteurs, contre dix-huit, l'hérésie d'Arius. On n'est pas d'accord sur l'emplacement de l'église où s'est tenu le concile : l'enceinte délabrée que M. de Hammer signale comme un reste de cette église me paraît bien exiguë. Quant à l'église grecque actuelle d'Isnik, elle est encore plus petite. Cet édifice est du temps d'un autre Constantin appelé Porphyrogénète. On remarque, sous le portique, des figures de Vierge et de saints en mosaïque d'une belle conservation; Saint-Marc de Venise et la cathédrale de Pise ne possèdent rien de mieux.

Le lac de Nicée peut rivaliser avec ceux de la Suisse occidentale, de Neufchâtel et de Bienne, à plusieurs égards; mais qui me donnera ces villes charmantes, ces nombreux villages, cette belle culture de la Suisse, ces bateaux à vapeur? Ici à peine y a-t-il une mauvaise barque de pêcheur; nous n'avons point osé nous y aventurer. Le poisson du lac de Nicée est très bon : j'avais trouvé à en acheter dans une course sur les bords; mon plat fut très bien accueilli par la troupe des voyageurs, peu accoutumée depuis long-temps à un pareil régal.

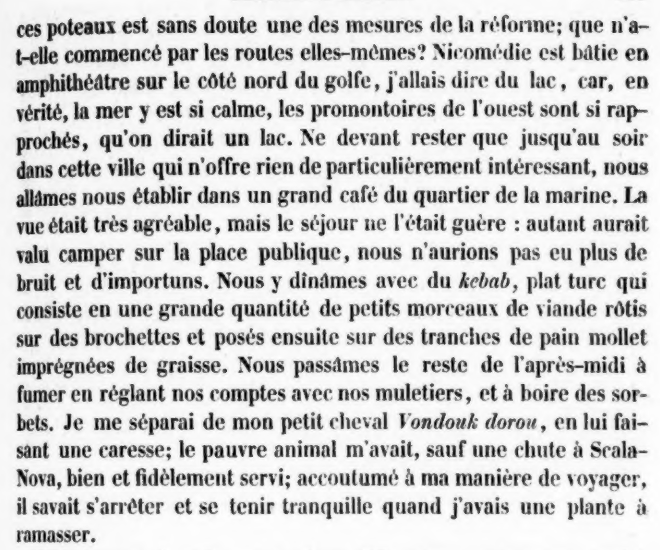
Il était temps, pour le repos d'un ou deux de nos jeunes gens, que nous quittassions Nicée; notre hôte avait une fille charmante de seize à dix-sept ans; nous n'avions pas vu en Turquie de plus jolie Grecque : elle était accomplie. Le père et la mère semblaient parfaitement comprendre le mérite d'un pareil trésor, et le surveillaient de très près, de sorte que tout s'est réduit, de la part de nos amoureux, à des soupirs, et ils n'ont gagné à leur manége que des plaisanteries que nous ne leur avons pas épargnées.

Nicomédie.

Nous nous sommes dirigés sur Nicomédie par une route de montagne plus courte que celle de Sabandja, que M. Texier avait suivie dans un autre voyage. On passe, à peu de distance de Nicée, auprès d'un obélisque tumulaire antique. Nous nous sommes ensuite élevés dans les montagnes, et, après beaucoup de détours, nous avons atteint une corniche d'où l'on découvre à la fois, au-delà du lac de Nicée, toute la chaîne de l'Olympe, le golfe de Nicomédie, et Constantinople dans le lointain; le sommet de l'Olympe, qui nous avait tenu rigueur jusqu'alors, était ce jour-là parfaitement découvert. Notre joie, en apercevant le terme de notre tournée, le lieu où nous attendaient nos lettres de France, fut grande, comme tu peux l'imaginer. Tout le reste de la journée, nous marchâmes dans les bois; j'y trouvai plusieurs arbustes rares, entre autres un rhododendron. Notre dernier kief eut lieu sous de beaux ombrages; les oignons crus et les œufs durs y tinrent encore leur place. Nous couchâmes au café de Kasikli, sur le bord du golfe.

Nous n'étions plus qu'à une heure et demie de Nicomédie (Ismid) par mer; nous en mîmes six à y arriver avec nos chevaux en longeant le golfe et ses marais. A un quart de lieue de la ville s'élève un poteau bariolé de diverses couleurs et servant à indiquer la distance à la manière des pays du nord de l'Europe; l'établissement de





ces poteaux est sans doute une des mesures de la réforme; que n'a-t-elle commencé par les routes elles-mêmes? Nicomédie est bâtie en amphithéâtre sur le côté nord du golfe, j'allais dire du lac, car, en vérité, la mer y est si calme, les promontoires de l'ouest sont si rapprochés, qu'on dirait un lac. Ne devant rester que jusqu'au soir dans cette ville qui n'offre rien de particulièrement intéressant, nous allâmes nous établir dans un grand café du quartier de la marine. La vue était très agréable, mais le séjour ne l'était guère : autant aurait valu camper sur la place publique, nous n'aurions pas eu plus de bruit et d'importuns. Nous y dînâmes avec du *kebab*, plat turc qui consiste en une grande quantité de petits morceaux de viande rôtis sur des brochettes et posés ensuite sur des tranches de pain mollet imprégnées de graisse. Nous passâmes le reste de l'après-midi à fumer en réglant nos comptes avec nos muletiers, et à boire des sorbets. Je me séparai de mon petit cheval *Vondouk dorou*, en lui faisant une caresse; le pauvre animal m'avait, sauf une chute à Scala-Nova, bien et fidèlement servi; accoutumé à ma manière de voyager, il savait s'arrêter et se tenir tranquille quand j'avais une plante à ramasser.

A six heures du soir, nous avions déjà retenu, pour nous rendre par mer à Constantinople, une sarcolève ou grande barque, et nous étions prêts au départ; le vent de terre s'était levé, et nous avions hâte de mettre à la voile; mais nous ne pûmes partir qu'une heure et demie plus tard. Notre navire portait, pour le compte du gouvernement, des fez, ou coiffures militaires, du bois, et je ne sais combien d'autres choses entassées pêle-mêle. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous caser avec nos effets; nous ne pûmes, faute de place, étendre nos lits; il fallut coucher, comme on put, sur la dure. La brise, quoique faible, était favorable, la nuit magnifique, et nous étions d'ailleurs soutenus par l'espoir de coucher prochainement dans de bons lits. Nous n'avions jamais été plus gais; nos jeunes gens et les matelots firent assaut de musique : l'orchestre des matelots se composait de tambours et d'une sorte de hautbois; nos jeunes gens les accompagnaient avec les couvercles de nos marmites en guise de cymbales.

Constantinople.

Dans la matinée, nous atteignîmes la hauteur des îles des Princes; vers trois heures, nous doublions la pointe de Scutari, et nous nous trouvions en face de celle du Sérail.

Te l'avouerai-je? l'aspect de Constantinople n'a pas, dans le premier moment, produit sur moi l'impression à laquelle je m'attendais, et il m'a paru inférieur à celui de Naples. Je suis revenu peu à peu de ce premier jugement, et à mesure que je parcours les villes dont se compose cette grande capitale, son port et le Bosphore, je rends plus de justice à Constantinople, et je me range à l'avis à peu près unanime des voyageurs. En effet, il est difficile d'imaginer une situation plus magnifique : elle est unique dans le monde par ses rapports avec trois mers. L'Europe et l'Asie s'y donnent la main. On comprend ici comment de pareils avantages ont été dans tous les siècles le point de mire de tous les peuples, et l'embarras que la politique actuelle éprouve en présence de l'ouverture d'un pareil héritage. Le moment où nous sommes arrivés à Constantinople est sans contredit le plus intéressant, le plus solennel, que la complication des évènemens antérieurs pût amener. Mahmoud, après de vains efforts pour régénérer et relever son empire, vient de mourir; son armée est détruite, sa flotte est livrée à son ennemi. Le nouveau sultan est un jeune homme de dix-sept ans, sans moyens et sans instruction. La révolte éclate dans plusieurs provinces; toutes les ressources sont épuisées. Que va-t-il arriver? Méhémet-Ali se contentera-t-il de l'Égypte et de la Syrie, ou bien poursuivra-t-il ses avantages? On dit qu'il s'est déjà montré disposé à la paix, en se soumettant même à la suzeraineté nominale du sultan. Pendant ce temps, la flotte française est aux Dardanelles, ainsi que le prince de Joinville, impatient de venir ici, au moins en visite, avec sa frégate. La flotte anglaise ne peut manquer de se rapprocher bientôt aussi. Tout semblait annoncer, il y a quelques jours, que la dernière heure de l'empire ottoman avait sonné, et que le partage allait commencer; mais son agonie peut encore être assez longue. On parle déjà de conférences qui s'ouvriraient à Vienne entre les grandes puissances : puisse la France y tenir dignement sa place! Depuis quelques jours, j'entends beaucoup raisonner sur cette grande question d'Orient, et je me suis fait aussi mon *rêve :* je m'y suis rencontré, m'a-t-on dit, avec lord Ponsonby, ce qui est, sans doute, fort honorable pour moi. Je te le résume dès à présent en deux mots : consécration du principe de la libre navigation de la mer Noire et destruction complète de tous les ouvrages de défense et de fortification du Bosphore et des Dardanelles, le tout sous l'autorité des grandes puissances, agissant de concert dans un haut intérêt de civilisation et de paix générale.

Comme les autres diplomates, notre ambassadeur, M. l'amiral Rous-

sin n'habite plus Constantinople depuis l'incendie de Péra, qui a eu lieu il y a sept ans, et qui a détruit tous les palais; il est établi à Thérapia, village sur le Bosphore, à quatre lieues d'ici. C'est presque un voyage, mais le plus beau possible : le Bosphore est comme un grand fleuve, ou plutôt une suite de lacs, bordée de belles habitations, de villages pittoresques, de châteaux-forts; une succession de tableaux les plus variés, les plus riches. Le seul reproche que je ferais aux rives du Bosphore, c'est que les sommités ne sont pas partout assez couvertes de bois. C'est par cette route que nous sommes allés à Thérapia avant-hier, dans un bon caïk à quatre rameurs. L'ambassadeur et Mme Roussin n'étant pas encore de retour d'une course qu'ils avaient faite à Constantinople, nous avons employé le reste de la journée à remonter jusqu'à l'entrée du Bosphore du côté de la mer Noire. Nous avions à la main un ouvrage de M. de Hammer, spécialement consacré à Constantinople et à ses environs, livre savant et exact comme celui qu'il a consacré à la Bithynie. Tout y est décrit minutieusement; tous les souvenirs historiques, depuis le voyage des Argonautes jusqu'à nos jours, y sont rassemblés.

A l'entrée de la mer Noire, près du phare de la côte d'Europe, sont les îles Cyanées, roches volcaniques, visitées par Jason; nous avons été y reconnaître, non sans quelque danger dans notre marche sur ces rochers escarpés, un autel antique élevé en l'honneur des divinités protectrices du navigateur. De là, nous avons vu s'étendre devant nous la nappe de la mer Noire. Un bateau à vapeur venait, en ce moment, de remorquer de l'entrée du Bosphore plusieurs navires, et, livrés désormais à eux-mêmes, ils déployaient leurs voiles, les uns dans la direction d'Odessa, d'autres dans celle de Trébisonde ou de la Colchide des Argonautes. On atteint Trébisonde en trois jours par bateau à vapeur; le jour de notre arrivée à Constantinople, nous en avions vu un qui chauffait pour cette destination lointaine; il était encombré de voyageurs. N'est-ce pas admirable? Dans quel temps nous vivons! La vapeur a fait une véritable révolution dans le monde. Nous sommes revenus à Thérapia par la rive gauche du Bosphore, non sans nous être arrêtés auprès du château bâti par les Génois sur les ruines d'un ancien temple des douze grandes divinités, mais plus particulièrement consacré par les anciens à Jupiter-Urios (qui donne les vents favorables). C'est là que l'on venait sacrifier avant de s'engager dans la navigation périlleuse du Pont-Euxin.

En face de Bujukdéré, résidence de l'ambassadeur russe, sur la

rive d'Unkiar-Skelessi, s'élève une pierre monumentale en mémoire du traité fameux de ce nom, fait en 1833, et du secours que les Russes apportèrent alors au sultan, menacé jusque dans sa capitale, par Ibrahim, fils de Méhémet-Ali. Nous avons contemplé avec tristesse ce monument, qui témoigne à chaque instant de l'humiliation profonde de cet empire, autrefois si puissant, et de la facilité avec laquelle les Russes pourraient saisir la belle proie qu'ils convoitent depuis si long-temps. Tout semble les y appeler, jusqu'aux élémens. En effet, pendant dix mois de l'année à peu près, les vents du nord soufflent sur l'entrée du Bosphore, et les courans qui existent dans le Bosphore lui-même sont un secours de plus. Quand on songe qu'à Sébastopol la Russie a toujours une armée et une flotte toutes prêtes, il est évident qu'elle a Constantinople dans ses mains. Ce qui fait qu'elle ne l'a pas prise encore, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé qu'elle pût la garder.

Le palais de France à Thérapia a appartenu autrefois à un prince Ipsilanti, qui a été mis à mort par ordre du sultan; ses biens furent confisqués, et le palais de Thérapia fut donné en cadeau à la France, au temps de l'ambassade du général Sébastiani. C'est une grande maison de bois comme toutes celles de ce pays; elle est située sur le quai même du Bosphore. La salle à manger et les salons dominent la mer comme une dunette de vaisseau : demeure convenable pour un ambassadeur amiral. L'habitation est vaste, bien tenue, mais assez mesquinement meublée par le ministère des affaires étrangères : on me l'a fait remarquer en ma qualité de député. C'est un beau séjour pendant l'été; un grand parc avec des arbres touffus et une terrasse sur le Bosphore en dépendent; mais l'hiver y est rude, à cause des vents du nord, qui s'engouffrent dans le Bosphore. L'ambassadeur attendra encore assez long-temps que son nouveau palais de Péra soit construit; on y travaille, et, chose singulière, on fait venir les pierres de Malte. On a promis de me prouver comme quoi cela ne coûtera pas plus cher que si l'on employait des pierres du pays. Je tiens, comme défenseur des intérêts des contribuables, à obtenir cette démonstration. La réception de l'amiral Roussin a été fort bonne; c'est un homme d'un abord grave, qui paraît franc et loyal.

Il était près de dix heures quand nous avons pris congé de l'ambassadeur pour retourner à Péra. Notre caïk nous y a ramenés en deux heures par le clair de lune. Il faut en convenir, le Bosphore, à pareille heure, n'a rien à envier au grand canal de Venise, et pourtant les proportions plus resserrées de Venise me plai-

sent davantage. A minuit, les portes de Galata étaient fermées, et il n'y eut pas moyen de fléchir les gardes, même au moyen du *bakschis*, le *pour-boire* des Turcs : il nous fallut revenir débarquer à Tophana. Il est défendu aux Turcs et aux Grecs de circuler dans les rues passé une certaine heure : aussi l'un de nos bateliers, qui nous guidait, avait-il grand'peur d'être ramassé par la garde, avec laquelle, en effet, nous eûmes une petite explication; mais, dès que nous eûmes prononcé le mot magique d'*ambassade de France*, nous fûmes autorisés à continuer notre marche, sans autre empêchement que celui des bandes de chiens errans dans les rues de la ville; il fallait les écarter avec grand soin à coups de bâton. Ces animaux, si nombreux à Constantinople, sont assez dangereux pendant la nuit pour les piétons isolés.

Un autre jour, nous sommes allés voir les derviches hurleurs : ils se livrent à leurs pratiques dans une petite mosquée à Tatabla, au quartier de San-Dimitri. On ne saurait se faire une idée des contorsions de ces fanatiques. Leurs chants, qui sont des espèces de litanies entremêlées d'oraisons, se terminent par un exercice violent. On les voit exécuter alors des mouvemens cadencés de plus en plus rapides. Pendant ce temps, ils poussent les cris qui leur ont mérité à juste titre leur nom de hurleurs. A force de se livrer à cet exercice, ils sont saisis d'une exaltation presque frénétique, et tombent enfin épuisés. Nous avons vu plusieurs des dévots qui s'adjoignent aux derviches éprouver de véritables convulsions épileptiques; rien de plus hideux. Nous sommes sortis nous-mêmes assez fatigués de ce spectacle. Les Turcs y assistent avec componction; les femmes même s'y rendent dans une tribune grillée, qui leur est réservée.

Pour nous rafraîchir les yeux et l'imagination, en sortant de la mosquée des derviches hurleurs, nous sommes montés à la tour de Galata : elle s'élève sur la colline de ce quartier et domine la majeure partie de la ville, tout le port, la pointe du Sérail. Au haut de la tour est une rotonde percée de quinze à vingt croisées, dont chacune est un tableau. Celle qui s'ouvre sur la pointe du Sérail m'attirait toujours de préférence. C'est qu'en effet ce promontoire couvert d'édifices d'une construction si originale, entremêlés de grands arbres, est l'un des plus beaux sites de ce pays.

Un autre ordre de derviches, les tourneurs, ont leur couvent à Péra, à deux pas de chez nous. Leurs exercices sont très suivis, et n'ont rien du caractère dégoûtant de ceux des hurleurs. Au centre d'une jolie mosquée très propre est un parquet. Une quinzaine de

derviches, à grand bonnet gris en forme de gâteau de Savoie, à robe flottante, y exécutent, sous la conduite d'un chef, diverses cérémonies, et principalement cette espèce de walse qui les a fait nommer tourneurs. Ils tournent en effet au son de la flûte et du tambourin comme de véritables toupies d'Allemagne, les bras étendus et leurs robes enflées en cloche par le vent, pendant des demi-heures entières, avec une régularité inconcevable, sans jamais se heurter, ni même se toucher dans le cercle assez étroit qui circonscrit leurs exercices. Pendant ce temps, l'un d'eux, qui paraît chargé d'une fonction particulière, circule parmi eux d'un pas lent, et aucun des tourneurs ne l'atteint même du bout du doigt; leur habitude de cet exercice est telle que, lorsqu'ils s'arrêtent à un signal donné, ils ne chancellent point, et ne paraissent pas éprouver le moindre vertige. On remarque seulement qu'ils sont, en tournant, livrés à une sorte d'extase qui est sans doute le but de cet exercice. Tout cela se fait gravement; c'est bizarre au dernier degré, mais point ridicule. Les derviches tourneurs jouissent d'une grande considération; à diverses époques, le gouvernement a même redouté leur influence. A la sortie de la mosquée, le chef est accueilli par des démonstrations de respect, et les factionnaires lui portent les armes.

En sortant de la mosquée des derviches tourneurs, nous sommes allés en caïk à la promenade des Eaux-Douces, au fond du port, en longeant l'arsenal maritime. Nous avions choisi ce jour, qui était un vendredi (le dimanche du pays), parce que c'est celui où les Turcs font leurs parties de campagne de ce côté. Il n'y avait pas une grande affluence; mais nous avons pu juger cependant de ce que doit être ce lieu de réunion dans les grandes fêtes. Une petite rivière, qui se jette dans le port, parcourt le vallon des Eaux-Douces, qui n'a d'ailleurs rien de pittoresque. Quelques grands arbres çà et là et des prairies en font tout le charme. Des familles entières viennent s'y établir pour y prendre leur collation, les femmes d'un côté avec les enfans, les hommes de l'autre; on y arrive en caïk, à cheval, et surtout en *arrabas;* c'est la voiture du pays, mauvais berlingot à jour, sur quatre roues, grossièrement peint ou doré, recouvert d'une étoffe généralement rouge, et traîné le plus souvent par deux bœufs au pelage gris. Ces animaux ont la queue retroussée et rattachée à un cerceau orné de glands de laine de diverses couleurs. Déjà nous avions vu quelques arrabas à Brousse.

En revenant des Eaux-Douces, nous avons abordé au quartier d'Eyoub, pour voir la mosquée de ce nom et la fondation de la sul-

tane Validé, mère du sultan Sélim. Cette fondation se compose de magnifiques tombeaux, d'une belle fontaine et d'un minaret ou établissement pieux pour les pauvres; on leur y distribue des vivres à certains jours marqués. Ces monumens sont des plus gracieux qui puissent se voir; le marbre et les dorures en décorent les parties principales; on les trouve gravés dans tous les ouvrages sur Constantinople. Nous n'avons pu, faute de firman, voir de la mosquée d'Eyoub que la cour et le péristyle; il ne règne pas ici la même tolérance qu'à Brousse. Cependant nous avons été admis sans beaucoup de difficulté dans une autre mosquée du voisinage, toute bariolée de rouge et de blanc, et qui a cela de particulier, qu'elle est entourée de tous côtés, à l'intérieur, de tribunes. De là nous avons erré dans la ville, et nous avons atteint par hasard la porte d'Andrinople, l'une des plus fréquentées; d'un café voisin, nous avons passé en revue les arrabas qui revenaient de la campagne. De ce point aussi, on aperçoit une assez grande portion des vieux murs byzantins. Dans le quartier juif, nous venions de voir les restes d'un palais du même temps. Enfin, nous avons regagné le pont de bateaux en face de Galata.

Nous venons de faire une partie charmante chez M. Alléon, banquier français très considéré, et qui est à la tête de la meilleure des maisons de commerce de Constantinople. Après être passé à Buyukdéré, où est son habitation principale, nous nous sommes rendus à celle plus modeste qu'il possède au milieu de la forêt de Belgrade, à deux ou trois lieues du Bosphore. Il nous y avait fait préparer une collation. Un convive aimable s'était joint à la troupe, M. Billecoq, premier secrétaire de l'ambassade, et qui vient d'être nommé consul-général à Bucharest. Chemin faisant, nous avons visité le système fort remarquable de réservoirs et d'aqueducs établi dans cette forêt pour l'entretien des fontaines de Constantinople. M. Anselme, capitaine d'état-major, aide-de-camp de l'ambassadeur, avait bien voulu nous servir de guide, et s'en est acquitté on ne peut mieux. La forêt de Belgrade est assise sur un des derniers rameaux des Balkans (l'Hœmus); les empereurs byzantins y avaient fait recueillir les eaux des principaux ruisseaux du voisinage; il y existe encore plusieurs aqueducs d'Andronic, de Justinien, très bien conservés, et qui servent encore aujourd'hui. Les sultans ont également construit des aqueducs, et ils ont surtout augmenté le nombre des réservoirs; ce sont des étangs soutenus par de fortes chaussées en maçonnerie, comme ceux de la montagne Noire qui alimentent le bief de partage de notre canal du Midi. Les réservoirs appelés *bends* sont de fort beaux ou-

vrages en pierre de taille et même en marbre; plusieurs d'entre eux sont situés dans les parties les plus épaisses de la forêt, et offrent des points de vue charmans; le dernier construit est dû au sultan Mahmoud; il l'a inauguré dix ou douze jours avant sa mort. M. Anselme nous a fait, sur les lieux mêmes, la description de la fête magnifique donnée à cette occasion, aux frais du ministre des finances, au sultan suivi de tous les grands de l'empire; la circonstance la plus bizarre de cette fête a été l'immolation de sept béliers en présence du scheik-islam ou chef de la religion. Le sultan assistait à la cérémonie, assis dans un kiosque élégant, bâti à l'extrémité de la chaussée du *bend*. Nous y sommes entrés un instant pour nous rafraîchir. Mahmoud était déjà très affaibli lorsqu'il assista à cette fête; mais il cachait son mal. Il a fait bonne contenance jusqu'au bout. Sa haine contre Méhémet-Ali était son sentiment dominant, et comme il sentait sa fin approcher, il n'avait pas voulu retarder davantage la vengeance qu'il espérait tirer de son vassal. L'avant-veille de sa mort, par un scrupule de conscience, il avait donné ordre de mettre en liberté toutes les personnes retenues en prison; le haut fonctionnaire chargé de cette mission s'imagina que les gens en quarantaine avaient droit de profiter de cette mesure, et ils furent mis en liberté comme les autres. Ce trait peint l'administration turque.

M. Alléon a eu aussi la bonne idée de nous faciliter le moyen de visiter le nouveau palais du sultan à Tchiragan, dont la construction s'achève en ce moment. On ne peut donner une idée exacte de cette singulière construction qu'au moyen du dessin. Le soubassement et les colonnes de marbre du palais sont baignés par les flots du Bosphore, et la masse de l'édifice en bois peint s'élève en je ne sais combien de corps-de-logis surchargés d'ornemens bizarres; c'est à la fois un monument et une série de boîtes de cartonnage. La portion du palais consacrée aux femmes, le harem, a particulièrement piqué notre curiosité. Autour d'une énorme salle éclairée par le haut sont disposés, comme autant de cellules, les appartemens des femmes du premier rang. Ils sont tous pareils; qui voit l'un, voit tous les autres; ils se composent d'une grande chambre dont les fenêtres sont garnies jusqu'à une certaine hauteur d'un treillage assez serré, de deux cabinets de toilette revêtus de marbre blanc, et de deux grandes armoires, l'une pour les habillemens, l'autre pour serrer les lits pendant le jour. Les appartemens, comme la salle commune et tout le reste du palais, sont garnis de nattes d'un tissu très fin et très doux pour les pieds. Les murs, les plafonds, sont peints de diverses couleurs; chaque

pièce offre une couleur différente. Partout les dessins, les dorures, les ornemens abondent; ce sont des ouvriers arméniens que l'on emploie, et ils se distinguent par leur habileté. Je ne cacherai pas qu'en me voyant ainsi transporté dans ce mystérieux séjour, entouré de toutes les réminiscences orientales les plus gracieuses, je me suis surpris à envier pour quelques instans le sort d'un sultan; la vertu la plus farouche succomberait à la vue de ce paradis de Mahomet. Les bains des sultanes et celui du grand-seigneur sont peut-être ce qu'il y a de plus original et de plus parfait dans tout le palais. Chacun de ces réduits, en beau marbre blanc, se divise en plusieurs pièces pour le bain, la toilette, le repos; ils sont éclairés par des jours doux pratiqués avec symétrie dans les caissons des coupoles, formées elles-mêmes d'un stuc transparent; des filets d'un bleu tendre dessinent chacun des caissons. Nous avons parcouru avec une égale attention les autres quartiers du palais; celui de la représentation officielle est magnifique. Il y a une vaste salle d'audience, à plafond cintré et à colonnes, qui d'en haut est terminée par un hémicycle où le sultan s'assied, et de l'autre s'ouvre par de grandes portes sur le péristyle principal du palais, au pied duquel abordent les caïks. Cette salle est d'un très bon goût; on y donnerait le plus beau bal du monde. Je ne puis t'énumérer tous les salons dont se composent les pavillons du palais; tu sauras seulement que l'architecture des Turcs a cela de particulier, qu'elle s'applique à multiplier les angles, et par conséquent les vues. Comme ils passent leur vie sur des sophas, c'est leur manière de se remuer que de parcourir des yeux des aspects divers; et Dieu sait si le Bosphore en a fourni l'occasion à l'architecte du palais de Tchiragan! Aussi le côté des jardins est-il tout-à-fait sacrifié; les jardins intérieurs ne consistent que dans des parterres à dessins contournés et entourés de buis; ceux qui sont au-delà des serres, placées parallèlement au palais de l'autre côté d'un chemin public, s'élèvent sur la montagne, et m'ont paru insignifians. Je m'aperçois que, lorsque je ne comptais pas te faire une description de Tchiragan, je t'en ai donné une: prends-la pour ce qu'elle vaut. Le nouveau sultan habite un autre palais de l'autre côté du Bosphore, à peu près en face, et qui n'a rien de gracieux; il n'est point décoré de colonnes comme le nouveau; c'est un assemblage régulier de corps-de-logis tout d'une venue et peints en jaune. Les jardins seulement paraissent plus vastes et mieux ombragés.

A notre retour, la mer était assez forte; à cet inconvénient pour notre léger caïk se joignait celui de nous croiser avec les barques

qui, en très grand nombre, ramenaient dans leurs maisons de campagne et dans les villages du Bosphore les gens qui étaient venus passer la journée à Constantinople. C'étaient des personnes de toute nation et de toute condition, des femmes turques accompagnées de leurs servantes et surveillées par l'eunuque noir obligé : il y a beaucoup de harems de grands seigneurs sur le Bosphore. Ce spectacle nous aurait amusés davantage si à chaque instant nous n'avions couru risque de nous choquer aux pointes acérées des caïks. Une fois nous avons failli chavirer, ce qui n'aurait été d'aucun danger, mais n'eût pas laissé d'être déplaisant. Les caïks ressemblent beaucoup aux gondoles de Venise, ils sont taillés sur le modèle le plus svelte, l'équilibre y est dérangé par le moindre mouvement.

St.-M... m'a emmené un de ces jours à une autre partie chez M. ... riche Arménien, qui nous attendait dans sa charmante maison du Bosphore. M. Alléon et M. de Cadalvène, directeur de nos paquebots et bon antiquaire, étaient des nôtres. M. ... a passé quelques années de sa jeunesse à Paris, et parle français avec facilité. Un de ses neveux, qui revient de Paris, était aussi présent. Pour la première fois j'ai donc pu causer, sans interprète, avec une personne notable du pays. Nous n'en pouvions pas rencontrer de mieux informée et de plus capable. M. ... est du nombre des Arméniens qui, de tout temps, ont eu le maniement des affaires financières en Turquie, position périlleuse, mais lucrative. Dans la persécution excitée, il y a un certain nombre d'années, par les Arméniens schismatiques, un des proches parens de M. ... fut pendu, et tous ses biens furent confisqués. Lui-même aurait éprouvé le même sort, si alors il n'avait pas été absent de Constantinople pour un voyage d'agrément en Asie. Il en fut quitte pour un exil, et bientôt après le sultan Mahmoud, reconnaissant qu'on l'avait trompé, rappela M. ..., et s'efforça de lui faire oublier, par de nouvelles faveurs, les désastres de sa famille. Aussi M. ...parle-t-il de Mahmoud avec un sentiment très combattu. Le jugement qu'il en porte nous a néanmoins semblé exact. Le bon et le mauvais étaient mêlés étrangement dans ce caractère, qui n'était pas dépourvu de grandeur : Mahmoud sentait l'impuissance où il était, autant par sa propre ignorance que par l'effet des obstacles extérieurs, de relever son empire; mais il en avait la volonté, et l'histoire lui en tiendra compte.

M. ..... nous avait fait préparer un déjeuner splendide; toute la cuisine turque y était représentée. Quoique dans une maison chrétienne et même catholique, nous avons été privés de la compagnie des dames:

nous n'avons fait que les entrevoir dans le gynécée. Les usages des Arméniens se rapprochent à cet égard de ceux des Turcs; les Arméniennes ne sortent que voilées comme les femmes turques, et ne se distinguent de ces dernières que par la couleur des bottines, qui sont rouges au lieu d'être jaunes, ainsi que par la nuance plus foncée de leur manteau. Les femmes turques seules ont le privilége des couleurs claires, du rose, du jaune-serin, de la couleur noisette, etc. M. ..... nous a fait parcourir son habitation, visiter ses bains de marbre à la turque; tout y est assorti au pays et très soigné; il y a aussi une petite bibliothèque française. La maison est distribuée de tout autre façon que les nôtres; l'espace n'y est point épargné, l'air y circule de tous côtés; un nombreux domestique y suit tous les mouvemens des maîtres et de leurs hôtes. Tout cela constitue certainement une belle et bonne existence. Au-dessus des rochers qui dominent la maison, et qui ont été taillés à grands frais en terrasses, M. ..... établit de nouveaux jardins et bâtit une autre maison. Saint-M... l'a accompagné dans sa tournée de propriétaire. Pendant ce temps, je me suis délecté à la vue si variée, si animée, du Bosphore; une brise du nord assez fraîche faisait passer sous nos fenêtres une foule de navires revenant de la mer Noire. On passerait sa vie à contempler une telle scène.

On dit beaucoup ici que Méhémet-Ali doit arriver incessamment à Constantinople, sinon pour se mettre à la place du sultan, au moins pour y dicter ses conditions à la tête de ses deux flottes, sous le prétexte d'un hommage à rendre au jeune sultan. Un pareil spectacle nous serait-il réservé? Ce serait une bonne fortune inouie pour des voyageurs. Ce qui est plus probable, c'est l'arrivée du prince de Joinville. Nous avons cru un instant que le prince était sur *le Tancrède*, lorsque, assis sur le sopha du délicieux salon de M. ....., nous avons vu ce bateau à vapeur remontant le Bosphore pour se diriger vers Thérapia : notre espérance ne s'est point confirmée. Nous avons salué au passage notre drapeau tricolore. C'était pour nous un avant-goût de notre flotte : que n'est-elle déjà mouillée à la pointe du Sérail!

Cte Jaubert.

LE MONDE

GRÉCO-SLAVE.

ÉTAT ACTUEL, MŒURS PUBLIQUES ET PRIVÉES DES PEUPLES DE LA PÉNINSULE.

I.

Deux péninsules privilégiées, la Grèce et l'Italie, ont produit les deux grandes civilisations qui se partagent l'Europe moderne. Si l'on jette les yeux sur une carte, on verra que le continent européen, appuyant sa base au nord, est couronné au midi par ces deux péninsules célèbres, d'où il a tiré de tous temps ses cultes, ses lumières et ses arts. A l'ouest, le monde latin se compose de l'Italie, de l'Espagne, et de leur lien commun, la France, à laquelle se rattachent la Grande-Bretagne et la moitié du continent intérieur, ou la terre des Germains, que Tacite appelait déjà frères des Gaulois. A l'est, la civilisation grecque domine immédiatement la zone comprise entre Trieste et Varna; mais sous son influence est placée encore toute la partie de l'Europe qui s'étend des Alpes Carinthiennes aux chaînes

de l'Oural. C'est là ce qu'on peut appeler le monde *gréco-slave*, parce que deux races, les Grecs et les Slaves, y ont constamment prédominé.

Dans l'Europe occidentale, la société ne s'est-elle pas également formée par le conflit et la fusion de deux races, les Latins et les Germains, qui, une fois organisées, sont allées de concert créer en Amérique un nouvel Occident, chrétien comme le premier, comme lui doué d'institutions latino-germaniques? Or, de même que l'Europe occidentale, par la nature de sa position, déborde sur l'Amérique et l'Afrique, l'Europe orientale a toujours tendu, depuis Alexandre-le-Grand, à se déverser sur l'Asie. Comme ce barbare Germain qu'une voix intérieure appelait au Capitole, les Slaves se sentent attirés vers le Caucase, et les Grecs vers le Nil et l'Euphrate. Forte de son organisation monarchique, l'Asie du moyen-âge avait non-seulement repoussé l'invasion de ces peuples, mais réussi même à subjuguer les Grecs et les Slaves, morcelés en mille principautés. Ce succès fut encore facilité par l'absence de frontières, naturelles ou morales, entre le reste des Orientaux et les Gréco-Slaves. Ces derniers n'ont pu encore parvenir à oublier leur origine et à former une société aussi compacte, aussi distincte des autres familles de peuples que l'est l'Europe occidentale. C'est pourquoi l'on continue de désigner sous le nom général d'Orientaux, quoiqu'ils habitent l'Europe, les Grecs et ceux des Slaves qui suivent le rite grec; et cette dénomination n'a rien que de juste, car quel voyageur n'a remarqué une étonnante différence de mœurs, d'idées, même de principes, entre les Européens de l'est et ceux de l'ouest? Quand on dépasse Varsovie, Prague, Presbourg, Trieste, on voit l'Occident cesser tout à coup, et l'on tombe en plein Orient. En général, l'espace du 35e degré de longitude au 65e, où nous plaçons le monde gréco-slave, est un milieu vague, un champ de combat entre l'Europe et l'Asie.

La France continue à tort de voir dans les musulmans les seuls dépositaires de la civilisation orientale: ils n'ont plus qu'une moitié de ce noble dépôt, et la plus faible moitié. Au lieu de ne songer qu'à reconstituer la race arabe et turque, on aurait dû s'apercevoir qu'il y a aussi une chrétienté orientale à renouveler et à ranimer. Il ne faudrait pas tout espérer de quelques millions de Turcs, mais espérer un peu plus de deux grandes races, admirablement douées, qui sont l'ame des trois empires ottoman, russe et autrichien,—qui ont transmis leurs dialectes, leurs mœurs, leur pensée sociale et en partie leurs rites religieux à cent millions d'Européens, y compris les petites

tribus étrangères plus ou moins fondues avec le vaste corps dans lequel elles sont enclavées. On devrait s'occuper davantage des Serbes ou Illyriens, qui constituent la principale force militaire de la Turquie d'Europe et de la Hongrie; il faudrait honorer d'un regard les journaux et les publications nationales que ce peuple imprime en Croatie, en Dalmatie, en Syrmie, à Belgrade, et jusque sous *la liberté de la montagne Noire* (*Tserno-Gortsa sloboda*), titre que prend l'état monténégrin. On ne suit pas les Moldo-Valaques et les peuples des Karpathes dans leur marche toujours ascendante vers l'affranchissement. On oublie les Bulgares, qui viennent de fonder, pour leur belle langue, inconnue de l'Europe, des imprimeries à Boukarest, à Odessa, à Smyrne. La France devrait-elle négliger ainsi ce grand travail politique et littéraire qui, n'ayant d'autre phare que la Russie, menace d'entraîner sous cette influence la moitié de l'ancienne Turquie et le quart de la Méditerranée?

On s'est accoutumé à ne voir le siége de la puissance slavone qu'en Russie; mais, loin de pouvoir être exclues du cercle slave, les provinces danubiennes en sont au contraire l'axe et le noyau : les premiers trônes de la race slave ont resplendi sur le grand fleuve; le dernier retranchement où ce peuple s'est toujours victorieusement défendu contre toute conquête est la chaîne karpathique. Le Karpathe ou Krapak est comme le mont Merou de cette race géante. Homère célébrait déjà la mer de Karpathos et son île montagneuse. En slavon, ce mot, racine d'une foule d'autres, désigne le fort, la puissance (*krepkiy, krepost*), et le brave (*chrabriy*); d'où est venu le nom des Chrobates, aujourd'hui Croates, premiers maîtres de ces sommets. La Hongrie et la Turquie d'Europe étant l'artère la plus vitale du corps slave, le Danube n'est donc qu'un fleuve slavon.

Si une fois la confédération slavo-grecque se nouait fortement dans la péninsule (1), l'Autriche perdrait sa prépondérance sur des peuples qui ne lui appartiennent pas. Ce Slave, si brave, si intelligent, si sympathique, dont le nom, *Slaviane*, signifie l'*homme glorieux*, avait été, comme hérétique et schismatique, réduit par les pieux Germains du moyen-âge à un état voisin de celui de la brute, et son nom était devenu synonyme de valet (2). Les Allemands parviendront-ils à se faire pardonner le passé? Ils y réussiraient peut-

(1) Nous comprenons, sous le nom de péninsule gréco-slave, toutes les provinces situées entre le Danube et les trois mers, Noire, Égée, Adriatique.

(2) Il paraît constant, quoi qu'en disent les slavistes, que le mot esclave est venu

être en concourant franchement avec la France à relever ce qu'ils ont détruit, les antiques nationalités slaves. Par là on entamerait le travail centralisateur de la Russie, on empêcherait l'établissement du monstrueux empire gréco-slave que rêve Pétersbourg; et la forme fédérative, naturelle à tous les Gréco-Slaves, même de Russie, en s'introduisant parmi ces peuples, les rendrait moins menaçans pour le reste de l'Europe, sans toutefois les affaiblir, car la race gréco-slave est probablement la plus nombreuse qui vive sur le globe : la population chinoise seule pourrait lui être opposée; mais n'y a-t-il en Chine qu'une seule race? En admettant pour toute l'Europe 230 millions d'habitans, il faut bien reconnaître que plus de 100 millions sont Gréco-Slaves. Le reste des Européens couvre les pays les plus exploités, où la population, entassée et riche, ne peut guère augmenter désormais, tandis que leurs rivaux, les Gréco-Slaves, occupent des territoires non-seulement quatre fois plus considérables, mais encore presque inexploités jusqu'ici, et où le chiffre de la population croît tous les ans de plus d'un million. De telles agglomérations d'hommes ne vivront libres qu'en formant des nationalités distinctes. N'oublions pas que les Slaves tiennent par leurs mœurs et toutes leurs institutions aux Hellènes; l'histoire des uns sera celle des autres; leurs destinées paraissaient déjà unies dans l'antiquité. La science allemande s'efforce en vain de nous présenter les Slaves comme des intrus en Europe. Les Slaves sont des intrus en Europe comme les Grecs, et ils y étaient avant les Goths, ces pères des Allemands. On peut même dire que l'Allemagne ne s'est constituée que par le démembrement des royaumes slaves, puisqu'au temps de Charlemagne, tout ce qui, au-delà du Rhin, n'était pas *France* était *Slavie*. L'Autriche actuelle ne renfermait alors que des Slaves, et en Prusse, jusqu'au XVI[e] siècle, l'intrus, c'était le Germain, qui ne subsistait que comme vassal de la Pologne.

La question des races gréco-slaves est le point central de la question d'Orient. Si l'on parvenait à délivrer ces peuples de la double pression russe et anglaise, à organiser parmi eux des souverainetés et des forces militaires imposantes, la France changerait entièrement sa position, qui, par ce seul fait, de défensive peut devenir offensive, à l'égard de l'Angleterre et de la Russie. Mais, pour aider à

dans toutes les langues du mot *sklave* ou *slave*, employé par les Allemands pour désigner leurs serfs en même temps que leurs vaincus. Aujourd'hui encore l'Angleterre n'a pour rendre l'idée de servitude d'autre expression que *slave*, *slavery*.

reconstituer des peuples, il faut connaître leur génie, leurs formes sociales, leurs sympathies, leurs répulsions, et, par une étrange fatalité, la France a sur l'état des nations qui, bordant la Méditerranée et toute l'Allemagne à l'est, pourraient, en cas de guerre, lui être d'un si grand secours, des notions bien moins précises que sur l'état de l'Inde ou de l'Amérique.

Les géographes grecs du commencement de ce siècle donnent à l'empire turc 32 millions d'habitans : quelque réduite qu'ait été depuis ce temps la population turque par les guerres et les pestes continuelles, on ne peut guère l'évaluer à moins de 24 millions, parmi lesquels il faut compter au moins 17 millions de chrétiens, y compris ceux d'Arménie et de Syrie. Autrefois la Turquie d'Asie était plus peuplée et plus riche que la Turquie d'Europe; on lui donne encore 192 habitans par chacune des 62,500 lieues carrées dont se compose son territoire; on évalue l'ensemble de sa population à 12 millions d'ames, tandis qu'on n'en prête que 9,470,000 à la Turquie d'Europe, y compris même le royaume grec. Ces calculs sont tout-à-fait erronés. La population de l'Égypte ne dépasse pas 2 millions d'individus, et celle de la Syrie atteint au plus à 1,200,000. L'Arabie, la Turkomanie, le Kourdistan, font à peine partie de l'empire; en Asie, la vie nomade a peu à peu morcelé les populations, au point de leur enlever l'idée même de la nationalité. La Turquie d'Europe présente un tout comparativement beaucoup plus compact : quoique ravagée en tous sens, elle contient 15 millions d'hommes, et, bien administrée, elle en nourrirait plus du double, puisque son territoire, qui est partout d'une étonnante fertilité, égale en étendue celui de la France. Pour cette partie de l'Europe, nos géographies sont malheureusement très inexactes. Ainsi, elles ne comptent, dans les provinces immédiates et directement soumises au sultan, qu'un million et demi de Slaves, tandis qu'il y a déjà 4,500,000 Bulgares, sans compter les Serbes de la Hertsegovine et de la Bosnie. Les Albanais sont également plus nombreux qu'on ne le pense en général : il doit s'en trouver en Turquie plus d'un million, et un nombre peut-être égal d'Hellènes, établis dans les divers districts de l'Albanie. Il en est de même pour les provinces *médiatisées* ou simplement tributaires. Sur les 1,500 lieues carrées de la Serbie, il faut placer, non pas 400,000 ames, mais 6 à 700,000. La statistique moldo-valaque dressée par les Russes en 1832 a également fait découvrir une population double de celle qu'on supposait sur les 800 lieues carrées de la Moldavie et les 4,810 lieues de la Valachie, quoiqu'il y en ait 1,337 en forêts. Le nombre

actuel des habitans des deux principautés s'élève à 3,821,000, et le tiers du pays est encore en friche. L'impôt direct et indirect de la Valachie, en 1839, était de 16,293,279 piastres (chaque piastre de 35 centimes); l'impôt de la Moldavie était de 10,467,209 piastres : d'où il suit que le revenu de 18 millions de francs assigné par les statistiques à ces deux provinces n'est pas plus vrai aujourd'hui que celui de 4 millions assigné à la Serbie. Néanmoins ces trois états ne paient à la Porte qu'un tribut annuel fort modique, la Serbie 1,300,000 piastres, ou 325,000 francs; la Moldavie et la Valachie, 3 millions de piastres, ou 750,000 francs.

Aux yeux du géologue, ces provinces n'offrent qu'un chaos de montagnes s'entrecroisant sans direction, sans chaîne régulière, et qui, par une singulière exception, au lieu de présenter au centre du pays leurs plus hautes cimes, les ont à la frontière, sur l'Adriatique, le Danube et l'Archipel. Leurs vallées, qui débouchent toutes dans l'intérieur de la presqu'île, peuvent, sur ces divers points, être fermées comme avec des portes à l'artillerie et aux armées du dehors. Les méandres glacés de la chaîne albanaise, appelés *Albii* ou *Albani* dans l'antiquité, et qui ont probablement donné leur nom aux Alpes, vont s'abaissant vers le nord-est, et suivent la Save jusqu'au Danube, où ils s'éparpillent en ramifications innombrables, qui constituent la Serbie et l'ouest de la Bulgarie. Un de ces Balkans paraît avoir rejoint les Karpathes transdanubiens et avoir autrefois, près d'Orchova, barré le Danube, qui, en brisant ces rochers, a produit les fameuses cataractes de la *Porte-de-Fer*. Ces montagnes, toutes très escarpées et couronnées de superbes forêts, sont les Balkans (l'ancien Hœmus). Elles dessinent la vallée danubienne, bordent la mer Noire de leurs remparts à pic, séparent la Bulgarie de la Thrace, et, à travers cette dernière province, envoient jusqu'au Bosphore et aux Dardanelles des branches de collines autrefois nommées Dardaniennes. Toutes les montagnes situées au nord de la péninsule classique sont aujourd'hui slaves et forment les défenses les plus redoutables des peuples de cette race; celles du sud sont, pour la plupart, restées grecques.

La chaîne assez régulière du Rhodope (*Despoto-Dagh*), aux cimes couvertes de neiges éternelles, sépare la partie grecque de la partie slave de l'empire d'Orient; mais de nombreux et larges défilés fendent cette chaîne : débordant par ces ouvertures, les deux races ne peuvent s'éviter. Une plaine très élevée, où coule le fleuve des Bulgares, la Maritsa, lie aussi les bases du Rhodope grec à celles des Balkans slaves. Les deux grandes races sont donc sans frontières naturelles,

et se rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas qu'elles font. Aussi trouve-t-on dans toute la Grèce des Slaves disséminés comme agriculteurs et pasteurs, et des Grecs dirigent l'industrie et le commerce dans presque toutes les provinces slaves.

Il est remarquable que chacun des principaux groupes de montagnes gréco-slaves a de tout temps garanti une nationalité, et servi d'asile à des vaincus. Tel est pour les Grecs le mont Olympe (vulgairement *Lacha*), qui, haut de 6,000 pieds, n'est accessible que par des sentiers suspendus sur des abîmes au fond desquels écument les torrens, ou croupissent les lacs formés par la mer. Grace aux précipices qui l'entourent, ce refuge de la nationalité grecque deviendrait inexpugnable, s'il était défendu seulement par quelques centaines de palikares. Cette montagne est terminée, du côté de la Macédoine, par un mur à pic, haut de 3,000 pieds, qui surmonte l'horrible gorge de Platamona; du côté opposé, elle abrite la vallée de Tempé aux ombrages toujours délicieux, et protége la Thessalie. Cette longue province, que le Penée féconde, forme une espèce de cirque; sur les degrés intérieurs de cette vaste arène étaient assises soixante-quinze villes florissantes. Les Turcs n'ont jamais complètement subjugué les Thessaliens; les habitans d'Ambelakia et des villages de l'Ossa, organisés au XVIIIe siècle en républiques fédérées, et rivalisant par leur commerce avec plus d'une grande ville manufacturière d'Europe, ne laissaient aucun Ottoman approcher de leur vallée. Divisés entre douze capitaines ou chefs de bandes, les fertiles plateaux de l'Olympe ont presque toujours été libres. Les annales jusqu'ici ignorées de cette montagne mentionnent des dynasties de héros et nous montrent ces vaillans capitaines traitant comme souverains avec les Turcs, qui ont cent fois, par des diplômes solennels, reconnu leurs droits à l'indépendance.

L'Olympe thessalien communique avec l'Athos par la mer et par les chaînes de la haute Macédoine; là est le centre militaire de la péninsule; cette position domine et les Grecs et les Slaves. Qui possédera ces sommets y trouvera toujours l'indépendance, et pourra souvent menacer celle des autres. De ce point en quelque sorte monarchique, berceau de Philippe et d'Alexandre, se détache et s'isole le mont sacré du peuple, *Monte-Santo*, ou l'Athos, masse calcaire haute de 6,300 pieds, qui termine la Macédoine du côté de la mer, comme l'Olympe la limite sur le continent. Les vingt-deux couvens de l'Athos forment une espèce de république, composée d'à peu près six mille moines : ce petit état, ayant son sénat et ses ministres,

garde jusqu'à ce jour, moyennant un tribut, ses antiques libertés et le droit de s'administrer séparément. Organe principal de l'église grecque, il est peut-être la puissance morale la plus respectée de tout l'Orient. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, l'Athos est, comme l'Olympe, l'espoir et le refuge des patriotes opprimés. Ainsi le moine et le klephte, armés, l'un de sa croix, l'autre de sa carabine, sont les deux sentinelles qui gardent le territoire et la nationalité helléniques.

On peut en dire autant des Sphakiotes et des habitans de l'Ida et des monts Blancs de l'île de Crète. Depuis plusieurs générations, ils soutiennent obstinément contre les envahissemens des Turcs les priviléges octroyés aux Crétois. En un mot, toutes les positions centrales des montagnes ont toujours servi de refuge contre la tyrannie, et elles donneront dans tous les temps des sauveurs à la Grèce.

Les tribus slaves ont aussi leurs champs d'asile et leurs montagnes sacrées. Pour la Bulgarie, c'est le mont Rilo et le Vysoka (l'ancien Scardus), qu'on croit haut de 9,600 pieds; pour la Serbie, c'est le Roudnik; pour les chrétiens de Bosnie et de l'Hertsegovine, c'est le terrible Montenegro. Les Gréco-Slaves d'Épire ont pour refuge l'Agrafa (le Pinde), qui, bien qu'élevé de 8,400 pieds, est tout couvert de forêts vierges. Au-dessous des cavernes qui percent la montagne en tous sens, autour de ses pittoresques cascades, on trouve de nombreux villages de *brigands*, comme disent les Turcs, c'est-à-dire d'hommes libres, hospitaliers pour le voyageur inoffensif, implacables pour qui vient en ennemi. Ces repaires de brigands (*klephtachoria*) jouissaient, il y a quelque temps encore, d'une grande prospérité; quelques-uns, comme Metsovo, étaient devenus des villes de 20,000 ames, animées par l'industrie et les arts; mais des pachas ont récemment détruit ces cités naissantes, et les hommes libres ont regagné les sommets klephtiques, qu'ils possèdent, depuis Skanderbeg, en pleine souveraineté. Les chaînes désordonnées qui parcourent l'Épire s'appuient la plupart aux bases de l'Agrafa, ce qui fait nécessairement dépendre le repos de ce pays de la volonté des tribus agrafiennes. Une partie de la Livadie, avec son Parnasse (*Liakoura*) aux arides sommets élancés, de 2,240 mètres, avec ses défilés de l'OEta et ses glorieuses Thermopyles, dépend aussi de l'Agrafa.

L'Albanie, chaos tumultueux de rochers entassés, oppose à toute conquête ses formidables monts Acrocérauniens (*Monti di Chimera*). La Bosnie est une autre citadelle fortifiée par la nature. L'extrémité nord-ouest de l'empire, la haute Valachie, comme la Transylvanie,

long-temps tributaire des sultans, présente également un inextricable labyrinthe de défilés, dont les maîtres, s'ils sont indigènes, arrêteront sans peine les plus fortes armées d'invasion. Mais ces monts, d'où l'on domine le Danube, ont été cédés à l'Autriche, qui, le long des abîmes, a su ouvrir des routes pour son commerce et ses canons. Telles sont les chaussées de Botsa, de Voulkan, de Torzbourg, et cette route fameuse connue sous le nom de *Chemin Carolinien,* ouvrage immense, espèce de Simplon créé par un ingénieur français, Stainville, et couronné par le vieux donjon gothique dit *la Tour Rouge*, phare de tant de batailles livrées entre l'Orient et l'Occident. Les garnisons autrichiennes occupent tous ces passages; les montagnards sont Valaques, de religion grecque ou orientale, et sympathisent mieux avec leurs coreligionaires qu'avec leurs maîtres allemands.

La plaine, en Valachie, a partout une prodigieuse fécondité, et la montagne renferme des mines qui furent long-temps et redeviendraient peut-être le Pérou de l'Europe. Les Russes, sous l'administration du général Kisseleff, en ont levé la carte géologique, mais leurs découvertes sont restées ignorées des Valaques même. On sait seulement qu'il y a du minerai de cuivre à Krasné, de vif-argent à Pitechti, de charbon de terre à Gesseni, d'asphalte à Poutchessa, de l'or et de la poix minérale à Korbéni, du soufre et de l'ambre jaune à la montagne *Deale de Roche*. Ces trésors restent enfouis; les salines seules sont activement exploitées, et donnent à l'état plus de 15 millions de piastres par an. Les majestueux Karpathes, où s'accomplit la fusion de la race slave et de la race latine, portent sur leurs versans les plus belles forêts de l'Europe. Toutefois le Grec qui arrive dans ces contrées transdanubiennes doit ressentir une triste impression : il ne retrouve plus le climat de la péninsule, il entre dans une nouvelle zône physique et morale, où s'annonce dès l'abord l'influence directe de la Russie. Un froid montant jusqu'à 26 degrés, une abondance extraordinaire de neige, sur laquelle les traîneaux roulent pendant quatre mois, une aristocratie de boyards fortement constituée, une population champêtre dégradée par la servitude, et la steppe nue qui déjà, en Moldavie, s'ouvre immense ; tout lui dit qu'il a atteint ses colonnes d'Hercule. Les villes, au lieu d'être pavées, sont pontées à la russe, avec des troncs d'arbres équarris; le paysan moldave appelle son chariot *kibitke*, et son fouet *knout*, comme le paysan moscovite; comme lui, il fait pompeusement ses charrois avec quatre chevaux, et ne possède pas même son propre foyer. Il n'est pas jusqu'à l'architecture

des églises et des couvens qui ne reproduise le style moscovite. Mais, dans les jeux, les danses populaires, la musique, les procédés des arts, le commerce, l'agriculture, et surtout dans les rites religieux, l'hellénisme se maintient encore. La Valachie se rattache plus directement que l'autre principauté à la péninsule grecque, car elle communique par ses deux *portes de fer* avec l'Eptapole ou Transylvanie, et avec les *nahias* (districts) serbes et bulgares, tant de la Morava que du Timok. Les rives de ce dernier torrent, escarpées au point d'être presque inaccessibles, nourrissent même une forte population de pâtres *roumounes* qui de là s'infiltre au sud, en poussant ses troupeaux jusqu'à l'Épire.

Ainsi la presqu'île gréco-slave ne présente guère qu'un entassement de montagnes : on dirait un vaste théâtre composé d'innombrables terrasses, qui, fermées du côté de l'ouest, du nord et du sud, ne s'abaissent et ne s'ouvrent qu'à l'orient, par les plaines de la Thrace et du Danube. La mer semble avoir travaillé d'accord avec les montagnes à faire de ce pays une terre privilégiée : qu'on en suive les contours depuis Raguse et le golfe de Cattaro, dans l'Adriatique, jusqu'au cap Matapan, et de là par les Bosphores jusqu'à Soulina et à Galats, puis qu'on cherche un développement de côtes, d'îles et de ports comparable à celui-ci. Ce coin du globe en est certainement la partie la plus achevée. Aussi la Méditerranée, cette mer si mouvante, qui ensable tant de rivages, n'a-t-elle rien changé à ceux des Hellènes; leurs ports n'ont été, depuis deux mille ans, ni rétrécis ni comblés; ils sont toujours les plus beaux de l'Orient. Ces côtes, presque partout calcaires et à pic, défendent les habitans contre l'attaque des eaux, comme les montagnes de l'intérieur les protègent contre l'agression de l'ennemi. On peut donc dire en toute vérité que ce pays a dans son sol même les élémens de l'indépendance. La mer Égée (Archipel) s'appelait autrefois *mer Blanche* (αργιον πέλαγος), c'est-à-dire mer royale et libre : ce nom de mer Blanche ne désigne plus aujourd'hui que la mer de Marmara, lac de décharge de la mer Noire; mais ce beau lac maritime est appelé à devenir, comme autrefois, un appendice de la Grèce. Les côtes de l'Archipel, chargées de raisins, de citrons, d'olives, outre qu'elles sont sans hiver, se trouvent encore garanties d'un excès de chaleur par la brise de mer, et jouissent d'un plus heureux climat que l'Italie même. Loin d'assoupir l'intelligence et le courage, le long été de ces régions ne fait que développer plus harmonieusement toutes les forces humaines; aussi comprend-on sans peine que les peuples de cette péninsule

aient formé si long-temps la plus digne portion du genre humain, et qu'ils tendent aujourd'hui avec ardeur à reprendre leur rang dans le monde.

II.

Les divisions politiques de la péninsule sont des divisions toutes naturelles, déterminées chacune par un groupe de montagnes, avec l'ensemble de plateaux qu'il supporte, et de rivières ou de bassins qui en émanent; à l'abri de ce groupe, une nation se trouve établie avec ses diverses tribus, qui forment autant de provinces. Ces grandes divisions territoriales, au nombre de cinq, sont : au sud, la Romélie, qui comprend tout le pays des *Romeoi* ou des Grecs; à l'ouest, vers l'Adriatique, les trois provinces dites d'Albanie; au nord-ouest, les vastes contrées formant autrefois le royaume serbe, et connues aujourd'hui sous le nom de Hertsegovine, Montenegro, Bosnie, Croatie et Serbie; à l'est, les nombreux pachaliks de l'ancien état bulgare, situés le long de la mer Noire et du Danube; enfin, de l'autre côté du fleuve, la longue région appelée Moldavie et Valachie, qui, impuissante si elle est isolée, devient formidable et florissante si elle s'allie, comme boulevard, à un grand empire.

Ces cinq parties de la Turquie d'Europe, si naturellement distinctes que jamais aucun pouvoir n'a pu et ne pourra les confondre, sont occupées par cinq nationalités, toutes à peu près d'égale force, mais où prédomine numériquement la race slave, puisqu'en Turquie seulement la population slave s'élève à près de huit millions. Cette population est partagée, il est vrai, en deux peuples qui diffèrent complètement de goûts et de tendances, les Bulgares et les Serbes. Les Bulgares, au nombre de quatre millions et demi, n'aiment que la paix et l'agriculture; les Serbes, qui, non compris ceux d'Autriche, sont dans la seule Turquie forts de trois millions, aiment surtout la vie aventureuse du guerrier et du pâtre. Mais les uns et les autres ont juré d'être libres, et, dans leurs luttes pour l'indépendance, ils trouveraient, s'ils étaient vaincus, l'hospitalité au-delà du Danube, chez leurs alliés les Moldo-Valaques. Cette autre nation, de près de quatre millions d'ames, divisée en deux principautés qui ne forment réellement qu'un seul et même état, couvre le nord de l'empire, et complète avec les Slaves la ligne de tribus qu'on appelle improprement les *peuples nouveaux* de la péninsule, par opposition aux deux nations antiques des Hellènes et des Albanais, les Illyriens primitifs. La

nation albanaise, jadis répandue jusqu'au Danube et aujourd'hui refoulée dans les montagnes, ne compte plus qu'un million d'ames à peine. Également décimée, la population grecque n'est guère forte de plus de trois millions, y compris les Slaves hellénisés de la Macédoine, les Albanais hellénisés de l'Épire, le royaume grec et les îles. Sans doute le nombre des Grecs doublerait en peu d'années, si la liberté et la concorde revenaient enfin dans la presqu'île; mais alors les populations moldo-valaques, serbes et bulgares s'augmenteraient aussi proportionnellement, et l'équilibre se maintiendrait.

Ces cinq peuples, les seuls indigènes parmi ceux de la péninsule, et chrétiens presque tous, à l'exception d'une partie des Serbes et des Albanais ou Arnautes, forment donc à peu près un groupe de quatorze millions d'hommes. On pourrait faire entrer dans ce groupe les Turcs comme sixième nation, s'ils n'étaient désormais en trop petit nombre, et s'ils n'avaient constamment vécu en étrangers, campés seulement dans la péninsule, n'en occupant que les citadelles, et n'existant comme population champêtre que dans la Thrace, où l'invasion des agriculteurs bulgares s'étend de plus en plus et les refoule vers Stamboul. Ces anciens dominateurs sont-ils maintenant au nombre d'un million en Europe? On peut en douter. Quant aux Albanais et aux Bosniaques mahométans, ces peuples indigènes ont à la possession de leurs montagnes des titres aussi légitimes que les chrétiens; et, le voulût-on, on ne les chasserait pas facilement des châteaux, vrais nids de vautours, qu'ils occupent dans les défilés. Ils ne réclament d'ailleurs que leur propre indépendance, et, pour l'obtenir, ils se coaliseraient contre les Turcs, même avec les chrétiens, dont ils parlent la langue et sont les frères renégats. Le Grec, le Bulgare, le Serbe, l'Albanais, le Moldo-Valaque, voilà donc les seules bases sociales de la Turquie d'Europe : ces cinq nationalités gréco-slaves ont des intérêts communs, mais que malheureusement elles ne comprennent pas encore assez. Leur rivalité a toujours causé leurs malheurs; elle avait déjà détruit l'unité de la péninsule du temps des Romains, et le Turc, comme avant lui le Romain, n'est parvenu à vaincre ces états qu'à l'aide de leurs propres discordes. La seule condition que, même en ce moment, les Gréco-Slaves aient à remplir pour se trouver en état de reconquérir leurs droits, malgré l'Europe entière, c'est d'être unis; mais la politique ottomane, fondée, comme celle de tous les conquérans, sur l'axiome *divide et impera*, a toujours su entretenir la désunion, et souvent même l'hostilité, parmi ces peuples. La Turquie ne déjoue depuis trente ans toutes

leurs insurrections qu'en les empêchant de correspondre entre eux. Unis, leur volonté ferait loi; désunis, ils sont si faibles, que la petite armée ottomane, dont l'effectif ne peut plus atteindre cent mille hommes, suffit pour les paralyser. Depuis des siècles, les nations gréco-slaves présentent le phénomène de populations aussi belliqueuses qu'intelligentes exploitées par des barbares ignorans et par un ramas d'étrangers, auxiliaires de ces barbares, comme les Arméniens et les Juifs. Établis, au nombre de près de 200,000, sur le Bosphore, les Arméniens, banquiers de l'Asie, se répandent cupides et rapaces dans tous les bazars gréco-slaves; ils sont les fermiers de tous les pachas, les créanciers de toutes les communes, qu'ils appauvrissent par leurs criantes usures. Les Juifs, évalués dans la péninsule à 250,000, sont un autre fléau non moins détesté que les Arméniens et les Turcs. Les nomades appelés *Tsiganes*, *Tsingaris* ou *Gyphtos*, sont une troisième plaie du pays. La population de ces parias venus de l'Indostan s'élève dans la Bulgarie, la Serbie et la Moldo-Valachie, à 300,000 hommes à peu près, musulmans et chrétiens.

Toutes ces tribus parasites deviendraient impuissantes, si jamais les peuples gréco-slaves concluaient entre eux une paix sincère. L'obstacle qui s'oppose à l'établissement de cette paix vient des Européens même qui ont jusqu'ici embrassé la cause des rayas : les uns, philhellènes ardens, ont voulu tout soumettre aux Grecs; les autres, *slavophiles* exclusifs, n'ont vu dans la noble cause grecque qu'une fraction rebelle du slavisme. En réalité, les deux causes ne peuvent se séparer, mais elles ne peuvent non plus s'absorber l'une l'autre. Le triomphe des Grecs et des Slaves, qui sera celui de la civilisation en Orient, ne se consommera que par l'alliance des deux races. Les rayas le sentent, et c'est là que tendent tous leurs vœux; ce fait est prouvé par leurs efforts continuels pour combiner leurs insurrections, efforts que la seule astuce des pachas fait échouer. Depuis long-temps l'intérêt slave et l'intérêt grec ont cessé d'être ennemis. Ne pouvant se vaincre l'un l'autre, pour coexister libres, quel autre moyen ont-ils que la fédération? Sur cette terre classique, où jadis les villes se pressaient, le désert règne et régnera tant qu'on n'aura pas appliqué à ces contrées le seul mode de gouvernement qui leur convienne, le mode fédératif. Ce serait à tort qu'on craindrait de favoriser par là les projets des Russes sur Constantinople. En aidant la Porte dans ses efforts pour obtenir une centralisation impossible, loin de relever l'équilibre européen, on suit précisément la route qui amènera sur cette terre Russes, Autrichiens

et Anglais, d'abord comme auxiliaires des Turcs contre les rébellions incessantes des rayas, puis comme maîtres définitifs du pays.

Instruits par une trop vieille expérience, les peuples gréco-slaves n'aspirent plus qu'à vivre unis; les plans de leurs chefs, tout aussi bien que leurs journaux et leurs chants populaires, expriment unanimement ce vœu. Ils ne demandent point à se séparer du sultan, ils veulent rester dans l'empire, mais comme vassaux et non comme sujets. Leur rêve favori est une confédération chrétienne, aboutissant au trône de Stamboul et contrebalançant la confédération musulmane d'Asie, qui aboutirait de même au Bosphore. La situation respective des cantons de la fédération gréco-slave rappelle assez exactement la disposition des diverses parties d'une pyramide. La base en serait formée par le cours du Danube, que dominent la Moldo-Valachie et la Serbie; sur les deux flancs de la pyramide se placeraient la Bulgarie et la Bosnie, avec ses annexes, le Montenegro et la Hertsegovine. Ce premier massif a pour entablement la chaîne du Rhodope, qui porte la seconde moitié de la pyramide, plus allongée, mais beaucoup moins large que la première. Cet étage supérieur présente sur une ligne parallèle l'Albanie et l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, l'état de Constantinople et la Thrace. Rattachée par de nombreux liens à ces trois groupes, la Grèce, ce royaume tout maritime qui ne peut vivre que par ses relations avec les provinces agricoles, s'en dégage avec peine pour s'élancer dans la mer comme un vaisseau, ayant à sa droite la prétendue république des îles Ioniennes, et à sa gauche les futures villes libres de l'Asie mineure. Enfin la pyramide est couronnée par Candie, qui se baigne dans les eaux de l'Afrique, pendant que la Moldavie voit déjà naître dans son sein cette grande steppe du nord, qui de là s'étend sans interruption jusqu'à la Chine.

On conçoit qu'à la vue de tant de provinces qui, jouissant du plus doux climat, baignées des plus belles mers du globe, étaient prêtes à se livrer à lui, on conçoit qu'Osman ait fait jadis son magnifique rêve; qu'il ait vu en songe son empire futur, pareil à une tente de feuillage surmontée par le croissant de la lune et posée sur quatre grandes colonnes, l'Hémus, le Caucase, le Taurus et l'Atlas. Cette tente verdoyante était formée par un seul arbre, qui sortait des reins du nomade asiatique; des racines de l'arbre jaillissaient le Danube, le Tigre, l'Euphrate et le Nil, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons et les montagnes d'épaisses forêts; dans les vallées s'élevaient des villes couronnées de

pyramides, de tours, de dômes dorés, et, parmi les bosquets de rosiers et de cyprès, le chant des rossignols et des perroquets empourprés se mêlait aux prières des imans. Des multitudes d'oiseaux étrangers venaient s'abattre en gazouillant sous la voûte embaumée de cette tente, dont les rameaux entrelacés s'allongeaient en forme de sabres. Enfin un violent ouragan tourna toutes ces pointes de glaives vers les différentes villes du globe, et surtout vers Constantinople, qui, *située*, dit Osman, *à la jonction des deux mers et des deux continens, comme un diamant enchassé entre deux saphirs*, forme l'anneau principal de la chaine qui embrasse le monde. Cet anneau tomba entre les mains d'Osman, et l'empire turc fut constitué.

Cinq siècles ont passé depuis le songe d'Osman; la tente existe toujours, mais tôt ou tard elle sera partagée entre ceux qui l'ont plantée. Une si vaste demeure ne peut être occupée par un seul peuple. La pensée des Soliman et des Amurat, qui voulurent reculer jusqu'à l'Adriatique la frontière de leurs états, était rationnelle; mais cette limite, légitime pour un pouvoir européen établi à Stamboul, ne pouvait convenir à une monarchie qui poussait jusqu'à l'obstination la fidélité à son origine musulmane. La Porte était condamnée par cette obstination même à rester une puissance asiatique, car l'islamisme est essentiellement fait pour l'Asie. Quoi qu'il en soit, l'empire turc se trouva, dès sa naissance, scindé en deux régions hétérogènes que la nature n'a point unies. D'un côté il y eut l'Égypte, l'Arabie, la Turcomanie, les pays caucasiens, qui descendent en amphithéâtre vers l'Euphrate et le Tigre, et aboutissent à la Mésopotamie, centre naturel du kalifat de Mahomet; de l'autre, il y eut les îles nombreuses de la Méditerranée et les pays gréco-slaves, centre naturel du christianisme oriental, boulevard contre l'Asie et à la fois pont jeté entre elle et l'Europe. Cette dualité de l'empire turc est ce qui l'a perdu. Sans doute une telle position lui donnait le grand avantage d'un caractère mixte, à la fois asiatique et européen. Placé au point de jonction entre les trois plus anciennes parties du monde, dominant, au moyen de ses caravanes et de ses flottes, sur l'Océan indien par le golfe Arabique, et sur la Méditerranée par l'Archipel, le chef osmanli pouvait en toute vérité s'intituler *padichah* ou *roi des rois;* mais, pour se maintenir à cette hauteur suprême, il fallait une administration sage et progressive, il fallait le gouvernement le plus civilisé de l'univers et en même temps le plus ferme : à cette condition seulement l'équilibre pouvait subsister entre tant de peuples

rivaux. Or, loin d'être également paternel pour tous, le pouvoir des Osmanlis s'attacha à rester un gouvernement de famille, un trône oriental. La dualité primitive qui menaçait cet empire à la fois asiatique et européen, chrétien et musulman, alla donc se formulant toujours avec plus d'énergie, jusqu'à ce qu'enfin les deux principes et les peuples des deux parties du monde se jetèrent le gant et engagèrent une lutte acharnée. Venise appela la première aux armes les chrétiens subjugués, et par ses conquêtes de l'Archipel et de l'Albanie entama cette monstrueuse monarchie. Ensuite vint l'Autriche, puis la France, puis la Russie; car il ne fallait rien moins que l'effort de toutes les grandes nations pour chasser Osman de sa tente.

Maintenant il s'agit de remettre l'ordre dans cette demeure ruinée par les coups vengeurs de tant d'ennemis. Les deux groupes de peuples, musulmans et chrétiens, se trouvent toujours en présence, aussi peu fondus ensemble qu'ils l'étaient à l'époque d'Osman, et décidés, les uns comme les autres, à ne plus accepter qu'à titre fédéral l'union avec les Osmanlis. On sait avec quelle ardeur les Arabes de Méhémet-Ali, aussi bien que ceux de la Mecque et du désert, appellent cette union fédérative. Les Syriens ne sont pas plus disposés à subir le joug de la Porte que les Arabes; le sultan a encore moins d'autorité sur les tribus terribles qui couvrent les montagnes du Kourdistan et de la Turcomanie. De toutes les provinces asiatiques, la seule Arménie, pacifique et marchande, semble n'avoir aucun projet d'émancipation; mais elle ne sourirait pas moins à une liberté qui lui serait donnée sans exiger de sacrifices d'argent. L'absolutisme de la Porte est donc tout aussi miné du côté de l'Asie que du côté de l'Europe. Ce que veulent les Gréco-Slaves est précisément ce que demandent les mahométans eux-mêmes, et la communauté des désirs établit ainsi un lien sympathique entre les Slaves d'Europe et les autres peuples de l'empire d'Orient.

III.

En général, les produits du sol sont à peu près les mêmes dans toutes les provinces gréco-slaves. Le bétail est la principale richesse des habitans ; il y a même des tribus de pasteurs exclusivement occupées, été comme hiver, du soin des troupeaux. Les deux peuples les plus adonnés à la vie pastorale sont les Serbes et les Moldo-Valaques. Dans leurs vastes forêts de chênes, les Serbes entretiennent

surtout des troupeaux de cochons en si grand nombre, qu'ils forment la principale ressource du pays, et ont fourni au peuple, en temps de guerre, assez d'argent pour couvrir les frais de campagne et l'achat des munitions. Aussi a-t-on dit que les Turcs, au lieu de combattre les Serbes, auraient dû se tourner contre les cochons de la Serbie, en détruisant les forêts qui les nourrissent. Les Moldo-Valaques ont des troupeaux de gros bétail, et même de chevaux renommés pour leur vitesse, qui s'exportent en masse sur les marchés d'Allemagne et de Russie. La Bosnie et la Hertsegovine nourrissent un nombre considérable de bœufs, qui, devenus gras, sont conduits aux ports de l'Adriatique, et vont alimenter les flottes anglaises de Corfou et une partie de l'Italie. Les tribus de pâtres de ces provinces sont appelées *Vlakhi;* elles ont souvent émigré vers les montagnes du sud et vers l'Albanie, où elles ont même donné leur nom à une province, le *Stari-Vlah.* Partout, jusque dans le Péloponèse, ces hommes gardent les mêmes mœurs et emploient les mêmes procédés pour l'entretien du bétail; ils ont le même costume de peaux de mouton, la même saleté, la même intrépidité sauvage, jointe à la passion de la musique, de la danse et du chant. Partout on les voit, durant l'hiver, campés dans les vallées profondes, où ils tiennent leurs troupeaux parqués, à l'abri du vent, dans les enfoncemens calcaires en forme d'entonnoir qu'offre souvent la péninsule. A la Saint-George, l'Orphée sauvage lève sa tente, et conduit au son de la flûte son troupeau vers le sommet des monts, mais lentement, et ne quittant un plateau que quand le soleil en a desséché les eaux et les herbages. C'est de cette manière qu'il atteint, à la fin de l'été, les mousses alpestres, encore fraîches lorsqu'au-dessous de lui tout le reste de la verdure est déjà consumé. Il reste sur les cimes jusqu'à la Saint-Dimitri (mi-octobre), et, chassé par les premières neiges, il commence à quitter à pas lents la région des sapins, descendant de plateau en plateau jusqu'à la fin de novembre. Alors il campe de nouveau dans les gorges et les défilés, attentif à saisir le moindre rayon de soleil. Telle est l'existence du *voskos* ou *ovtchar*, pâtre gréco-slave. Cet homme au visage farouche effraie souvent les voyageurs, car il est toujours armé; mais, s'il affecte un ton menaçant avec les riches et les grands, le faible n'invoque jamais en vain son hospitalité.

Toute la péninsule abonde en loups, sangliers, ours, grands aigles, daims, chevreuils, même en chakals dans le midi. Vers le nord, des chevaux sauvages errent sur les plaines; certaines tribus tatares de Bulgarie les chassent et les tuent pour s'en nourrir. On trouve dans

les provinces grecques des ânes et des mulets qui égalent en beauté ceux d'Italie. Il y a en Romélie une race de bœufs blancs qui rappellent ceux d'Homère, et qui contrastent par la noblesse de leurs formes avec les hideux buffles dont les pâturages sont couverts. Le buffle, aux mouvemens stupides, à l'œil terne et jaunâtre, aux cornes renversées sur le cou, est en force et en grosseur le double du bœuf; aussi l'emploie-t-on avantageusement pour les plus lourds charrois, pour les transports de pierres, de fer, de sel. C'est le chameau de la péninsule : informe, apathique, sobre, endurci à la fatigue comme le chameau, il se laisse, comme lui, conduire par des enfans. En été, l'abondante transpiration de cet animal l'excite à chercher la bourbiers. Sur les vastes plaines sans ruisseaux de la Romélie, il faut lui creuser çà et là des fossés d'eau dormante, où, pendant les plus chaudes heures du jour, le monstre noir est plongé jusqu'au museau, qu'il tient immobile au-dessus de l'onde fétide, et toujours dirigé du côté d'où vient le vent, l'ondulation de l'air fût-elle imperceptible.

Les forêts bulgares abondent en petites tortues. Le voyageur, endormi sous la feuillée, est souvent visité par ces timides animaux, qui, étendant leurs longues pattes hors de leur écaille tachetée, viennent chercher les restes de son repas. L'Oriental regarde ces tortues comme impures et n'oserait pas même les toucher; exportées, elles fourniraient à l'Européen un mets très recherché, et seraient pour les habitans une nouvelle branche d'industrie. C'est ainsi que la pêche des sangsues, abondantes dans les marécages de la presqu'île et recueillies pour le compte des marchands francs, a déjà enrichi plus d'une pauvre famille.

Parmi les végétaux de ces provinces, les plus communs sont le myrte, le laurier-cerise, le mûrier noir, l'oranger, l'olivier, le sycomore, le térébinthe, le chêne à grappe, le tilleul, le châtaignier, le cyprès et le superbe platane d'Orient, qui atteint des dimensions colossales, témoin celui de Bouyouk-déré; le palmier seul manque à cette terre; on ne l'y voit, comme à Athènes, qu'exceptionnellement. Les arbres fruitiers d'Europe y abondent, on y trouve des forêts entières de cerisiers et de pruniers; le fruit de ce dernier arbre sert, dans toute la Turquie, à faire l'eau-de-vie appelée *raki* (1). Assez souvent le paysan distille lui-même son *raki;* celui des Grecs est une anisette célèbre. Les céréales peuvent croître partout

(1) En slave *slivovitsa*.

abondamment, quoiqu'on ne les cultive que dans les cantons agricoles. Il y a des tribus de pasteurs, d'autres qui se vouent spécialement à l'état de laboureurs. Le peuple agriculteur par excellence est le Bulgare; on le voit se répandre par bandes appelées *jetelatsi*, en grec *theristetais*, dans les provinces éloignées comme l'Albanie, la Serbie, la Romélie, pour y faire les récoltes; d'autres troupes de Bulgares s'en vont de même au printemps pour diriger les semailles. Dans tous les cantons agricoles, l'époque des moissons est un temps de réjouissances publiques; la population des villages slaves s'en va couper ses blés au son des instrumens, le drapeau de la tribu en tête. L'instinct d'association, si prononcé chez ces peuples, fait que tout le monde se soumet volontairement et sans salaire à cette corvée générale dite la *moba*. Le blé, coupé ainsi collectivement, est porté dans les cours de ses propriétaires respectifs; ce sera ensuite au riche d'aider de son superflu ses frères moins fortunés, et il le fera de bonne grace. L'impôt des pauvres, que nous regardons comme une nouveauté, est en Orient la plus vieille et la plus respectée des lois.

En Serbie, on commence les moissons le lendemain de la nativité de la Vierge, *Gospoya dane* (20 septembre); en Bulgarie, on les fait en juillet, et en juin dans la Romélie. Les chariots qui reçoivent les récoltes bulgares se composent d'une simple claie posée sur le train, au-dessus de roues très basses; quelquefois ces roues ne sont, comme en Valachie et dans certains cantons d'Italie, que des disques en bois traversés par l'essieu. La charrue turco-bulgare a également conservé la forme primitive de cet instrument, c'est-à-dire que le bois du soc n'est point séparé de la tige ou longue barre attachée au joug du taureau. Cette forme se retrouve en Asie et sur le Caucase. De telles charrues ne font guère que gratter le sol; mais la terre où fut adorée la déesse aux mille mamelles est encore si féconde, qu'à peine ce léger sillon est-il nécessaire. L'aire slavo-grecque est ronde comme un cirque; au centre est un pilier: on y attache les chevaux, qu'on fait courir circulairement sur les gerbes étendues, qu'ils foulent sous leurs pieds, ou bien, comme en Macédoine, un bœuf traîne lentement sur cette arène un rouleau de marbre. L'un et l'autre usage se retrouvent en Moldo-Valachie.

L'agriculture a conservé dans la péninsule les pratiques du temps des patriarches juifs. N'écoulant pas le surplus de la moisson, le laboureur ne demande à la terre que ce qui suffit aux besoins locaux; aussi la plus grande partie du sol demeure-t-elle en friche. Il n'y a d'exploité en Serbie qu'un huitième des terres, en y comprenant même



les prairies. L'habitant de la Choumadia et de la Macédoine, pour s'épargner la peine du défrichement, met souvent le feu à de superbes forêts, sur l'emplacement desquelles il obtient pendant quelques années d'abondantes récoltes. Les Serbes, les Albanais et les Turcs sont les plus mauvais agriculteurs du pays; partout où ils dominent, on voit des plaines magnifiques couvertes de mauvaises herbes, si ondoyantes, que ces plateaux semblent de loin des lacs verts. Entre Aidos et Fakhi, entre Yeni-Sagra et Mengeli en Thrace, on rencontre de ces savanes, longues de plus d'une lieue. Mais le Bulgare producteur s'infiltre, comme une eau féconde, à travers ces déserts montagneux, et partout où il pénètre il fonde, loin de la vue des pachas, des oasis de culture, souvent aussi beaux que nos vallons de Normandie. L'irrigation des champs et des prés est surtout pratiquée par ce peuple, disciple en cela des Grecs, avec une admirable entente des lois de la statique. Les moindres ruisseaux sont utilisés, chaque sillon reçoit son tribut rafraîchissant; pas une goutte d'eau n'est perdue. L'étude de ces procédés nous mènerait probablement à mieux connaître les fameuses irrigations chaldéennes de l'antiquité, et simplifierait peut-être les méthodes de nos agronomes.

Les céréales les plus estimées sont le froment, le millet, le *sorgo* ou *sirok* (blé noir), et surtout le *koukourouts* (*kalamboki* des Grecs) ou le maïs, qu'on plante, comme en France, sur de longues lignes droites. Un grain de maïs en rapporte trois cents; un grain de froment, quinze. Les paysans bulgares, serbes, moldo-valaques, ne se nourrissent guère que de farine de maïs délayée dans du lait; ils nomment cette bouillie *mamaliga* : c'est la *polenta* italienne. En été, il se fait partout une étonnante consommation de melons de toute qualité. La Grèce produit une espèce particulière de ces fruits, qui ne mûrit qu'aux approches de l'hiver, et dont les cabanes macédoniennes sont souvent comme tapissées. Les olives grecques fournissent une prodigieuse quantité d'huile; on évalue à vingt-cinq ou trente livres la masse de ce liquide tirée annuellement d'un olivier ordinaire. Candie en exportait naguère encore vingt mille livres par an; si les Turcs y laissaient libres et la nature et le génie grecs, cette magnifique île ne serait bientôt qu'une grande forêt de ces arbres précieux : les *oleasters* (oliviers sauvages) y croissent d'eux-mêmes sur toutes les montagnes. Il n'est pas étonnant que, dans des contrées où les plus beaux produits de la nature surabondent, la pomme de terre soit inconnue. Le prince de Serbie Miloch, pour en introduire l'usage, a dû rendre une loi qui enjoignait à tout paysan d'avoir un

petit carré de ce légume près de sa chaumière. Cette loi est tombée avec la domination du despote. Depuis quelques années, le *vladika* du Montenegro veut, dit-on, imposer à ses guerriers la même culture. Il est à croire qu'elle ne trouvera pas plus de faveur chez les Gréco-Slaves qu'en Espagne et dans les Deux-Siciles. Les fléaux de ces riches contrées sont les épizooties, les essaims de sauterelles, qui fondent quelquefois sur les campagnes, et en rongent jusqu'au dernier brin d'herbe. On voit en Bulgarie des sauterelles vertes, sans ailes, et tellement énormes, qu'elles en valent dix des nôtres. Il y a d'autres sauterelles ailées, que l'Orient envoie par masses capables d'obscurcir le ciel. Contre ce fléau, la population entière se lève et marche en colonnes, comme pour se défendre d'une invasion.

Les Grecs excellent à soigner les vergers; ils en font de véritables jardins d'Armide. Aussi, dans leurs principales villes, ces vergers servent de promenades publiques; mais, dans certaines îles, et sur beaucoup de côtes, les arbres ont presque entièrement disparu sous la hache turque. Il est remarquable que certaines provinces sont toutes couvertes d'inutiles forêts, tandis que des districts voisins se trouvent entièrement dépourvus de bois. Ainsi l'Olympe a d'immenses forêts vierges, au pied desquelles plusieurs bourgades thessaliennes sont réduites à se chauffer, comme en Arabie, avec du fumier, tant les voies de communication sont rares. Sur d'autres montagnes albanaises et grecques, les pâtres, à force d'y brûler les arbres, ont fait tarir jusqu'aux ruisseaux.

La culture favorite des Gréco-Slaves est celle de la vigne, et, si elle était pratiquée avec un peu plus de soin, leurs vignobles réuniraient bientôt tout ce qui caractérise les crus les plus vantés. Le vin rouge de Ténédos, le vin doré de Chypre, sont déjà fameux, et s'exportent partout. Le vin blanc de Samos est une espèce de lunel; celui du mont Athos rappelle les vins d'Espagne, ceux de Moldavie les vins de Bourgogne; Ambelakia, Pharsale, toutes les côtes fournissent un vin de liqueur délicieux. En général, le principe sucré domine trop dans les vins grecs; les vignobles slaves au contraire, dans la Hertsegovine, la Bosnie, la Serbie, ayant à lutter davantage contre l'hiver, donnent des vins moins doux, mais plus spiritueux, et qui se conservent mieux. Enfin les vins du Danube valaque et moldave, beaucoup plus aqueux et plus acides, sont les moins recherchés. Le Valaque a un moyen d'améliorer ses vins : il les fait geler pendant l'hiver, et ce qui, au fond du baril, a résisté à la congélation forme le vin le plus généreux. Le *Smederevski* (vin

blanc de Smederevo) est excellent. Au dire des Serbes qui les cultivent, les vignobles de Smederevo descendent, par une reproduction non interrompue, des ceps que planta l'empereur Probus sur le Mont-d'Or de ce pays. Tous ces vins se conservent, ou dans de petits tonneaux très longs qui se portent à dos de cheval, ou dans des outres goudronnées. Un *staréchine* (chef de village) ne se met jamais en route sans prendre avec lui une de ces outres. Les vignobles sont partout sans échalas et rampans comme en France; les vignes sauvages, à gros raisins, grimpent seules en festons d'arbre en arbre. Chaque vignoble a sa *vigla* (vedette), abritée par quelque vieux orme ou par un rocher, et d'où la sentinelle armée veille à ce que ni hommes ni bestiaux ne viennent faire du dégât; il en est de même pour les champs de maïs. Après la vendange comme après la récolte du maïs, le propriétaire donne à ses voisins un grand banquet.

Bien que les richesses minérales de la presqu'île soient extraordinaires, elles restent inexploitées. La plupart des rivières bulgares, serbes et surtout valaques roulent des paillettes d'or, que des troupes de *tsiganes* (bohémiens) sont continuellement occupées à ramasser. Le fer, le plomb, l'argent et l'or se trouvent en assez grande quantité dans les montagnes slaves et grecques. Quelques fourneaux de forge sont établis à Karatovo en Macédoine, à Samokov en Bulgarie, où l'on fond des boulets de canon et où l'on fabrique des fusils. La Bosnie et la Croatie, plus abondantes en minerai, sont aussi mieux exploitées; il y a des forges à Starimaïdan, Kamengrad, Klisoura, Egripalanka, etc. Quant à la Serbie, un minéralogiste saxon, M. Herder de Freyberg en a parcouru les montagnes en 1835, et y a trouvé la siénite, le porphyre, la serpentine partout, et sur quatre points différens des dépôts de charbon de terre qui seront un jour utiles pour la navigation à la vapeur. Près du monastère de Stoudenitsa, on a découvert une qualité de marbre blanc qui a paru comparable à celui de Paros, quoiqu'il ne me semble point l'emporter sur d'autres marbres de la Bulgarie. On a établi sur le Pek, à Saidchar et ailleurs, des ateliers de lavage pour séparer l'or du sable. Les deux principales mines serbes sont à Maïdan-Pek, sous le Stol, et à Roudnik, où l'on trouve de l'argent, du plomb et du fer. Sous le rapport métallurgique, les montagnes slaves l'emportent de beaucoup sur celles des pays grecs; peut-être ces dernières furent-elles épuisées dès l'antiquité. On cite pourtant au mont Ida, en Troade, une riche mine de plomb et d'argent. Les eaux minérales abondent, depuis celles des Thermopyles, en Livadie, jusqu'aux fameux bains d'Hercule, sous

Mehadia, à la frontière valaque; l'Albanie, la Bosnie, la Macédoine, en ont d'excellentes; la source sulfurée de Bania (les bains) sur la Moravitsa, en Bulgarie, attire déjà les Anglais, et celle de Toplitsa, près de Nich, en Serbie, pourra un jour le disputer à Tœplitz. Il y a des marais salans à Kavak, sur le golfe de Saros (mer Égée), et à Achioli, sur la mer Noire; il y en a aussi en Albanie, à Bastova, près d'Aulone, à Paliouri, près d'Arta. En Bosnie, à Touzla, il y a deux sources salées. Toutefois on ne tire de ces diverses salines qu'une quantité de sel insuffisante pour le pays, et l'on peut dire que ces nombreuses provinces dépendent entièrement, sous ce rapport, de la Valachie, qui est, de toute l'Europe, la contrée la plus riche en sel fossile; celui de la petite Valachie est du sel de roche, qui se taille comme de la pierre et se colporte en gros cubes.

IV.

Si des productions naturelles l'attention se porte sur l'industrie, on voit la plus extrême indigence succéder à une exubérante richesse. A peine trouve-t-on des vestiges de cet ancien luxe byzantin et mauresque qui faisait l'admiration des croisés. L'industrie est pratiquée à l'antique : comme il y a des tribus de pasteurs, de moissonneurs, de même il y a des tribus de maçons, de bijoutiers, de fontainiers, de faiseurs de tapis. La bijouterie en filigrane est surtout exercée par les *Tsintsars* du Pinde; ce sont les Génevois de l'empire. Nos pendules sont encore chose inconnue : on se sert de clepsydres, horloges de sable, comme au temps d'Alexandre. Il y en a à Constantinople dans tous les corps-de-garde. En revanche, le plus pauvre musulman a sur lui une montre, nécessaire pour lui indiquer l'heure précise des cinq prières du jour. Les beaux tapis turcs, à dessins si riches et si variés, ne se fabriquent en Europe qu'à Jarkoe et à Berkovtsa, en Bulgarie. A Jarkoe, toute la population n'est occupée que de cette industrie; on y voit les jeunes filles en longues rangées, accroupies devant leurs métiers, sous les hangars et les portiques extérieurs de leurs cabanes; elles travaillent du matin au soir et ne gagnent que cinq francs par mois; encore leur salaire a-t-il été élevé au-dessus du taux ancien. Les broderies dont les vêtemens des Gréco-Slaves sont ordinairement couverts, se font partout dans l'intérieur des familles; mais les brodeuses reconnues dans tout l'Orient comme les plus habiles sont les Grecques. Quoique les armes se fabri-

quent aussi partout, les armuriers bosniaques de Travnik et de Mostar sont principalement renommés pour leurs cimeterres damassés. Un officier du génie sous Napoléon, Pertuisier (1), en accordant aux ouvriers européens la supériorité pour les armes à feu, reconnaît que les Orientaux savent toujours forger les meilleures armes blanches. De même les selles turques sont encore les meilleures du monde. Les selliers sont très nombreux ainsi que les cordonniers; l'*opanke* ou *ypodema*, bottine slavo-grecque, est la partie la plus richement travaillée du costume héroïque ou *palikarien*. Les charrons au contraire sont rares; il n'y a guère en effet que les femmes des pachas qui emploient les *arrabas*, voitures turques, et le chariot du paysan, fait par lui-même, est toujours l'*amaxis* de l'antiquité grecque, à roues très basses, le plus souvent pleines. Des moulins à vent ne se rencontrent que sur les côtes grecques et dans les îles. Les villages de l'intérieur, pour moudre leur blé, emploient encore des moulins à bras de la même forme que ceux des anciens. On trouve pourtant des moulins à eau sur la plupart des affluens du Danube.

Quant aux arts et aux sciences qui fleurirent si long-temps à Byzance, les Gréco-Slaves n'en gardent plus même le souvenir. La médecine n'est guère exercée que par les sorcières, et la chirurgie par les barbiers; le rasoir est leur unique instrument; il leur sert pour la circoncision, pour la saignée, comme pour les amputations. Point d'accoucheurs, la nature les rend le plus souvent inutiles. Quant aux blessures faites par les armes, les médecins qui ont vécu dans ces contrées reconnaissent que le paysan serbe et albanais a pour les guérir des procédés particuliers et très efficaces. Il ne serait certainement pas inutile que nos chirurgiens de régiment s'appropriassent ce qu'il y a de bon dans ces antiques méthodes curatives des peuples guerriers. La fièvre intermittente et la dyssenterie étant à peu près les seules maladies, ceux qui en sont atteints se font réciter des prières par les *papas*, et boivent force eau pure. En Orient, la *cure d'eau* est d'usage antique. Les Slaves, pour leur malheur, sont très enclins à substituer à l'eau les liqueurs spiritueuses, ce qui transforme la fièvre intermittente en fièvre jaune. L'absence totale de secours éclairés doit faire mourir en bas âge tous les enfans faibles; ceux d'une constitution forte survivent seuls, et leur vigueur naturelle s'augmente encore par la sobriété que ces hommes apportent d'ordinaire dans toutes les jouissances sensuelles. Si la population se trouve ainsi

(1) *Promenades dans Constantinople.*

diminuée, du moins le pays est-il débarrassé des masses d'infirmes et d'impotens qui en Europe affligent la vue. L'Orient, quoi qu'en disent les journaux, n'a généralement que des populations robustes.

Les arts du dessin sont tombés au rang des arts mécaniques. L'église d'Orient, aussi bien que l'islamisme, proscrit la sculpture; à peine permet-elle d'orner de quelques arabesques les pierres sépulcrales. La peinture fait à elle seule les frais de décoration des palais comme des temples des deux religions; mais elle est tenue à des formules sacerdotales, à des types corrompus qu'elle doit répéter servilement. L'architecture est plus libre : toutefois les Gréco-Slaves, comme les anciens Hellènes, continuent à n'employer la pierre que pour les édifices publics et les travaux d'utilité générale. Parmi ces travaux, on remarque des ponts en très grand nombre, la plupart antérieurs aux Turcs et d'origine slave ou grecque. Le plus long de tous, celui de Silivria, compte cinquante-deux arches; celui de Larisse, sur la Salambria, en a douze; celui de Moustapha-Pacha, sur la Maritsa, en a dix-neuf. On admire celui de Mostar, qui a donné son nom à cette ville (1), et dont l'arche unique sur la Narenta présente cinquante aunes d'ouverture. Maltebrun prétend à tort qu'il fut « bâti par un menuisier de la ville, après que les architectes turcs en avaient désespéré. » C'est un ouvrage grec très ancien. On doit citer quelques beaux ponts modernes en bois, celui de Salonik, sur le Vardar, de trois cents pieds de longueur, celui de Philippopoli, sur la Maritsa, celui d'Andrinople, sur l'Arda.

Les palais, sans excepter ceux du sultan, sont fort loin d'égaler en éclat ceux des plus petits souverains d'Europe : l'Oriental, même lorsqu'il occupe le premier rang de l'état, dédaigne le luxe pour sa demeure privée; tout ce qu'il a de précieux est réservé à l'ornement des temples; aussi voit-on des mosquées qui ne le cèdent pas en magnificence à nos premières cathédrales, et qui l'emportent sur nos églises quant à la richesse des dotations. Parmi les couvens chrétiens, les plus remarquables sous le rapport de l'architecture sont ceux du mont Athos en Macédoine; en Bulgarie celui du Rilo, tout inconnu qu'il est, peut cependant rivaliser avec les plus majestueux du catholicisme.

Quant aux simples maisons, même dans les villes, elles forment un réseau de charpentes reliées par de légères parois d'argile et de chaux. Une de ces maisons, contenant sept ou huit chambres,

(1) Le mot slave *most* signifie pont.

se vend à la campagne pour cent ou deux cents francs. Ces constructions gréco-slaves, qu'on retrouve chez les Mongols et les Tatars, s'élèvent prodigieusement vite, et l'on conçoit que le peuple en fasse sans grande peine le sacrifice, comme lors de l'incendie de Moscou. A Andrinople, deux mille boutiques brûlèrent en 1837; elles étaient rebâties deux mois après; à Bitoglia, un même nombre de maisons, brûlées en 1836, étaient toutes relevées l'année suivante. Les monumens des villes orientales les plus importans après les temples sont les fontaines; dans les villages même, il y en a de très belles. Les fontainiers, *sou-teratsi*, forment une corporation presque exclusivement composée d'Albanais du canton de Drinopolis, au nord-ouest de Janina, lesquels exercent leur métier de père en fils dans tout l'empire. Cette tribu a réellement acquis une grande habileté dans l'art d'amener à peu de frais les eaux des plus grandes distances; elle remplace d'ordinaire l'aqueduc aérien par des conduits souterrains, et, pour rendre à l'eau sa force ascendante perdue dans les vallées, elle bâtit des pyramides hydrauliques nommées *taksim*. On rencontre de ces pyramides dans toute la péninsule.

Par suite de l'incurie ottomane, les rivières sont dans un état déplorable; des bancs de sable, des digues de troncs d'arbres amassés par l'ouragan, les barrent en tous sens, et cependant il serait facile de faire sillonner la plupart de ces cours d'eau par de légers bateaux à vapeur qui mettraient l'intérieur du continent en communication avec la mer. Aujourd'hui, les rivières de la péninsule ne peuvent pas même porter des bateaux ordinaires; on n'y voit que des trains, ou la *caïk* (l'antique *monoxylon*), nacelle formée d'un seul tronc d'arbre creusé, et dans laquelle trois ou quatre personnes au plus peuvent se tenir accroupies, car le moindre faux mouvement ferait chavirer une caïk. Les routes ne sont pas en meilleur état, ou plutôt elles sont à peu près défoncées. Çà et là dans les provinces on rencontre des fragmens de voies pavées, qui au bout d'une lieue ou deux se cachent de nouveau sous l'herbe ou dans les broussailles. Ces voies démantelées ne sont que des sentiers fort étroits (en grec *monopatia*), c'est-à-dire pratiqués pour un cavalier seul, et il faut plaindre le voyageur forcé de suivre ces routes à pierres aiguës, à trous profonds. Il est vrai qu'on y peut reconnaître la merveilleuse sûreté du pied des chevaux slavo-grecs, qui allongent en tâtonnant leurs sabots garnis de fers pleins et bombés, à peu près comme ces chats dont quelque enfant malin a collé les pattes dans des coquilles de noix. Mais rien n'approche des *skela*, chemins-escaliers, ébauchés plutôt

que taillés dans le roc, le long des précipices, pour franchir les montagnes. Quant aux *dromoi*, routes carrossables, il n'y en a plus. Le sultan Mahmoud avait établi une de ces routes lors de son voyage en Bulgarie, de Stamboul jusqu'à Choumla; cette voie était à la russe, avec des poteaux comme ceux qui indiquent les verstes; elle est devenue impraticable, faute d'entretien.

On conçoit qu'avec un tel système de voies de communication le grand commerce soit impossible. Chaque province doit consommer presque à elle seule les produits de son sol; aussi le bas prix des denrées surpasse-t-il toute croyance. Le bétail n'est guère plus cher: la livre de viande vaut 8 à 12 centimes, la livre de vin (car il se pèse) vaut un sou; un mouton entier se vend 2 francs. Une vache coûte de 20 à 30 francs, un bœuf 50; un bon cheval serbe ou bulgare coûte de 80 à 140 francs; en Macédoine ou en Romélie, il est plus cher; les frais quotidiens de sa nourriture sont de 15 à 18 sous, de 25 sous à Constantinople (1). Le quintal de blé coûte en Bulgarie de 2 à 3 francs, en Serbie 5 francs, en Hertsegovine 7. A Stamboul, pour tenir le pain toujours à bon marché, l'état a ses greniers, les seuls où les boulangers puissent s'approvisionner. Les paysans de la Thrace sont forcés de livrer à ces établissemens leurs grains à un taux souvent au-dessous du prix courant. Ces greniers de prévoyance, si anciens dans l'histoire d'Orient, seraient pourtant une bonne institution, s'ils n'outrepassaient pas leur but et n'enfouissaient pas la richesse du peuple, au lieu d'en assurer le développement continu. Les provinces ont aussi des magasins publics, où le paysan porte, comme en Hongrie, sa dîme, ou l'impôt en nature dû à l'état. Les familles gréco-slaves déposent fréquemment leur blé dans des cavernes et des trous garnis de paille, qui rappellent ces silos d'Égypte où les céréales se conservent durant des siècles.

Les marchés d'approvisionnement ont lieu, non le samedi, comme en Occident, mais le dimanche matin, jour dont le paysan profite

(1) Une peau de bœuf, dans les provinces, coûte de 7 à 9 fr., une peau d'agneau 1 fr., une livre de miel 40 ou 50 cent. Les cochons, dont la Serbie fait un si grand commerce, coûtent de 7 à 15 fr. engraissés, et pèsent de 150 à 200 livres; ils se vendent en Hongrie 50 ou 60 fr., et à Vienne 75 fr. De Vienne, le surplus de ces cochons suit le Danube, arrive en Bavière, puis en Alsace, et de là vient jusqu'à Paris. Mais, tandis qu'à Zemlin l'octroi autrichien ne prélève par tête de ces animaux que 3 fr. 75 cent. pour les procurer aux villes l'Autriche en abondance, la douane française de Strasbourg les impose au taux énorme de 13 fr. 20 cent., ce qui prive nécessairement Paris d'un plus grand approvisionnement de bestiaux slaves.

pour apporter ses denrées à la ville, en même temps qu'il vient assister à la messe du *despote* ou *vladika*. Chaque habitant se munit alors, comme en Russie, de vivres pour toute la semaine. Les Francs des Échelles prétendent qu'il n'y a pas de foires dans l'intérieur de la Turquie; il y en a au contraire de très considérables. Ces peuples à vie sédentaire s'approvisionnent en effet, d'une saison à l'autre, de tout ce qui leur est nécessaire. A Prilipe, dans la Macédoine slave, à Eski-Djoumaa en Bulgarie, et à Ousoun-Chaaova, il y a des foires où campent quelquefois cent mille personnes. Les contrats sont rédigés par des espèces de notaires, la plupart grecs, qu'on voit dans tous les bazars, écrivant sur leurs genoux, au fond de leurs petites échoppes, ou bien se promenant, un encrier de laiton à la ceinture, et portant le *kalem*, plume de roseau, dans un étui, avec le *kalemtrach* ou canif. Ceux qui savent déchiffrer une ou deux des sept écritures turques, dont la plus haute, celle du divan, est l'écriture officielle, sont déjà des *effendis* (personnages). Les paiemens se font, même parmi les Turcs, aux termes adoptés dans l'ancien empire grec, de la Saint-George à la Saint-Dimitri, du 5 mai au 23 octobre. Pour montrer combien le crédit est nul, il suffira de dire que le taux moyen de l'intérêt de l'argent en Turquie, et même en Serbie, est de 20 pour 100; en Albanie, il se fait des emprunts à 48 pour 100; on place sur hypothèque à 12 et jusqu'à 24 pour 100.

V.

Pour étudier la vie domestique des Gréco-Slaves, il faut quitter les grandes villes, les routes battues, et aller chercher, au fond de leurs gorges et de leurs sauvages vallées, les tribus restées fidèles aux mœurs primitives. Là se dévoilent, dans toute la naïveté de leurs vertus et de leurs défauts, le robuste et laborieux Bulgare, au cœur mieux doué que l'esprit; le Serbe paresseux, mais poète et guerrier intrépide; le simple et obstiné Bosniaque; le Monténégrin, libre penseur au village, renard aux mille ruses dans le combat, mais vainqueur généreux; l'astucieux et indomptable Albanais; le doux et spirituel Valaque; le Grec à la fois économe et magnifique, enthousiaste et raisonnable, aventureux et prudent. Mais, pour entreprendre un pareil voyage, il faut autre chose qu'une curiosité de touriste. Il faut se préparer à toutes les privations, savoir coucher en plein air, vivre de fruits comme un anachorète, et risquer sa vie

comme un soldat. Si on ne craint pas de s'exposer, à travers les repaires de klephtes, aux hasards d'une telle excursion, on fait sa provision de vivres et on se procure un guide pour la route; une petite boussole même, pour s'orienter au besoin, n'est point chose superflue. Il faut se garder d'emporter des armes brillantes; un fusil simple, un poignard et des pistolets communs doivent suffire. Les brigands laisseront passer le voyageur ainsi armé en lui souhaitant bonne fortune, *dobra sretja;* peut-être même l'inviteront-ils à partager leur repas sous le rocher. Il ne faut pas non plus, comme dans un voyage d'Asie, prendre le turban et l'habit osmanli. Ici le Turc n'est plus chez lui, il est seulement campé. Si donc l'on veut être respecté de tous, on doit revêtir le magnifique costume grec ou garder l'habit franc. Comme on est assez exposé à s'égarer, même avec un guide, il ne faut pas manquer non plus de se munir de cartes : les meilleures sont celles de Trommelin et Lapie, qui embrassent en seize feuilles toute la Turquie d'Europe.

On monte ces chevaux slavo-tatars, maigres et petits, qui semblent n'avoir que le souffle et qui vont comme le vent. A peine le cavalier a-t-il un pied dans l'étrier qu'il est emporté au galop. Nos belles voitures à vapeur, marchant sur des lignes de fer, vont-elles aussi vite? Je ne sais; mais elles offrent certainement aux hommes lassés de la vie casanière moins de jouissance qu'une caravane ainsi lancée. Au lieu de grandes routes, à peine trouve-t-on des sentiers; là où manque un pont, ce qui n'est pas rare, le voyageur n'a qu'à pousser sa monture dans le torrent, sans s'inquiéter de la profondeur, et le cheval le transportera fidèlement vers l'autre rive, à gué ou à la nage, peu lui importe. Si l'on persévère quatre ou cinq jours, cette manière de voyager ne tardera pas à séduire; bientôt on comprendra tout le charme de la vie nomade, on comprendra l'Orient, pays des pèlerins et des *sophis*, où l'homme ne regarde sa maison que comme une tente, son existence que comme une halte passagère, pour laquelle il est superflu de s'entourer de tant de meubles et de choses prétendues comfortables à l'usage de notre Europe. Le soir on cherche, pour y camper, un lieu pittoresque, une colline, un platane près d'une source; on enfonce dans le sol la lance à boule dorée, d'où se déroule la toile de lin qui doit abriter le voyageur. On s'étend sur le sein maternel de cette vieille terre qui nourrissait nos premiers aïeux, comme elle nourrira nos derniers descendans. Un tapis préserve de l'humidité du sol, sans enlever ce qu'a d'embaumé le contact des gazons fleuris. Aux lèvres le tchibouk, près

de soi une amphore de vin grec, on regarde se coucher le soleil, et dans un repos total, partagé en ce moment avec toute la nature, on attend le repas du soir. Vous êtes dans le désert, mais en même temps sur le grand chemin du monde; tout *frère*, c'est-à-dire tout homme qui passe, s'arrête, ou vous envoie la *temena*, ce magnifique salut oriental qui consiste à s'incliner en posant la main sur le cœur, et à se redresser en la portant au front, comme pour dire : Ami, mon cœur t'est dévoué, et mon esprit t'élève vers le ciel. Si vous prenez votre repas, souvent le passant s'invitera lui-même, et viendra s'asseoir à votre table de gazon. Si c'est vous qui passez, on vous appelle, on vient vous prendre; il faut que vous partagiez le repas de vos frères inconnus; bergers ou marchands, grands ou pauvres, n'importe, ils sont vos égaux, et il est si naturel que des frères partagent ce qu'ils ont.

La nuit venue, Européens et Gréco-Slaves se rangent autour du foyer improvisé, et la conversation se fait souvent en quatre ou cinq langues. Si les environs du campement sont infectés de chakals et de sangliers, au lieu d'élever une tente, on suspend avec des cordes son hamac entre des arbres; d'un tapis étendu on se fait un dais pour se préserver de la rosée, et l'on s'endort en sécurité. Dans les plaines situées entre Constantinople et le Taurus ou les Balkans d'Europe, ces précautions deviennent même inutiles; le climat y est d'une douceur extrême, et les animaux sauvages ne se hasardent que rarement dans ces longues steppes nues.

Le matin, le soleil se lève sans aurore et inonde subitement la terre de ses rayons. Un léger cri du guide fait accourir vos petits chevaux arabes et slaves, aux yeux à fleur de tête, au front saillant et aigu. Vous partez, et, s'il le faut, votre monture ira jusqu'au soir sans broncher, sans s'arrêter même pour boire. De distance en distance, on rencontre quelque tombeau turc, avec ses deux colonnes debout, que, sous le crépuscule, on pourrait prendre de loin pour deux rayas qui causent. Parmi ces colonnes, il y en a de très belles, et même d'antiques, en marbre blanc; presque toujours elles sont penchées : qui sait si par là les anciens imans ne voulaient pas indiquer la chute du guerrier retombant au sein de la terre ? Ces sépulcres alternent sur les routes avec les fontaines. Quelquefois celles-ci sont couvertes d'un tronc d'arbre creusé, ou d'une grosse pierre forée et plantée sur l'orifice du puits. On trouve de ces pierres qui sont d'élégans chapiteaux pareils à ceux qui ornent les gracieuses fontaines des petites rues déterrées de Pompeïa. Au-dessus de ces

puits, les Grecs et les Bulgares du désert ont soin d'entretenir, pour l'usage de leurs caravanes, un balancier et un seau formés d'un tronc d'arbre.

Autant ces plaines sont tristes et dépouillées, autant les villages sont frais et rians. Voyez ceux des musulmans gréco-slaves de la Bosnie, de la Macédoine et de l'Albanie : le silence règne dans les rues désertes; mais ces bosquets qui entourent, qui cachent presque chaque maison ; ces arbres qui entrelacent autour des fenêtres et des portes leurs branches chargées de fruits, ces eaux courant sous l'herbe haute, comme à la dérobée, vers la cabane qui sert de salle de bain à la famille, tout cet ensemble, enfin, porte un caractère d'innocence, de pureté calme, qui ramène la pensée vers les jours des patriarches. Si l'on entre dans un village chrétien, par exemple dans un *celo* bulgare, on n'y remarque pas le même luxe de végétation, parce que le Bulgare, exploitant toute la campagne, ne peut consacrer autant de soin à l'entourage de sa demeure; et puis il est raya, il tremble de paraître riche, il enfouit sous le sol sa hutte de branchages. Mais attendons le soir. Dès que la nuit approche, on voit descendre de toutes les montagnes voisines les bergères et les enfans ramenant du désert leurs innombrables troupeaux. A leurs chants joyeux se mêlent le bêlement des moutons, des chèvres, le mugissement des grands buffles et le tintement de la sonnette des vaches-mères. Chaque *baba* (femme de ménage bulgare), debout sur le seuil de sa cour, compte le bétail au passage, et se prépare à traire le lait. Alors se révèle toute la magie agreste des Balkans.

En Orient même, où l'hôte est un être si sacré, l'hospitalité des Bulgares est proverbiale, elle ne peut être comparée qu'à la *philoxenia* des Grecs. C'est grace à cette hospitalité que les coins les moins fréquentés de l'empire deviennent abordables pour le voyageur. En Serbie, il en est de même : dès que sont dissipés les premiers soupçons que provoque nécessairement l'arrivée d'un inconnu chez des hommes qui ont été long-temps esclaves, dès qu'ils se sont assurés qu'on ne leur veut pas de mal, ils sont tout à l'étranger. Le Serbe offre à son hôte la place d'honneur au foyer, le consulte pour les lois de l'état, comme pour l'organisation de sa famille. Dans toutes les cabanes où entre l'étranger, les petits enfans viennent à lui en souriant, au lieu d'aller se cacher, comme font les enfans des Turcs. S'il visite un riche citoyen, la maîtresse de la maison se présente d'abord pour lui baiser la main, et il ne peut échapper à cette triste politesse de l'Orient qu'en élevant la main et la posant à la grecque

sur son cœur. Introduit dans la salle d'honneur, qui sert en même temps de chambre à coucher, sans laisser, ainsi que doivent faire les Turcs, leurs souliers sur le seuil, il s'avance, en Franc libre, sur les beaux tapis rouges, et va se placer, en face du *knèze* ou chef, sur des coussins de velours.

L'habitant des villes n'exerce pas l'hospitalité avec moins d'empressement que le montagnard. Pour héberger le Franc, il vient souvent le chercher au *hane* (1), que l'on quitte sans regret, car tout ce que le voyageur peut se procurer au *hane*, c'est une chambre vide pour lui et une place à l'écurie pour son cheval. Il faut aller à la *mehana* (2) prendre ses repas; et si c'est l'hiver, dans une chambre sans vitres, on n'a pour se préserver du froid qu'un *mangal*, plat de braises qu'il faut renouveler sans cesse. Content de quitter un tel gîte, vous suivez votre nouvel hôte, dont la famille regarde comme une fête votre entrée sous son toit. Ce jour-là une activité inaccoutumée règne dans cet intérieur d'ordinaire si monotone. Pour vous honorer, votre hôte invite tous ses voisins. Le chef de la maison, qui mange presque toujours à part, trop respecté de la famille pour qu'elle ose partager son repas, ce pontife du foyer descend cette fois jusqu'à la table commune. Le *raki* (eau-de-vie de prunes ou de cerises sauvages) circule d'abord, dans un gobelet grossier chez le pauvre Bulgare, mais, chez l'Albanais, le Grec, le Slave Macédonien, dans une belle et ancienne coupe, souvent dorée, où ont bu les aïeux. Transmise aux convives par le père, qui la vide le premier, elle passe à la ronde. On mange au même plat, mais avec beaucoup plus de propreté qu'un Franc ne le croirait possible. Le dîner fini, les toasts commencent, car l'Oriental ne boit qu'avant et après ses repas, et rit de nous voir boire en mangeant. Si les libations se prolongent long-temps, c'est que le Grec et le Slave aiment la conversation, et que le vin l'anime. L'ancien de la famille se lève enfin de table, en disant : Nous nous sommes assis honnêtes, nous nous levons en tout honneur. De la salle (*oda*), on passe au *tchardak* (espèce de belvédère), où les pipes et le café ne tardent pas à être apportés. De même qu'en Orient on boit à la même coupe, ainsi l'on fume, en signe de respect, au même tchibouk, que l'on se passe de main en main. Aussitôt après le coucher du soleil, l'étranger est conduit dans l'appartement qui lui est destiné, et sur le seuil de sa chambre les

(1) Hôtellerie.
(2) Restaurant oriental.

enfans, de préférence les jeunes filles, veillent toute la nuit comme des anges silencieux, en se relevant les uns les autres jusqu'au jour, pour entretenir le feu et garder le sommeil de leur hôte.

D'autres fois, au lieu d'un pareil accueil, le voyageur ne trouve le soir, au bout de sa route, qu'un *hane* désert et ruiné, où, seul avec son guide, il étend son grabat et mange les provisions dont il s'est pourvu. Ce cas se reproduit fréquemment en Romélie, en Bosnie et vers le bas Danube, où les Russes ont tout détruit. Mais souvent aussi il rencontrera dans ce *hane* abandonné une compagnie de *palikares*, et l'arrivée d'un *vrai Franc* éveillera chez eux une gaieté, une verve poétique où se révélera tout le moderne hellénisme. Tantôt ce seront des danses mimiques et à caractères, comme l'Europe n'en connaît plus; tantôt ils raconteront quelque légende des anciens temps de *la ville*, c'est-à-dire de Stamboul, qui égalera en luxe d'images les plus merveilleux contes de l'Asie; ou bien ils se livreront à des exercices où éclate leur admirable souplesse, et où l'on reconnaît tous les jeux décrits par Homère. Puis, s'accompagnant de la lyre de leurs frères *barbares*, comme quelques-uns appellent encore les Slaves, c'est-à-dire de la *gousla*, ils chanteront leurs derniers combats. Au milieu du silence profond des auditeurs assis en cercle autour du feu, passe et repasse, pleine de vin pourpré, l'énorme *tchoutoura*, bouteille en bois ciselé, dont le bouchon, de bois aussi, ferme si hermétiquement l'orifice, qu'on a peine d'abord à le croire séparé du vase. Peu à peu tout s'anime, la réserve fait place à l'abandon, et alors devient claire la grande, l'éternelle antithèse entre l'Orient et l'Occident. Le raya gréco-slave a plus de perspicacité, il embrasse, grace à son esprit naturel, un plus vaste cercle de faits que nos paysans occidentaux : de là toutes les questions dont il accable les voyageurs étonnés sur les évènemens et les institutions de l'Europe civilisée, et les observations, toutes plus ou moins malignes, faites *à parte* sur chacune de leurs réponses. L'Oriental admire le *Frankistan* pour ses lumières et pour la discipline formidable de ses troupes, mais il le croit impie, novateur, sans respect pour les mœurs et la vieillesse. Notre costume le fait sourire, nos rapides saluts lui paraissent sans dignité, nos danses efféminées le révoltent, notre galanterie lui semble une prostitution; les statues, la musique instrumentale, transforment pour lui nos églises en temples d'idoles; nos théâtres lui paraissent une insulte au créateur. Il appelle tyrannie notre manière de traiter les domestiques, et ne peut comprendre les nuances si variées de notre état social. En effet, dans ce pays, où le dernier raya et le

capitaine causent ensemble sur le même pied, les gens pauvres n'ont pas à supporter les mêmes humiliations que chez nous, et la classe ouvrière ne peut éprouver les irritations d'amour-propre qu'excitent parmi nos travailleurs le luxe et le ton dédaigneux de la bourgeoisie et de l'aristocratie. En Turquie, les valets ne sont que ce qu'étaient les pages de notre féodalité, des enfans que des familles d'un rang égal se confient entre elles; de cette domesticité on peut s'élever aux plus hautes positions. Quant aux esclaves des musulmans, ils ont aussi de très grandes facilités pour sortir de leur état, qu'on ne peut nullement comparer à celui des nègres de nos colonies.

VI.

Les Gréco-Slaves, beaucoup plus rapprochés de la nature qu'aucune autre race européenne, ont par là même conservé dans leurs mœurs de nombreuses traces de la vie antique, beaucoup de poésie primitive, comme aussi beaucoup de superstitions. Chez eux, les nymphes et déités locales du rocher, de la source, de la montagne, de la ville ou du foyer, n'ont pas cessé d'être vénérées sous le nom d'*anges* et de *génies*. Le génie (*sticheion*) se manifeste de diverses manières dans les lieux qu'il protége; tantôt il apparaît sous la forme d'un serpent; tantôt un souffle aérien, une lumière nocturne, révèlent sa présence. Les sorcières thessaliennes font descendre la lune des cieux, et l'astre transformé en génisse leur donne un lait qu'elles emploient dans les opérations magiques. La foi dans les talismans est universelle. Chrétiens et Turcs, dans leurs maladies, avalent des papiers enchantés, ou boivent de l'eau que les sorciers ont bénie en y plongeant deux cailloux sacrés, emblèmes de deux génies, mâle et femelle. Les Slaves portent souvent dans leurs poches du poivre rouge ou de la corne de chamois pour se préserver du *mauvais œil*. De là la défense faite par les Turcs aux ghiaours de regarder leurs étendards.

Dans ce théocratique Orient, où la religion est restée la base des mœurs, toutes les fêtes nationales sont des fêtes religieuses. Les Gréco-Slaves ont dans l'année deux grands jours, celui de Pâques et celui de Noël ou de l'Épiphanie, nommés, l'un *fête des Lumières*, l'autre *fête du Jourdain* ou de la *Bénédiction des eaux*. La veille de Noël, chaque famille se procure un pain sans levain, dit *tchesnitsa*, et fait rôtir un cochon tout entier ou quelque autre animal; on appelle ces mets *pesivo, petchenitsa* (le rôti par excellence). La nuit se passe

à l'église, ou plutôt dans l'enceinte qui l'environne. Là tout le peuple est réuni, et quand, caché par les voiles qui dérobent le sanctuaire à tous les regards, le *papas*, au milieu de la liturgie, fait retentir les solennelles paroles : *Mir bojiy, Christos se rodi* (paix de Dieu, le Christ est né)! alors la population se sent électrisée, et tous répètent d'une voix de tonnerre : *Vo istinou rodi* (il est véritablement né!) Puis chaque voisin embrasse son voisin, l'ennemi cherche son ennemi, pour lui donner, en l'embrassant, la *paix de Dieu;* même les époux, s'ils se rencontrent, sont forcés d'échanger un baiser en public. De retour au foyer, la famille réunie s'embrasse encore, et, chacun tenant à la main une bougie allumée, on se met à table. Le chêne coupé pour faire cuire ce repas de l'aurore n'a pas été brûlé entièrement; le premier visiteur qui se présente le matin est prié de frapper de son bâton sur cette bûche sacrée; il le fait en disant : A vous autant de chevaux, de moutons, de vaches, que cette bûche a donné d'étincelles! L'accent plus ou moins affectueux avec lequel il prononce cette bénédiction est un augure plus ou moins favorable pour la famille. Les tisons non consumés sont alors éteints et réservés pour être suspendus aux branches des jeunes arbres fruitiers, qu'ils feront prospérer.

La Pâques, en grec *lampri* (jour de lumière), commence de même à minuit, quand le pope du fond de la *cella* a crié : *Christos anesti* ou *voskres* (le Christ est ressuscité). A ces mots, tout le monde répond : *Vo istinou voskres* (vraiment ressuscité); et, comme à Noël, ce ne sont partout que fraternels embrassemens. L'*anaphora* (pain bénit) est partagé entre tous; on s'invite pour manger l'agneau, que chaque famille, même la plus pauvre, n'a pas manqué d'immoler. Les villages et les montagnes retentissent de coups de carabine, et du cri : *Vo istinou voskres*. Les passans qui se rencontrent se présentent des œufs de Pâques et les choquent l'un contre l'autre; l'œuf cassé appartient à celui qui le brise, et qui tire de cette circonstance un augure de longévité pour lui-même. Cet usage grec est passé jusqu'à Pétersbourg, à travers tous les pays slaves. En Serbie et en Bulgarie, les réjouissances pascales ont ordinairement pour théâtre le foyer domestique; car, à cette époque de l'année, la nature, engagée dans sa dernière lutte contre les vents du nord, est encore inhospitalière; vers le sud, au contraire, les festins se célèbrent en plein air sous des tentes. Durant la sainte semaine, l'Albanais et le Monténégrin cessent de guerroyer; c'est la trêve qu'avaient coutume d'observer chaque dimanche nos châtelains féodaux. Mais

les haines héréditaires ne tardent pas à se jurer de nouveau sur la tombe des aïeux. Le lundi ou le mardi après Pâques, on se rend au cimetière; chaque famille porte une tablette généalogique, transmise d'âge en âge, où sont écrits les noms de ses morts, et qui ressemble assez aux dyptiques des anciennes catacombes latines et grecques. On allume sur les tombeaux des bougies ou des lampes, et la journée se passe en prières funèbres pour les ames des défunts. Alors on songe aussi à leur mémoire terrestre; on exalte ce qu'ils ont fait de bien, et, pour perpétuer leur noble sang, on cherche de dignes alliés; les mariages se concluent, ainsi que les *fraternités*. Cette dernière institution, que les Gréco-Slaves ont seuls conservée en Europe, consiste dans une adoption solennelle, comme frère ou comme sœur, de la personne que l'on préfère. Pendant cette belle cérémonie, bénie par le prêtre comme un mariage, ceux qui s'aiment se tiennent par la main, et par-dessus la tombe de leurs pères se mettent mutuellement sur la tête une couronne de feuilles nouvelles; puis ils se donnent le baiser d'union, qui les rend l'un pour l'autre *pobratim*, frères ou sœurs d'adoption, *pootchim*, *pomaika*, mères ou pères adoptifs. Ainsi liés, les frères et pères en Dieu sont tenus de s'entr'aider en toute occasion suivant leurs moyens, jusqu'à l'année suivante, où ces mêmes liens se renouvellent, à moins qu'on ne préfère les contracter avec d'autres personnes. Ces liens ne sont plus indissolubles comme il paraîtrait qu'ils l'étaient autrefois, mais ils ne sont pas moins sacrés, et le Serbe comme le Bulgare n'ont point de formule de serment plus solennelle que de jurer par leur frère adoptif. L'institution du *pobratstvo* (*syn-adelphotis*) a chez les klephtes un caractère encore plus chevaleresque : deux klephtes qui ont formé cette alliance sont unis à la vie et à la mort. Un klephte attaqué par les Turcs doit échapper avec son *pobratim*, ou succomber avec lui ; ils sont devenus solidaires et inséparables, comme Oreste et Pylade.

Chez les peuples pasteurs des montagnes, ainsi que chez ceux du nord, les mœurs se distinguent par leur rudesse. Les Slaves danubiens et les Moldo-Valaques ont souvent de sanglantes visions. Les populations de la Serbie, de la Hertsegovine, ont conservé plus d'une sombre légende d'ames condamnées, après la mort, à errer sur la terre pour expier leurs fautes, ou même à se renfermer dans le sépulcre, pour y faire vivre les *voukodlaks* ou vampires. Le *voukodlak* (littéralement loup-garou) dort dans sa tombe, les yeux ouverts, le regard fixe; ses ongles et ses cheveux croissent, un sang chaud court dans ses veines. C'est aux nuits de pleine lune qu'il sort pour

faire ses courses, et sucer le sang des vivans, en leur ouvrant la veine dorsale. Quand un mort est soupçonné de quitter ainsi sa couche, on le déterre solennellement : s'il est en putréfaction, le pope se borne à l'asperger d'eau bénite; s'il est rouge et sanglant, on l'exorcise, et, en l'inhumant de nouveau, on lui plonge un pieu dans la poitrine, pour qu'il ne bouge plus. Autrefois les Serbes criblaient de balles la tête du cadavre, puis brûlaient le corps. Ils ont aujourd'hui renoncé à ces vengeances, mais ils répètent encore que les corbeaux les plus affamés fuient loin de ce cadavre vivant, sans même oser le toucher du bout de leur bec. La Thessalie, l'Épire et les *Vlakhi* du Pinde connaissent une autre espèce de vampires dont parlait déjà l'antiquité : ce sont des hommes vivans en proie à une sorte de somnambulisme, qui, saisis par la soif du carnage, sortent la nuit de leurs huttes de bergers, et courent la campagne, déchirant de leurs morsures tout ce qu'ils rencontrent, hommes ou bestiaux. Ces *voukodlaks*, avides surtout du sang frais des jeunes filles, s'accouplent, dit le peuple, avec la *viechtitsa*, gnome femelle, fantôme aux ailes de feu, qui descend la nuit sur le sein des braves endormis, les étreint dans ses embrassemens, et leur communique sa rage; quelquefois aussi, changée en hyène, la *viechtitsa* emporte aux bois les petits enfans.

Toutes ces terreurs d'hiver se dissipent peu à peu devant le sourire du printemps. La résurrection de Lazare devient, dans les chansons des paysans, le symbole de cette renaissance de la nature. Le lendemain du dimanche des Rameaux, les jeunes filles, au lever du soleil, rassemblées avec leurs amphores autour de la *tchesma* (fontaine), chantent l'eau délivrée de la glace, le ruisseau troublé, auquel l'œil ardent du cerf, image du soleil, rend, en s'y mirant, la limpidité. Puis, quand vient le soir, assises à la porte de la chaumière paternelle, elles répètent : « O saint George, ta fête est prochaine; mais en revenant m'amène-t-elle un époux? Oh! puisse-t-elle ne plus me trouver chez ma mère! Puissé-je être morte ou fiancée! » La veille de la Saint-George arrive. Alors les femmes mariées s'en vont cueillir des herbes printanières, surtout celles qui entrent dans la composition des philtres d'amour; elles jettent ces plantes dans l'eau puisée sous la roue du moulin, emblème de la roue de la fortune, et le lendemain à l'aurore elles se lavent avec cette eau, espérant rajeunir comme la nature, dont elles aspirent ainsi les sucs mystérieux; ensuite elles s'attachent derrière l'oreille ou se mettent à la ceinture des bouquets de fleurs nouvelles, et s'en vont à l'église.

Pendant ce temps, chaque père de famille fait couler devant sa porte le sang d'un agneau ; on sert cet agneau rôti tout entier au grand repas domestique qui se donne en l'honneur de saint George, patron des tribus slaves, et représentant général des laboureurs. Cette fête, une des plus populaires parmi les Danubiens, arrive vers la fin d'avril ; elle est, comme le *sémik* des Russes, destinée à célébrer le retour du soleil, en même temps qu'à honorer un pieux anniversaire. A partir de ce jour, le paysan de la péninsule ne couche plus qu'en plein air, sous ses hangars ou *tchardaks*, kiosques champêtres ouverts de tous côtés : à ses yeux, le dragon tué par saint George est vraiment le génie noir et glacé de l'hiver. C'est après la Saint-George que les bergers partent avec leurs tentes et leurs troupeaux pour le désert, et les *haïdouks* ou klephtes pour la montagne. C'est aussi à cette époque qu'ont lieu les grandes assemblées nationales des tribus libres de la Turquie. Dans ces assemblées, qui rappellent les champs-de-mai de l'ancienne France, on arrête, comme chez les Gaulois du temps de Clovis, le taux de l'impôt que doit payer chaque tribu dans l'année; ou, si l'on est en guerre, on trace le plan de la prochaine campagne. A ces réunions, qui se tiennent dans certains couvens privilégiés, le laboureur et le marchand se rendent d'une distance de cinquante à soixante lieues. Le premier jour est voué aux prières; le commencement et l'issue des offices sont annoncés par des salves de carabines; on couche en plein champ autour du monastère; on prie, on délibère, on danse, et le peuple dans ses hymnes célèbre deux choses que jamais Oriental n'a pu séparer, son Dieu et sa patrie. La *slivovitsa* (eau-de-vie slave) coule en abondance; des chèvres, des moutons entiers sont cuits et servis sur l'herbe. Les cimetières, autour desquels se tiennent ordinairement ces réunions, sont ornés çà et là de drapeaux de diverses couleurs; et, comme pour réjouir les mânes plaintives, on se livre sur les tombes à des divertissemens variés.

Pendant ce temps, les vieillards discutent gravement des plans politiques ou des projets d'alliances entre les familles ou les villages. Chacun parle à son tour et motive son vote. Il y a parmi les capitaines de la tribu des orateurs pleins d'éloquence, parfois des Gracchus, dont les moines sont obligés de tempérer la fougue. Le clergé slavo-grec, avec des dehors plus austères que le nôtre, est cependant beaucoup moins séparé du monde civil. Non salarié par l'état et très pauvre, il est obligé de vivre davantage avec les populations, de s'associer à toutes les douleurs comme aussi à toutes les joies des hameaux; il est l'hôte nécessaire de tous les festins, il est le juge de

toutes les querelles. Soumis par des barbares étrangers au christianisme, les Slavo-Grecs n'ont sauvé leur nationalité, à travers les âges, qu'en la cachant au fond du sanctuaire, en investissant, à l'instar des Gaulois de l'époque mérovingienne, leurs évêques de tout le pouvoir civil laissé à leurs cités conquises, et en les proclamant *despoti, vladikas*. Mais le *despote*, ou mieux l'*igoumène*, présent aux fêtes nationales, n'en trouble point la gaieté, comme ce serait souvent le cas si un semblable usage existait dans nos communes rurales. Sans se mêler aux danses, il les regarde en spectateur satisfait. C'est qu'au lieu d'affaiblir la morale publique, ces danses la fortifient et élèvent les ames vers l'héroïsme. Voyez les *palikars* grecs et les *younaks* slavons préparer leur danse du *kolo;* ils se placent sur deux lignes dans une plaine ouverte : chacun saisit son voisin par la ceinture, en lui tendant un mouchoir blanc. Alors commence le *kolo* (danse du cercle), qui va s'élargissant toujours, entraînant par centaines, dans sa course circulaire, tous ceux qu'elle trouve sur son passage.

Ailleurs, dans quelque coin de la plaine, au son de la *gousla*, s'exécute une danse plus paisible, celle de l'*oie*, où le danseur et la danseuse isolés tracent des cercles de plus en plus étroits l'un autour de l'autre. On voit aussi danser la *valaque* (la *momatchka igra* des Bulgares), qui consiste à tourner sur les talons en se baissant et se relevant, puis à sauter en rentrant les genoux et en faisant claquer les doigts. On retrouve cette danse chez les paysans de la Moscovie; burlesque et disgracieuse, malgré la naïveté de ses figures et la prodigieuse souplesse avec laquelle on les exécute, elle semble avoir été inventée pour des peuples satyres. Les Grecs ne daignent pas danser la *valaque;* mais, là-haut sur la colline, voyez-les exécuter leur terrible *pyrrhique*, appelée aussi l'*albanaise*, qui fait trembler au loin la terre et inonde de sueur l'homme le plus fort. Celui qui la mène frappe du pied en cadence, et tous ceux qui le suivent l'imitent, tantôt en brandissant leurs sabres nus, tantôt en élevant leurs bras entrelacés.

Dans l'ancienne société hellénique, chaque danse était, pour ainsi dire, un récit, le résumé d'un drame; chacune avait un caractère; il fallait que la pantomime suppléât la parole, et fût assez claire pour faire comprendre le sujet. L'art de la danse, devenu ainsi une véritable étude, atteignit chez les anciens Grecs une haute perfection, dont il est douteux que nos danses modernes approchent. Chaque province grecque a encore aujourd'hui sa danse locale toujours figurée, et qui semble n'être que le souvenir dénaturé d'une pantomime religieuse d'avant le christianisme. Les paroles chantées

qui accompagnent cette pantomime, retracent presque toujours un évènement récent qui intéresse toute la province; cette chanson accompagne constamment la danse faite pour elle, et l'une ne tombe jamais sans l'autre en désuétude. Le plus remarquable débris des antiques *théories* helléniques est la *romaika*, dont la simple voix ou le son du théorbe règlent les mouvemens cadencés. Homère décrit en vers magnifiques cette danse, qu'il place parmi les sujets sculptés sur le bouclier d'Achille. Les figures de la *romaika* rappellent encore, comme jadis, les détours du labyrinthe, où le fil d'Ariane dirigeait Thésée contre le monstre. Le trouble de l'amante de Thésée revit entièrement dans l'éloquente pantomime de la jeune coryphée, qui dirige, en agitant un mouchoir blanc, la longue chaîne de ses compagnes, se porte en avant, en arrière, s'élance, puis reploie en spirale cette belle guirlande, dont elle est la tête et la fleur. Les Slaves ont modifié, sous le nom de *kolo*, cette antique danse athénienne. Ils ont de même emprunté leur musique aux peuples grecs, et la *gousla* paraît être le seul instrument d'origine vraiment slave. Cette grossière guitare est de bois dur taillé en forme de demi-poire et garni en cuivre, avec un long cou à tête de cygne ou de bélier. Sept ou dix cordes en crin de cheval, étendues sur un tympan de fine peau, et qu'on touche avec les doigts, complètent l'instrument. A défaut de la flûte d'Albanie, la *gousla* dirige les danses, qui, tantôt douces et fraîches églogues, tantôt turbulentes tragédies, excitent l'étonnement d'un Européen. Si ces danses, ainsi altérées, exécutées dans leur simplicité rustique, sont pourtant d'une si profonde poésie, que deviendraient-elles, rehaussées ou transformées par l'art? Et combien ne doit-on pas regretter qu'on n'ait pas encore songé à les réhabiliter! Malheureusement les Gréco-Slaves civilisés, c'est-à-dire *francisés*, dédaignent ces jeux, transmis par la sainte et noble antiquité; ils regrettent de ne pas connaître les danses de nos salons, et rougissent d'eux-mêmes comme s'ils n'étaient que des barbares. C'est ainsi que le mépris des Francs pour des mœurs qu'ils ne comprennent point égare les libéraux d'Orient, et les porte à dépouiller leur pays de tout ce qui en constituait la poésie et la vitalité.

VII.

L'organisation sociale des Gréco-Slaves n'est pas moins digne d'attention que leurs mœurs. Le génie de ces peuples les appelle impérieu-

sement à l'association, à la vie communale, aux formes représentatives. Redoutant l'impuissance de l'individu livré à lui-même, ils agissent toujours ensemble, et s'unissent pour la moindre entreprise. Sauf les époques d'anarchie et d'illégalité, la commune orientale s'est toujours administrée elle-même, nommant ses propres juges et les percepteurs de l'impôt. Il en était ainsi sous l'empire grec, et les sultans, *avant la réforme*, maintenaient de tous leurs efforts cet état de choses. Les kalifes arabes s'étaient empressés d'introduire dans leurs codes ce principe fondamental des antiques libertés grecques, d'après lequel toutes les charges imposées aux localités par le gouvernement central, en y comprenant la levée des recrues militaires, doivent être réparties dans chaque commune par la commune même. De cette manière, une fraternelle solidarité avait pu s'établir entre les membres de la commune, devenue une grande famille; mais à ce degré s'arrêta le développement de la civilisation gréco-slave, et encore aujourd'hui ces peuples ne conçoivent que très confusément les idées générales d'empire, d'état, de religion. En revanche, ils ont conservé beaucoup mieux que les Occidentaux les traditions locales et les observances héréditaires, en un mot, les mœurs. Un fait remarquable n'a pas peu contribué au maintien des vieilles coutumes : c'est le respect que les Gréco Slaves vouent aux vieillards, et l'influence que ceux-ci exercent parmi leurs concitoyens. Tout raya de soixante ans ne paie plus de *haratch*, et le Turc même qui le rencontre lui passe la pipe et lui sert le café. Une telle déférence pour l'âge assure au père une autorité qu'il n'a point parmi nous. Cette royauté domestique et l'obéissance des enfans aux désirs des *anciens*, que leur âge rend amis du repos, servent de frein à l'ardeur inquiète qui entraîne l'Oriental vers la vie nomade, et opposent un puissant remède à cette fièvre d'*individualisme* qui mine la société européenne.

Il ne faut qu'examiner rapidement les institutions de ces peuples pour se convaincre qu'elles sont restées à l'état patriarcal. Souvent un village gréco-slave se compose d'une seule famille qui se gouverne elle-même, et ne communique avec les grands pouvoirs du pays que par son chef, en grec *géronte*, en slave *staréchine*. Ce juge ou père n'est pas toujours le plus vieux de la famille : son pouvoir lui vient de l'élection; il a été placé sur le fauteuil par l'assemblée domestique, solennellement réunie sous les *icones* (1) héréditaires. On a choisi le plus sage, le plus expérimenté, et c'est en vertu de ce mandat que

(1) Images saintes.

le géronte dirige les travaux, garde la caisse, fait les prières, paie les tributs à Dieu et à l'empereur. Si la famille vient à n'être plus contente de son chef, ou si l'âge a affaibli ses facultés, elle en proclame un autre. Quand plusieurs familles ne sont plus assez nombreuses pour pouvoir vivre chacune isolée et indépendante, elles s'agglomèrent en un seul lieu, et jurent le *zadrouga*, serment qui les oblige à s'entre-défendre. Telle est, dans la Bulgarie, l'origine de toutes les municipalités; les cabanes sont réunies, et une haie commune sert de rempart. En Serbie, au contraire, les huttes sont éparses, cachées dans l'épaisseur des bois et dans les gorges des montagnes, et les Turcs, même au temps de leur puissance, ne se hasardèrent jamais près de ces villages que par troupes considérables; car, si le mahométan avait pour maxime qu'il est permis de tuer un ghiaour, le Serbe de son côté ne croyait pas pécher en tuant un Turc. Le staréchine de chaque famille distribue à ses enfans et à ses frères les vêtemens et la nourriture; il les réprimande quand ils ont commis des fautes. Prêtre du foyer, aux grandes fêtes il prend l'encensoir, et, entouré des siens, encense l'*iconostase*, autel des patrons de la race. Aux repas sacrés de l'Épiphanie et de Pâques, un cierge brûle devant lui, et chacun vient respirer la fumée de la cassolette d'encens qu'il tient durant la prière.

Ainsi le foyer vital de la civilisation de l'Orient est la famille : sur cette petite république patriarcale est modelée toute la hiérarchie administrative. Les staréchines de plusieurs villages, rapprochés par l'intérêt, la position, les besoins, élisent pour présider leur tribunal de police un d'entre eux, qui prend le titre de *knèze* ou prince. La grande cabane de ce prince, appelée *konak* (palais), est le plus bel édifice de la *knéjine* ou principauté; elle est ceinte de palissades avec des *tchardaks* pour les juges, et des huttes pour les *momkes*, soldats, exécuteurs des arrêts. La sentence est subie sur l'heure, à moins que le condamné n'en appelle à l'évêque, au pacha, ou, si c'est en Serbie, au sénat de la contrée. Quand il s'agit d'asseoir un nouvel impôt, le visir ou la régence chrétienne, s'il y en a une, n'a d'autre moyen légal, pour obtenir le concours des familles, que de convoquer une assemblée générale de tous les staréchines : alors chaque famille envoie son chef voter ce qu'elle a décidé elle-même dans le cercle domestique. Ces parlemens, appelés *skoupchtinas*, deviennent ainsi l'organe en dernier ressort de la volonté du peuple, et les fidèles gar-

diens de tout ce qu'il a conservé, de tout ce qu'il reconquiert peu à peu d'indépendance politique (1).

Chez nous, la portion de souveraineté qui revient au peuple est surtout exercée par les villes et la bourgeoisie; dans l'Orient européen, où il n'y a que des familles et des tribus, les cités sont nulles en tant que cités. Ceux d'entre les habitans qui ont brisé le lien de communauté de la famille, afin de vivre isolés avec leurs femmes et leurs enfans, payant, travaillant, dépensant pour eux seuls, sont méprisés par le paysan comme des transfuges passés aux mœurs étrangères. Après avoir répudié leur vraie famille, ils sont forcés, pour échapper aux périls de l'isolement complet, de s'en choisir une autre; mais c'est une famille factice. Sous le nom de *confrérie,* chaque corps de métiers forme une association gouvernée par des statuts particuliers, exactement comme nos corporations du moyen-âge, obéissant à un chef ou juge élu par tous, qui répond de ses confrères devant l'autorité, et siége par là même, comme un des staréchines, dans le conseil du district. Mais ce juge n'est pas un staréchine de race, un chef de dynastie; il ne représente que des intérêts mercantiles, des ménages isolés, étrangers les uns aux autres; il est faible, car ce qui distingue les Gréco-Slaves, c'est le culte pour la pureté du sang, pour les races sans mélange; et, tandis que, dans les vieilles sociétés, on voit se multiplier les mariages stériles, chez ces jeunes nations, au contraire, il n'y a pas d'homme plus malheureux que le célibataire ou l'époux sans enfans.

L'extrême attachement des parens pour leur race et le respect voué aux liens de la famille ont préservé l'Orient chrétien de ce fléau du célibat prolétaire si commun chez les nations d'Occident. Tandis que la polygamie dans l'Orient musulman a eu pour conséquence le célibat forcé des pauvres, une des plus graves plaies de l'islamisme, le raya chrétien, malgré sa misère, a su garder intacts les élémens de la famille, et il doit à cette circonstance la supériorité de sa race sur celle des vainqueurs. On remarque chez les chrétiens d'Orient une tendresse sans bornes pour les nombreux enfans nés de leurs unions fécondes. La moindre dureté à leur égard les révolte. A plus forte raison, l'infanticide est-il inconnu parmi eux. Les mères ne peuvent se séparer de leurs enfans; elles voudraient les tenir

(1) Cette organisation n'existe plus malheureusement que de nom; elle est paralysée depuis l'abolition de l'*Armatolis,* milice locale composée de rayas, qui seule pouvait imposer aux pachas le respect des droits communaux.

constamment sur leur sein. Chez les musulmans, au contraire, le soin des enfans comme celui du ménage est, dans les bonnes maisons, confié aux esclaves. C'est grace à ces mœurs austères, à ce culte profond du foyer, que les familles gréco-slaves ont toujours été préservées d'une extinction absolue, malgré les avanies et les proscriptions les plus affreuses. Les hommes peuvent périr dans la tempête, mais la femme reparaît près d'un berceau; génie inviolable du foyer, elle y reste pour en ranimer les cendres.

Pour des peuples qui comprennent si difficilement encore les idées générales, le seul mode de gouvernement qui convienne est le système fédératif, ou celui de nos municipalités du XIIIe siècle. Toutefois, il ne pourrait s'établir que parmi les habitans des îles et des côtes, là où se sont formées des cités. Les Gréco-Slaves de l'intérieur mènent encore la vie de clan, et ne peuvent être groupés que par tribus soumises chacune à une administration particulière. Ce n'est pas notre faute si ces faits portent en eux la critique complète du *hatti-cherif* de Gulhané, que l'Europe s'est trop hâtée d'applaudir. Absorbé dans les intérêts locaux, le Gréco-Slave ne peut saisir nos idées collectives de pays et d'état; il ne vit que pour sa religion, sa tribu, sa famille, son lieu natal. Aussi, qu'on attaque ces suprêmes objets de son culte, il les défendra comme un héros, au besoin comme un tigre. Voyez le Monténégrin, le Souliote, les glorieux brigands du mont Ida crétois et de l'Olympe.

Loin d'éprouver nos besoins de luxe, de nivellement sous un code unique, et d'indépendance personnelle, ces peuples en sont donc encore, pour la plupart, aux mœurs originelles, à l'âge de Thésée et des Argonautes, à l'âge d'une Iliade chrétienne. Ils ne réclament pas notre repos d'hommes mûrs; leur exubérante adolescence ne rêve, au contraire, que luttes morales et physiques contre tous les genres d'oppression; ils en sont toujours aux croisades contre l'impur *islam*, à la chevalerie, dont le *mystikos*, roi de la mer, et le *klephte*, roi de la montagne, continuent les exploits. Leur nationalité exclusive résiste à toute transaction; ils restent aventuriers et fanatiques; ils repoussent tout joug étranger. La seule chose que l'Europe prosaïque et sceptique puisse tenter, c'est de contenir dans de justes limites cette noble fougue, car rien de notre sagesse consommée, de nos codes laborieusement conçus, ne peut convenir à ces populations jeunes, à ces démocraties héroïques, restées dans l'état grossier, mais puissant, que chantait Homère.

De là deux conséquences que la politique pratique ne doit pas négli-

ger. D'abord, ceux qui veulent régénérer le monde gréco-slave, en restituant à ses diverses nationalités leur ancienne et complète indépendance sur les ruines de l'empire d'Orient, n'aboutiraient qu'à porter l'anarchie au comble, et rendraient presque inévitables des luttes acharnées entre les peuples rivaux. Chrétien ou ottoman, républicain ou monarchique, il faut donc que l'empire de la péninsule subsiste un et indivisible, si l'on veut échapper au chaos. On ne doit pas oublier non plus que les Gréco-Slaves, tout comme les chrétiens d'Asie, n'accepteront sans combat qu'une organisation par tribus, un système de communes confédérées, qui permette à chaque race de s'administrer à sa manière. Cette séparation des deux sociétés musulmane et chrétienne, soumises au même empereur, mais placées chacune sous ses propres magistrats, contentera au fond même les Turcs. Leur soif de domination est passée; ils ne veulent plus que vivre en paix, dans l'observance de leur *loi*, mot synonyme de religion dans tout l'Orient. Or, les réformes tentées jusqu'ici par le divan violent ouvertement cette religion; elles tendent à placer l'Évangile sur la même ligne que le Koran, à effacer toute distinction entre le ghiaour et le croyant. Et quel bon fidèle ne souhaiterait verser tout son sang pour laver d'un tel opprobre la face du prophète? Le sultan mine son propre trône en forçant ses concitoyens à recevoir dans leurs rangs les rayas. Il faut que les deux sociétés obtiennent ce qu'elles désirent le plus, c'est-à-dire de ne pas se confondre, de rester pures de tout souffle infidèle, jusqu'à ce qu'étant arrivées par la liberté à une robuste maturité intellectuelle, elles puissent, sans crainte d'altérer leurs élémens propres, se mêler, s'unir, et prendre part aux grands débats de l'esprit humain.

Tel est le génie de la révolution orientale, telle est la tendance qui pousse à l'action les peuples gréco-slaves. La Serbie a exclu les Turcs de son sein; la Valachie leur est interdite; la Bosnie, l'Albanie, la Hertsegovine, où les deux sociétés sont mêlées, cherchent à se diviser en deux régions, avec des chefs et une administration distincte, ne relevant que du pouvoir central. A Stamboul, les anciens drogmans de la Porte, qui étaient chrétiens et rayas, ont été remplacés par des interprètes turcs, et tous les efforts de Reschid, alors qu'il était au faîte de la puissance, ne pouvaient empêcher le divan de donner exclusivement à des musulmans les emplois dont il disposait. L'éligibilité des rayas aux dignités de l'état est donc irréalisable. Ne pouvant distinguer le spirituel du temporel, le mahométan regardera toujours comme apostats ceux de ses coreligionnaires qui

obéiront de plein gré, et sans force majeure, à un chrétien. Le raya, de son côté, en fera tout autant; il n'y a point de fusion à attendre, et les deux sociétés politiques et religieuses qui se partagent l'Orient ne se réconcilieront qu'après que leur indépendance administrative aura été proclamée par le divan.

Si des nécessités politiques on tourne les yeux vers les intérêts matériels, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas été mieux compris par ceux que l'on regarde aujourd'hui comme les réformateurs de l'Orient. On n'ignore pas dans quel lamentable état se trouve l'industrie gréco-slave, et combien l'absence de numéraire rend les spéculations difficiles aux indigènes. On sait que le crédit est tombé au point que le taux moyen de l'emprunt est de 20 à 25 pour 100. Or, c'est devant une pareille ruine de la fortune publique, que le divan a conclu son fameux traité de commerce avec l'Angleterre, la France et l'Autriche, traité qui porte le dernier coup à l'industrie indigène, en déclarant absolument libre, sous la condition d'un droit d'entrée de 3 pour 100, toute importation étrangère. L'Angleterre s'est vantée d'abolir par là tous les monopoles, et de procurer même aux rayas une plus grande liberté de fabrication et de trafic; mais il est évident que, pour fabriquer, il faut pouvoir vendre au prix courant. Or, les marchandises anglaises, qui encombrent, par suite de ce traité, les bazars de l'empire, ayant fait énormément baisser les prix, il a été impossible aux manufactures indigènes de continuer à produire. Quantité de maisons arméniennes et grecques se sont trouvées ruinées, comme l'avaient déjà été les Thessaliens d'Ambelakia par la concurrence des filatures anglaises. Ce traité, si odieux à Méhémet-Ali, et qui, dans la pensée de Reschid-Pacha, devait régénérer le commerce de l'Orient, a donc produit sur les intérêts matériels le même effet que le hatti-schérif de Gulhané sur l'ordre social. Il y a des réformateurs malheureux qui, avec le plus noble cœur, échouent dans tout ce qu'ils tentent.

On objecte qu'un tarif de douanes trop en faveur des fabriques indigènes aurait développé outre mesure la contrebande, que la configuration du pays turc et les droits des communes préservaient de toute répression. On aurait pu néanmoins garder un certain milieu. D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Turcs, à l'entrée de leurs villes, font payer aux régnicoles trois fois plus qu'aux marchands étrangers. Ils avaient cru s'enrichir par là aux dépens des rayas, et cependant Pertuisier remarquait déjà, il y a trente ans, que, « si les Grecs pouvaient donner un libre essor à leurs dispositions natu-

relles, l'empire ottoman arriverait bientôt à la hauteur des autres puissances pour l'industrie. Eux et les Arméniens suffiraient pour l'exercer, et masquer l'apathie de la nation dominante. Combien alors cet état serait puissant, vu la quantité de numéraire qu'il enlèverait à ses voisins! » Mais la vieille erreur des conquérans, qui croient s'enrichir en sacrifiant l'indigène vaincu à l'étranger, subsistait encore dans la tête du novateur Reschid, et c'est ce qui le détermina sans doute, durant toute l'année 1840, à refuser si durement à l'ambassadeur de l'Hellade, Zographos, les droits que la Porte accordait à tout le reste de l'Europe : les Grecs étant d'anciens rayas, il crut devoir les traiter comme tels. Ce système règne toujours : les produits de l'industrie des rayas paient encore, pour entrer dans Stamboul, des droits plus grands que ceux de l'industrie étrangère. Quel résultat a eu cette absurde méthode? Les rayas, dépouillés de leurs derniers moyens de production, n'ont pu continuer à payer leurs impôts, et, dans l'alternative de mourir par la faim ou par le sabre, ils ont saisi le glaive vengeur. Telle a été, en grande partie, la conséquence de la conquête des bazars gréco-slaves par les fabricans anglais; cette invasion de l'industrie anglaise a mis la Turquie en feu. Il aurait dû en être de ce traité comme du hatti-schérif. En supposant que l'un et l'autre fussent nécessaires pour calmer l'égoïsme franc, et satisfaire l'opinion libérale européenne, on pouvait les proclamer, mais sans prétendre y soumettre par la force les provinces et les communes qui, en vertu de leurs anciennes franchises, refuseraient de les accepter.

Le fléau des calicots anglais n'est pas le seul qu'ait introduit cette liberté commerciale. L'importation et le débit des poteries, quincailleries et modes allemandes, ont l'inconvénient mortel, dans un pays tellement dénué de numéraire, de ne se faire que par argent comptant. Aussi, dans toute la Turquie slave, la monnaie courante est-elle forcément l'argent autrichien. L'Autriche exploite complètement les rives du Danube, tant moldo-valaques que serbes et bulgares; ses commerçans, qui ne sont au fond que des marchands de pacotille, nommés *lipsikani*, parce qu'ils s'approvisionnent à Leipsig, n'emportent des pays slaves que de l'argent sans marchandises, et les appauvrissent ainsi doublement.

Il n'est qu'un moyen pour l'empire d'échapper à la dissolution qu'un pareil état de choses rend inévitable : c'est de modifier en même temps et le traité de commerce conclu avec l'Europe, et le fatal hatti-schérif; c'est d'opposer au premier un système d'octroi

plus favorable aux indigènes, ainsi que des primes d'encouragement pour les industries locales, et de paralyser le second par des constitutions provinciales mieux adaptées aux besoins des divers peuples de l'empire, et créées de concert avec leurs représentans.

La France devrait avoir dans cette grande œuvre de régénération le principal rôle. Elle qui favorise partout l'essor des nationalités devrait s'intéresser enfin à celles de l'Orient gréco-slave. Mais, depuis long-temps, la France ne s'occupe guère que de l'Orient turc et arabe; elle néglige profondément les rayas européens, qui néanmoins disposent des clés de Stamboul. Le cabinet français avait compris que, pour régner sur l'Asie, il faut avoir à soi les Arabes; mais, pendant qu'il poursuivait ce but, l'Angleterre s'affermissait à Corfou, et la Russie obtenait en Moldo-Valachie et en Serbie le droit de tutèle sur quatre millions de rayas. Depuis que cette puissance est investie de ce triple protectorat, elle remue incessamment les provinces gréco-slaves; en Bulgarie, en Macédoine, en Hertsegovine, en Bosnie, partout elle répand des bienfaits, et promet sous main des libertés moins menteuses que celles du hatti-schérif de Gulhané. Pendant ce temps la France, absorbée ailleurs, oublie les régions qui, étant les greniers de Stamboul, peuvent envoyer à cette cité la vie ou la mort.

D'incalculables avantages récompenseraient pourtant la France de l'appui qu'elle prêterait aux Gréco-Slaves. L'organisation nouvelle de l'Orient chrétien aurait pour premières conséquences l'agonie du commerce anglais en Turquie, et le refoulement de l'action russe vers les contrées asiatiques. Une grande partie du négoce et du mouvement de transit entre l'Orient et l'Europe, qui maintenant se fait par l'Allemagne, se rabattrait vers le sud et tomberait en partage aux armateurs d'Italie et de Marseille. Il est évident qu'une fois constitués sous l'égide du sultan, les états gréco-slaves, ayant une administration séparée et n'étant plus forcés de subir les traités de commerce imposés à la Turquie par l'Angleterre, disposeraient leurs douanes de manière à grever surtout ceux des négocians étrangers qui, ne cédant leurs marchandises que pour de l'argent, excluent la réciprocité du gain; ils favoriseraient au contraire ceux qui, en leur apportant tous les objets de fabrication nécessaires à la péninsule, leur offriraient en même temps les débouchés les plus avantageux pour leur propre industrie. Dans ce cas, l'Autriche, qui exploite la moitié de la Turquie d'Europe, devrait bientôt céder une grande partie de ses profits à la France, puisque, déjà pourvue abondamment par ses provinces hongroises de tous les produits bruts

qu'elle pourrait tirer des pays gréco-slaves, le commerce d'échanges avec la péninsule lui devient presque impossible. Aussi, quoique cette puissance importe dans les seules principautés moldo-valaques pour plus de 10 millions par an, les spéculateurs autrichiens, forcés de laisser à d'autres peuples l'exportation des produits indigènes, finissent-ils par se ruiner. Il n'en serait pas de même pour la France, qui manque souvent des objets dont le sol gréco-slave abonde. Mieux en état que les Allemands de faire des échanges, les Marseillais approvisionneraient avec avantage ces pays de ce qui leur est nécessaire; et si, pour échapper aux vexations douanières du transit autrichien, ils prenaient la voie de Salonik et de l'Albanie, ils réussiraient infailliblement, après quelques années de sacrifices, à établir, même sur le Danube, en face des Allemands, une concurrence lucrative. Si le commerce autrichien vient au contraire à prédominer dans ces contrées, on verra s'y reproduire les dévastations qui signalèrent la domination vénitienne. L'Autriche ne fait pas même grace de l'impôt aux trente mille sujets allemands établis en Moldo-Valachie; elle prélève sur eux annuellement au-delà de 40,000 ducats, tandis que ces mêmes Autrichiens ne paient pas un para au pays étranger qui les nourrit. Pourtant c'est le commerce autrichien qui, malgré des conditions défavorables, a le plus de chances de prédominer, si le *statu quo* se maintient, et si l'Orient, par sa régénération intérieure, ne parvient pas à lui opposer une concurrence indigène.

Le Danube est le grand canal de communication entre l'Europe continentale et l'Orient. Fondant sur ce fleuve tous ses rêves de grandeur, l'Autriche va jusqu'à espérer que le Danube, tombant dans la mer Noire, rivalisera un jour avec la Méditerranée, comme voie de transport vers l'Asie. En effet, les richesses de l'Inde ont pour s'écouler en Europe trois voies naturelles, au midi et au nord les deux mers Rouge et Noire, et entre elles la mer Blanche ou l'Archipel. De ces trois grands bassins du commerce, l'Angleterre en a usurpé un; les Grecs aspirent légitimement à en occuper un autre; l'Autriche et la Russie se disputent, au détriment des Slaves du sud, la possession du troisième. Si ce dernier canal tombe exclusivement aux mains de l'Autriche, elle réduira par là même le commerce de tout le nord de la France à n'être que son tributaire. La Bavière le sent si bien qu'elle va creuser enfin le canal, déjà rêvé par Charlemagne, pour unir par le Mein le Danube au Rhin, et la société viennoise des bateaux à vapeur danubiens élargit de plus en plus son action. Ses pyroscaphes ne s'arrêtent plus à la

Valachie; ils atteignent, à des intervalles fixes et très rapprochés, Trébizonde, Scio, Chypre, la Syrie. Ils avaient porté sur le Danube, en 1837, 47,000 passagers et 73,000 quintaux de marchandises; dès l'année suivante, le chiffre des marchandises s'élevait à 320,000 quintaux, tandis que le nombre des passagers atteignait 74,000. Oublieuse de ces résultats, la France n'a pas même de vice-consul dans les deux grands ports danubiens, Galats et Braïla, où tous les pavillons affluent. 449 voiles ont paru en 1837 à Braïla, dont 25 autrichiennes, 20 russes, 2 anglaises, une belge, de françaises point; à Galats, dans la même année, sont entrés 528 bâtimens, dont 48 autrichiens, 50 russes, 8 anglais, 1 sous le pavillon belge, aucun sous celui de la France. Pourtant le Danube, qui, suivant Napoléon, avec ses 500 lieues de cours et ses 120 affluens navigables, est *le premier fleuve de l'Europe*, le Danube n'appartient à l'Autriche que par l'entremise des Hongrois, et de plus la double rive serbo-bulgare et moldo-valaque occupe les 200 principales lieues de son cours. Il serait donc facile d'en disputer aux Autrichiens l'exploitation exclusive, surtout s'il est vrai, comme on l'assure, que notre poterie et notre porcelaine commune pourraient être vendues avec bénéfice en Valachie au même prix que la grossière faïence allemande. Les objets d'exportation seraient les viandes salées pour alimenter notre marine, les bois de construction des immenses forêts des Karpathes et des Balkans, les céréales, le sel, les peaux, les laines, la cire, le goudron. L'extrême bon marché de tous ces produits bulgares et moldo-valaques, si le commerce de Marseille consentait à aller les chercher, mettrait fin aux gains énormes que font sur nous les armateurs d'Odessa. Mais il faudrait pour cela des encouragemens officiels.

Si du nord de la presqu'île gréco-slave on se tourne vers le midi pour y chercher l'action de la France, elle est également absente. La république du Monténégro devient d'année en année plus redoutable et plus influente : son débouché naturel est le golfe de Cattaro, inexploité depuis la chute de Raguse, mais qui n'en offre pas moins une des premières positions maritimes de la péninsule. De là on domine Scutari et presque toute l'Albanie. Les Monténégrins viennent à Cattaro, à Boudva et sur la côte, vendre aux Autrichiens leurs viandes fumées, leurs pelleteries, leur cire et leur bétail. Pourquoi ne pas entretenir, au moyen d'échanges commerciaux, des relations amicales avec cette *montagne libre?* A Scutari, la France avait un consulat dès l'année 1640, et l'y maintint jusqu'au milieu du XVIIIe siècle; aujourd'hui elle n'en a plus. Les prélatures et les mo-

nastères albanais sont dirigés par des ecclésiastiques venus de l'Autriche seule, qui tient par là même l'Albanie catholique sous sa main. En Bosnie, où les agens secrets russes, anglais, autrichiens, se croisent sans cesse, le nom de la France est inconnu. Les consulats français de Janina et de Prevesa sont-ils suffisans pour observer cette longue côte, foyer toujours ardent de guerre civile, qui s'étend de Raguse à Patras?

En général, toute la politique de la France à l'égard de l'Europe orientale a été jusqu'ici singulièrement indécise, pour ne pas dire nulle. On craint de favoriser la Russie, en suivant la ligne où elle feint de marcher, et on se met à la remorque de l'Angleterre. Des écrivains essaient même de prouver qu'il faut autant que possible refouler l'essor des Slaves et des Grecs, sous prétexte qu'ils sont amis des Russes. Sans doute, tous les membres de cette famille se tiennent; on n'empêchera jamais le Grec ou le Slave d'avoir du penchant pour le Moscovite, comme les Italiens, les Espagnols, les Belges, ont du penchant pour la France. Cette sympathie naît d'une civilisation et de croyances communes, et du vague souvenir d'une primitive alliance de races. Mais il en sera pour la chrétienté orientale comme pour les peuples latins, qui ont chacun des intérêts à part et très souvent opposés, tout en appartenant au même empire moral, au même ensemble d'opinions et d'idées. Il ne faut, pour atteindre ce résultat, qu'aider généreusement les nationalités, encore si frêles, de l'Orient chrétien à grandir libres en face de la Russie. Les Gréco-Slaves du sud sont le principal levier à faire mouvoir pour raffermir l'équilibre européen. Placés entre l'est et l'ouest, appartenant à l'Orient par les mœurs, à l'Europe par l'intelligence, ils semblent destinés, grace à ce privilége de double nature, à remplir, comme les anciens Grecs, un rôle de médiateur entre les deux hémisphères. Leur vœu est de se développer dans cette voie, en s'appuyant sur les secours et les lumières de l'Occident, en subissant son influence, non son joug. Ce vœu doit être compris de la France, qui n'a qu'un moyen de soustraire l'Europe orientale à l'influence anglaise et à la protection des tzars : c'est d'y subdiviser la puissance ainsi qu'elle est subdivisée en Occident, d'y relever les nations opprimées, d'y organiser enfin des souverainetés nouvelles, de nouveaux intérêts, qui puissent contrebalancer puissamment les intérêts de l'Angleterre et de la Russie.

CYPRIEN ROBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

Le néant des grands faits littéraires est devenu complet en Angleterre; la Grande-Bretagne ne vit que de détail. Sous le coup de fouet incessant de trois mille et quelques journaux, la civilisation de l'Europe sommeille. Montrez-moi où sont les Byron de l'Angleterre, les Walter Scott de l'Écosse, les Goethe de l'Allemagne et les Pellico de l'Italie. La fusion de tous les peuples et de toutes les langues, depuis les confins de la Russie jusqu'aux Orcades, depuis Cadix jusqu'à la Dalmatie, s'opère tristement, lentement, avec une sorte de paresse active et de petit bruit continu. Tous ces ruisseaux ou ces fleuves, ayant coulé pendant long-temps dans un lit fertile ou abrupte, ont fini par trouver une même pente, d'où ils s'écoulent vers un fond commun; là leurs eaux vont se réunir, moins pures, moins limpides, moins murmurantes, sans caractère et sans couleur. Bientôt ce grand lac de la littérature européenne absorbera toutes les nuances. L'Italie et l'Espagne s'y sont précipitées les premières; on fait des romans métaphysiques à Venise; on écrit des mythes à Florence; le conte historique, embelli de costumes et d'antiquités, se fait jour à Madrid. Les mêmes échanges s'opèrent vers le Nord : l'Angleterre nous emprunte le roman furieux, l'Alle-

magne essaie la popularisation de l'économie politique. Il paraît à Londres des drames symboliques, à Stuttgard des imitations de Bulwer. Carlyle continue son essai de greffe germanique; les revues de Berlin et de Leipzig voudraient bien lutter de vigueur et de précision avec les revues d'Édimbourg et de Londres. Ce mélange inévitable et universel n'est qu'un effacement énorme et une abolition presque définitive des supériorités. Il semble que le génie littéraire et la beauté ou la force du style se soumettent d'eux-mêmes au niveau démocratique, et que l'état intellectuel de l'Amérique septentrionale nous menace tous. Quand on a cité Carlyle et Bulwer en Angleterre, Tieck et Schelling en Allemagne, Pellico et Manzoni en Italie, que reste-t-il? Parmi ces noms mêmes, plusieurs sont reflet et écho; la qualité intime du génie, l'originalité s'en va. Une vacillante et légère flamme erre à la cime de la littérature européenne, comme cette dernière lueur qui serpente encore et cherche à se ranimer faiblement au sommet du bûcher qui va s'éteindre.

Si peu d'idées et une consommation de mots si effroyable, l'art oublié et l'intempérance d'écrire et d'imprimer parvenue à son dernier terme, l'imprimerie elle-même compromise dans son intérêt industriel par le nombre des produits inutiles, les bibliothèques nouvelles ployant sous autant de livres que les bibliothèques anciennes; dans cet océan de phrases, l'originalité perdue, toute opinion ébranlée ou détruite; enfin une dissolution universelle des intelligences errantes ou détendues : qui pourrait nier cette situation? L'Angleterre a résisté; mais elle est atteinte du mal général. Si l'on s'aperçoit un peu moins de son marasme, c'est grace à son admirable position insulaire, qui lui permet de jeter des anecdotes nouvelles dans de mauvais volumes, des faits curieux dans un style lâche, et un intérêt d'hier dans le voyage frivole publié aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques curiosités dans ce néant. On peut recueillir des détails nouveaux dans plusieurs narrations consacrées au Japon, à la Corée, au Thibet, à l'Afghanistan, aux îles Ioniennes, à la Sibérie. Nous citerons, parmi les voyages récemment publiés, celui de Kennedy au Texas, non comme renfermant d'incontestables vérités, mais comme curieux et piquant. Le monde civilisé, vaste ruche de verre, dont tous les mouvemens se trahissent à l'œil nu, a vu avec surprise une nouvelle société naître dans le Texas et s'élever, comme toutes les sociétés, par l'énergie, la persévérance et l'injustice. La race forte a chassé devant elle la race faible, et la vigueur de l'esprit et du corps ont tout écrasé. C'est l'histoire du

monde. Les philosophes ont-ils accordé à ce fait une attention assez réelle? Ou plutôt y a-t-il encore des philosophes? On pourrait en douter, à voir ce qui se passe. L'époque où l'on imprime le plus est celle où l'on réfléchit le moins; la pensée succombe sous l'improvisation typographique.

Bulwer se tait. Marryat inonde le marché de son style facile et de ses inventions vulgaires. Théodore Hook est mort. Campbell n'écrit plus. Thomas Moore réimprime ses œuvres. Southey corrige les siennes. Les grands noms qui brillaient en 1820 reculent et disparaissent; le passé s'efface, et l'avenir n'offre que des espérances. Les procédés matériels de vente et de débit achèvent de tuer l'intelligence en Angleterre comme en France. Nos voisins se sont mis, comme nous, à fabriquer la toile littéraire et à la détailler à bon marché, périodiquement, régulièrement, comme on livre de la marchandise à jour fixe. Marryat et Ainsworth se sont placés à la tête de ces fournitures intellectuelles. Ils ne méditent plus un roman, ils l'improvisent, et l'improvisent en le découpant; ces fragmens de fictions hebdomadaires, que l'économie du public accepte et que favorise la paresse de l'écrivain, sont mortelles à l'art. Le décousu, les *disjecta membra poetarum*, l'incurie née de la rapidité et du besoin de produire, remplacent les anciennes lois de la composition, la cohésion des parties, l'unité et le fini. L'auteur ne pense plus qu'au numéro actuel de son roman et aux vingt guinées qu'il rapporte; les pages qui précèdent et celles qui suivent ne le préoccupent nullement. Chaque numéro successif est un tour de force, un escamotage et un appât. Vous avez beau faire: vous cherchez l'effet théâtral, vous suspendez violemment l'attention du lecteur, vous quittez le vrai pour l'étonnant, et le naïf pour l'imprévu; vous laissez tomber la toile au moment où l'émotion est irritée, où le héros va périr, où l'héroïne s'attendrit, où le cœur du lecteur tressaille. Prestidigitation misérable. Comment écrirait-on sans suite, sans révision, sans conscience, je ne dis pas des chefs-d'œuvre, mais des choses intéressantes ou raisonnables? Harrison Ainsworth, auteur de *Crichton*, de la *Tour de Londres*, de *Turpin* et de *Jack Sheppard*, ne prend pas même la peine de relire son numéro précédent. Dans la *Tour de Londres* (Nº VIII, § 18), le héros, que nous trouvions tout à l'heure à la nage et presque mort, reparaît vivant et joyeux (Nº X, § 20), sans que l'on sache comment il s'est sauvé, pourquoi il vit, ni ce qu'il vient faire, en sortant de la Tour de Londres et de la Tamise, chez la reine Élisabeth. On citerait mille exemples d'inconséquences pareilles, d'étourderies, d'omis-

sions, d'oublis, de faits niés et affirmés tour à tour, de caractères ébauchés d'une manière et terminés d'une autre.

Ce nouveau romancier, Ainsworth, auquel on a voulu faire une réputation, préfère la violence à la vérité, l'effet à la logique, et la hardiesse du coup de brosse à la perfection de l'art. Chef de l'école « exagérée, » et de ces écrivains que les Allemands appellent les écrivains *de la foudre et de l'éclair,* il se place de préférence dans l'exception; il cherche le bizarre et l'extraordinaire. C'est ainsi qu'il a tour à tour écrit l'histoire d'un voleur, d'un assassin et d'un charlatan, usant toujours de couleurs forcées et rudes, quelquefois atteignant l'effet qu'il recherche sans cesse; s'adressant au gros du peuple, aux communes intelligences, à celles que l'exquis fatigue. Dans son dernier roman, histoire enjolivée, mais non embellie de la malheureuse Jeanne Gray, ses personnages favoris ne sont ni cette charmante et triste créature, ni Élisabeth, ni Marie, mais un pauvre nain difforme, appelé *Xit,* et trois géans, gardiens de la Tour, *Og, Gog* et *Magog,* fils bâtards de Henri VIII et d'une poissarde, à ce que prétend l'auteur. Belles inventions, que naguère nous aimions en France, et que maintenant nous repoussons du pied comme trop faciles. Voilà les personnages auxquels Ainsworth a donné le plus de soin, qu'il a entourés de tout son amour, et auxquels il revient le plus souvent. Un nain entre trois géans lui plaît beaucoup; nous ne voyons pas, en vérité, ce qu'une création de ce genre renferme de gai ou de sublime. Il eût mieux valu faire agir et penser d'une manière digne d'elle cette fille charmante, à l'ame ardente et noble, à l'esprit sagace et droit, d'une haute vertu, d'une beauté d'ange, qui ne jouait point l'héroïsme, et qui était un héros : — Jeanne Gray. L'histoire moderne n'a pas de nom comparable au sien. Il n'y a pas d'autre exemple d'une vierge de dix-sept ans exécutée par ordre de sa cousine, pour avoir obéi à son père, à ses proches, aux évêques, aux nobles et à l'élite du royaume. On ne s'arrête pas sans tristesse en face du beau portrait de Jeanne Gray qui se trouve dans la collection de Lodge; quelle vive douceur, quelle spirituelle ingénuité, quelle élégance fine, quelle beauté gracieuse! « Sa mort, comme l'a si bien dit Mackintosh, suffirait pour honorer et déshonorer un siècle. » En intitulant sa fiction *la Tour de Londres,* et non Jeanne Gray, le romancier anglais a prouvé qu'il ne comprenait même pas son sujet.

Ainsi le mouvement de la presse anglaise, pendant l'année 1841, a été nul et frivole dans le roman; nous le verrons tout à l'heure théologiquement sérieux jusqu'à l'ennui.

Charles Dickens, qui ne manque pas d'une certaine veine facile de gaieté inférieure, a continué ses livraisons de contes et de romans, dont la valeur n'augmente pas avec les années, et qui ne tarderont guère à épuiser le stérile trésor du jargon populaire, de l'argot des rues et des ridicules bourgeois.

James, un des esprits les plus secs qui se soient avisés d'essayer la manipulation du roman, continue à improviser sa transformation des scènes historiques en contes et en nouvelles, métamorphose persévérante des plus belles pages de Froissart en récits prolixes plutôt qu'ingénieux. Ce genre de roman qui n'est, après tout, que de l'histoire gâtée, n'a d'autre résultat que de renvoyer le lecteur à ses vieux amis les chroniqueurs du moyen-âge. Imitateur servile d'un succès déjà passé de mode, et copiste arriéré de Walter Scott, ce M. James, qui vient de s'emparer, pour son œuvre de dommage, d'un magnifique sujet, *la jaquerie*, a composé, avec des pages de chronique recousues, plus de cinquante volumes qui n'ont ni intérêt ni saveur, mais qu'un libraire bienveillant s'arrange pour faire réussir à demi. A chaque nouveau volume que publie M. James, on est tenté de lui adresser la question qu'une dame adressait au comédien Mathews : « Quand donc commencerez-vous à m'amuser? »

Un autre romancier qui a dû quelque renom à sa prude sympathie pour les mœurs méthodistes de son époque, M. Ward, auteur de *Tremaine* et de *De Vere*, parvenu aujourd'hui à l'âge de soixante-seize ans, a publié un roman nouveau intitulé *De Clifford*. Ce n'est guère, comme ses romans précédens, qu'un tissu de sermons, mais de sermons vieillis : l'archevêque de Grenade à son dernier période. « Quel roman voulez-vous qu'on vous lise? demandait-on à une dame dont la vue s'était affaiblie. — Lisez-moi *Grandisson*. Si je m'endors, je n'y perdrai rien; je suis sûre de retrouver mes personnages causant dans le parloir de cèdre. » *De Clifford* est un *Charles Grandisson* renforcé, où le sermon domine. Par une singularité remarquable, et qui ne laisse pas d'être commune chez les écrivains d'un âge avancé, quelques scènes d'amour se font remarquer par la vivacité et la grace. Le mécontentement apparaît dans cet ouvrage, qui trahit la mauvaise humeur d'un écrivain de second ordre furieux de n'avoir pu dépasser ce niveau, et s'obstinant à prendre les bornes naturelles de son talent pour l'injustice de la société dans laquelle il vit. La fureur contre la critique et les critiques, rancune d'assez mauvais goût, signale, chez les écrivains qui cèdent à une telle faiblesse, une infériorité incurable. M. Ward, pour satisfaire son dépit,

a, comme certains auteurs dramatiques français, jeté dans son œuvre un critique de profession qu'il a couvert de ridicule, de haine et de mépris, sous le nom de sir John Paragraphe. Ce personnage résume tous les vices, la lâcheté comprise. « Il ne renferme pas, dit M. Ward, un seul sentiment honnête dans *sa carcasse,* pas une lueur de poésie, pas une étincelle d'imagination, pas un souvenir d'études sérieuses, pas une ombre de véritable esprit. » Voilà qui est bien dur et d'une extrême violence. La critique est-elle un état? C'est l'état de tout le monde. Le journalisme constitue-t-il une situation? est-ce une profession? Non, certes; chacun en Europe, exerce aujourd'hui la critique, et cette tribune de la presse militante appartient, non à un monopole spécial, mais au public tout entier.

Cecil, roman anonyme assez bien écrit et assez piquant, offre l'antagonisme le plus complet du roman de M. Ward. Toute la légèreté compassée, toute la frivolité sérieuse de la vie *exclusive* en Angleterre, se retrouvent dans les pages quelquefois brillantes de cette fiction élégante, qui a eu beaucoup de vogue, mais qui ne nous semble pas avoir d'importance réelle.

Parmi ces livres qui plaisent, tout en comptant fort peu dans l'histoire littéraire, je placerai au premier rang les *Mémoires du comédien Mathews* et ceux *de la famille Colman*, que l'on vient de publier. L'acteur anglais, placé en dehors de la société, ne pouvant pénétrer dans aucun de ses cadres aristocratiques, frappé d'anathème par le puritanisme, en horreur aux honnêtes bourgeois, souvent aussi relevé de sa déchéance par l'admiration publique et par la liberté révoltée de l'opinion anglaise, occupe, dans ce monde hiérarchique et bizarre, une situation spéciale qui ne ressemble à aucune autre. Rien de plus aventureux, de plus étrange et de plus mêlé que la vie des Kean, des Sheridan Knowles, des Colman, des Mathews. Rien aussi de plus honnête, de plus pur, de plus complètement décent et de plus élégamment convenable que celle des O'Neil, des Siddons, des Kemble, des Mac-Ready. Plus l'exception en faveur de ces derniers est rare, plus il faut qu'elle soit méritée; achetée à grand prix par les mœurs et le talent, elle paraît naturelle et les met de pair avec tout le monde. Parmi les acteurs, les plus amusans, il faut le dire, et les plus curieux à observer, ce ne sont pas les sages et les dignes, mais les fous et les décastés. Que ne donnerait-on pas pour retrouver les mémoires de Kean, ou les confessions écrites par cette reine de toutes les actrices passées et présentes, Nelly Gwynn, à qui Charles II jetait, de sa loge, des diamans qu'elle recevait dans son tablier; Ninon

des coulisses, aussi spirituelle et aussi jolie que Mlle de Lenclos; mêlant à ses saillies un grain de joviale effronterie qui rappelait son premier métier de marchande d'oranges; hardie, avenante, agaçante, d'un sang-froid et d'un à-propos incomparables! La moindre anecdote de sa vie résume tout le mouvement de son siècle. Un jour, par exemple, que son carrosse traversait Londres, le peuple, croyant reconnaître l'équipage de la duchesse de Portsmouth, maîtresse du roi et catholique, poursuivit et assaillit à coups de pierre la pauvre Nell, qui entendait retentir à ses oreilles les mots: « A bas la *courtisane* catholique! » Nell fit arrêter sa voiture, et passant sa jolie tête à la portière : « Mes bons amis, dit-elle, vous vous trompez, je suis la *courtisane* protestante! » Nous adoucissons la crudité des paroles.— Elle fut reconduite en triomphe. Ce trait vaut tous ceux du cardinal de Retz.

A défaut des mémoires de la spirituelle et audacieuse Nelly, nous avons les lettres de Garrick, de miss Bellamy, de miss Kemble et les papiers posthumes de toute une famille nourrie dans le trou du souffleur, élevée à la clarté de la rampe, bercée au milieu des forêts de carton qui composent l'univers théâtral, celle des Colmans, alliés à la famille de lord Bath et parens de lord Pulteney. La dynastie colmanique se compose de trois générations, représentées, la première par un Colman pauvre, joyeux, élégant, aimable, ambassadeur à Florence, amateur de tableaux et de curiosités; la seconde, par son fils, l'auteur de *la Femme jalouse* et du *Mariage secret*, créateur, directeur et propriétaire du Haymarket; la troisième, par ce Colman jeune, mort récemment, auteur de vingt farces immorales et amusantes, débauché dans sa jeunesse, censeur dramatique sur ses vieux jours, et aussi rigide pour les autres qu'il avait été indulgent pour lui-même. Sa sévérité n'était point mêlée d'hypocrisie. Il faisait son métier, disait-il, sans le respecter et sans y croire. Comme les fonctions de censeur (*examiner of plays*) rapportent en Angleterre à celui qui les exerce, non des appointemens fixes, mais un gain proportionnel au nombre des œuvres censurées, Colman s'attachait avec un acharnement extraordinaire à ne laisser passer aucun manuscrit, pas une chanson, pas un couplet, pas un changement dans le dialogue, sans y apposer sa griffe et sans prélever son droit. Écrivant d'une main des odes obscènes, et d'une autre biffant les plus innocentes plaisanteries des auteurs dramatiques, exigeant de celui-ci un schelling pour une strophe remise à neuf, et de cet autre une guinée pour l'indécence d'une situation corrigée, lui-même, imperturbable

dans cette situation double, était devenu plus comique que tous les personnages de ses pièces. Il faut voir, dans l'ouvrage un peu diffus publié par M. Peake (1), avec quelle facile et superficielle impudence ce joyeux et insouciant fonctionnaire se faisait le même jour puritain pour gagner son argent de censeur, et cynique pour gagner son argent de poète. Il effaçait le mot *ange* sous prétexte que les anges sont consacrés par la Bible, et que l'on ne doit pas permettre à un amant de théâtre de nommer ainsi sa maîtresse. Il ne voulait pas que l'on s'écriât sur la scène : *Oh ciel!* ce qui, disait-il, constituait une grave impiété; d'ailleurs insolent, hardi, flatteur, ne manquant ni d'à-propos ni d'aplomb : grandes qualités dans la vie, et qui lui tinrent lieu de toutes les vertus auxquelles il ne prétendait pas.

En 1811, il était enfermé pour dettes dans la prison du Banc du roi (*King's bench*), lorsque le duc d'York, qu'il amusait souvent de ses bouffonneries, vint l'y chercher, et le conduisit chez le prince régent lui-même, où le couvert du bouffon se trouvait mis. Il comprit à l'instant sa situation, son rôle, ce qu'on attendait de lui, et joua le plaisant. « Ah! ça, s'écria-t-il au dessert et très haut, quel est, je vous prie, ce gros bel homme que je vois là-bas, au milieu de la table? — Taisez-vous, George, vous allez dire des sottises. — Je suis venu ici pour m'amuser, reprit-il encore plus haut, et, s'il vous plaît, je ne me tairai pas. C'est un très bel homme que ce monsieur, avec ses épaules magnifiques et sa physionomie de bon enfant. Qui est-ce donc? — Silence, vous savez bien que c'est le prince. — Ah! c'est là votre aîné. Il a l'air plus jeune que vous de vingt ans, sur mon honneur. Je l'ai entendu chanter supérieurement autrefois, je m'en souviens comme si j'y étais. Puisque je suis ici pour un jour, et que mon école buissonnière ne doit pas durer, s'il est aussi bon compagnon que par le passé, il devrait bien me chanter une chanson, pour faire plaisir à un vieux camarade. » Le prince se mit à rire et chanta. « Magnifique! s'écria Colman. Quelle voix! quelle verve! quel aplomb! Les meilleurs bouffes ne le valent pas. Je veux l'engager au théâtre du Haymarket! » La conversation, mise en si bon train par la vive insolence et l'à-propos de Colman, continua sur le même ton, et fournit au directeur de théâtre l'occasion d'une saillie très heureuse : « N'êtes-vous pas plus vieux que moi, Colman? lui dit le prince. — Non, altesse, je ne me serais pas permis de venir au monde avant vous! »

(1) *Memoirs of the Colman Family*, by R. B. Peake, 2 vol.

Son père, dont *la Femme jalouse*, imitée par Desforges, conserve encore droit de bourgeoisie sur la scène française, et dont *le Mariage secret*, adopté par Cimarosa, est devenu un thème commun et populaire, avait beaucoup plus de talent que son fils. Esprit froid, sans profondeur et sans élévation, mais non sans ressources, il possédait cette invention des situations et cette facilité habile de mise en œuvre, assez commune en France, mais rare en Angleterre. En somme, de ces deux volumes publiés par M. Peake, on pourrait extraire un demi-volume, qui éclairerait d'une lumière piquante et originale les ministères de Bath, Walpole et Pitt, et le règne théâtral de Goldsmith, Sheridan et Cumberland.

La fureur biographique de nos voisins ne s'est pas amortie. Quelques bons ouvrages, tels que *la Vie de Frédéric-le-Grand*, par lord Dover, et celle de *Clive*, par Malcolm, se détachent et s'isolent sur un fond de diffusion, de trivialités, de correspondances brutalement et littéralement reproduites, surtout de panégyriques emphatiques et menteurs. Un homme de talent, écrivain périodique très peu connu en France, Gleig, ministre de l'église anglicane, tory violent et attaché depuis long-temps au *Fraser's Magazine*, n'a pas évité ce défaut; sa *Vie de Warren Hastings* est un ouvrage manqué. On ne peut trop s'étonner de trouver sous la plume d'un ecclésiastique l'apologie perpétuelle des omissions et des transgressions imputables à son héros et condamnées par le Décalogue. Autant valait, comme dit Shakspeare, *blanchir un Éthiopien et laver un Maure*.

Grand esprit, homme d'action et de caractère, souvent bienfaisant et même généreux, mais allant au succès avant tout et par tous les chemins, Warren Hastings a commis plus d'une action mauvaise; il n'a point commis de fautes politiques. Il a mérité le succès par sa ruse, sa fraude, sa violence, sa persévérance. Avec des qualités plus douces et une moralité plus réelle, aurait-il réussi? Non, certes. Les moyens du succès humain ne sont pas le dévouement et l'abnégation. Pour accomplir la tâche que s'était imposée M. Gleig, et tracer l'histoire de cette vie guerrière, rusée, aventureuse, qui a valu à l'Angleterre un immense empire, il fallait aborder franchement la question; il fallait dire : La morale est le courage de se dévouer, la politique est l'audace de réussir; l'une est dévouement, l'autre est égoïsme. Warren Hastings a choisi le *succès*.

Salut au plus aimable, au plus innocent, au plus bavard, au plus égoïste et au moins fatigant des raconteurs, à l'excellent Samuel Pepys, secrétaire de l'amirauté sous les règnes de Charles II et Jac-

ques II, celui qui nous a dit la forme de ses perruques nouvelles, le charme d'un poudding bien préparé et la scène domestique survenue à propos d'une collerette donnée à la femme de chambre de sa femme. Salut à ce bonhomme qui a joint, sans le vouloir, aux mémoires secrets de son ménage les plus curieuses relations sur lady Cleveland, Nelly Gwynn, et les secrètes particularités d'un temps fort bizarre. En voyant annoncer deux nouveaux volumes de la correspondance et des mémoires de Samuel Pepys, il n'y a pas d'observateur sincère de l'espèce humaine qui ne se soit réjoui dans son âme (1). Ses contemporains le nommaient *Peeps*, c'est-à-dire *l'écouteur aux portes*, et jamais nom n'a mieux convenu à un personnage historique.

Malheureusement le bonhomme, tel que nous le retrouvons dans ces deux volumes, a un peu vieilli; il a perdu beaucoup de petits vices, d'honorables remords, et une grande partie de l'intérêt qui s'attachait à sa personne. Il n'est plus si ridicule, mais il n'est plus si amusant; il ne regarde plus les beautés pimpantes de la cour de Charles II avec cette convoitise mêlée de contriction qui le rendait comique. Il ne va plus au théâtre, en sortant du prône, détruire, sous le feu des regards de la jolie Nell, les bonnes impressions que lui a laissées le prédicateur. Sa perruque même a conquis de la dignité. Ce n'est plus une perruque de mauvais sujet et d'homme de cour, mais une perruque prude et honnête, comme il convient à un vieil administrateur de la porter. Dans les grands esprits, la maturité et la vieillesse sont le temps de la grande moisson, l'époque des méditations les plus puissantes; c'est le dernier mot de l'expérience. Les hommes de peu de valeur reviennent à l'enfance par la vieillesse, et Pepys appartient à cette classe.

L'histoire cependant a quelque chose à glaner dans ces volumes peu significatifs. Le commencement du règne de Guillaume III et la fin du règne de Jacques II sont éclairés d'une manière assez vive par les fragmens de correspondance qu'ils contiennent, et surtout par le journal du voyage officiel de Pepys à Tanger. Peu à peu, dans les nouveaux volumes, on voit s'affaiblir cette activité pour des riens, cette vivacité infatigable qui avait distingué Pepys dans son beau

(1) *The Life, Journal, and Correspondence of Samuel Pepys*, esq., secretary to the admiralty in the reign of Charles II and James II; including a narrative of his voyage to Tangier, deciphered from the short-hand Mss. in the Bodleian library, by the rev. John Smith, A. M. Decipherer of *Pepys' Memoirs*: now first published from the originals; 2 vol.

temps, lorsque le matin, la viole d'amour à la main, il répétait la chanson dont il avait composé l'air et les paroles :

Jeune beauté, retirez-vous !

déjeunant ensuite et partant pour son bureau, où il s'enfonçait dans les paperasses avec une fureur extraordinaire; irrité contre la corruption, mais, si cette corruption venait d'en haut, forcé de s'y soumettre; faisant ensuite un tour de parc pour montrer son bel habit de camelot mordoré; y admirant lady Castlemaine, tout en s'étonnant de son impudence; s'arrêtant au milieu d'un groupe de gens de cour pour recueillir les bruits de la ville; marchandant chez un bouquiniste quelques petits livres antiques, et retournant dîner entre sa femme et sa femme de chambre; après dîner, c'est-à-dire à trois heures, allant au théâtre admirer *les célestes coquines de sa majesté notre bon roi;* de là revenant souper, et soupant énormément; puis rentrant dans son cabinet pour y travailler jusqu'à deux heures du matin; et comme dénouement de cette étrange vie, long amalgame de laborieuses frivolités, disant sa prière et assurant à sa femme, pour la calmer, que réellement, et sur son ame, il la regardait comme presque aussi jolie que miss Mercer, sa femme de chambre, ou même que lady Castlemaine, la maîtresse du roi.

Joseph Ritson, dont on vient de publier les *Lettres posthumes* et la vie, ne ressemblait guère au naïf chroniqueur du règne de Charles II. C'était un de ces érudits fous, si amusans à observer et si ennuyeux à lire. Au lieu de passions, ils ont des manies, au lieu de penchans des bizarreries, et au lieu de science je ne sais quelle érudition sèche, désolée, aride, réduite à un détail infini et misérable. Joseph Ritson a écrit sur les fées, sur les pygmées, sur les nains, les géans, les dolmens, les men-hirs, le roi Arthur, Mélusine, le Petit-Poucet et le prophète Énoch. Les titres seuls de ses œuvres sont une comédie; mais le grotesque de sa vie dépasse la singularité de ses écrits. Jacobin, pythagoricien, vivant de légumes cuits à l'eau, jugeant digne de mort tout homme coupable même de l'erreur la plus vénielle, esprit tellement dénué d'imagination qu'il atteignait le faux par l'exactitude, Ritson donnait la chasse aux faits, et le plus petit fait lui semblait important. Il découvrait avec horreur que l'évêque Percy, dans la réimpression d'une ballade, avait écrit *over* au lieu d'*o'er*, et là-dessus il lançait une dissertation. Son anathème tombait sur l'altération la plus frivole de la vérité la moins importante. Il mesurait avec un compas de deux lignes un détail imperceptible, et

foudroyait ceux qui, avant lui, n'avaient pas découvert ce magnifique résultat. Trois vers latins du XIIe siècle, déchiffrés sur la couverture d'un psautier, faisaient ses délices. Il se proclamait le seul homme véridique de son siècle, parce que, de tous ses contemporains, seul il observait au microscope les animalcules et les infusoires. La rigidité de son pédantisme s'était transformée en maladie. Tout pseudonyme littéraire l'irritait jusqu'à la rage. La psychologie n'a pas d'exemple plus comique des petitesses devenues gigantesques, des proportions colossales données à la minutie, et de la débilité de l'esprit jointe à la plus scrupuleuse finesse dans le détail.

Avec tant de défauts et de si graves défauts, Ritson a rendu des services à la littérature anglaise, et contribué au mouvement de rénovation qui s'est fait sentir si vivement au commencement du XIXe siècle. Il a restitué des textes, châtié avec insulte les critiques superficiels, ramené les études vers la rigueur et le scrupule, fait ressortir le mérite et la grace des vieilles chansons populaires, et détruit, avec une brutale, mais héroïque vigueur, les hypothèses d'une critique frivole. Ce n'était point un homme de génie, un poète encore moins; mais le génie des vieux temps le frappait et lui allait au cœur. Il résistait à la mode et n'adoptait pas le nouveau en place du beau. Orgueilleuse originalité, qui, si Dieu lui eût donné quelques grains de génie, aurait produit de belles œuvres; ne ressemblant à personne et ne voulant rien juger que d'après lui-même, la puissance et la largeur lui manquaient, et sa mesure personnelle était étroite. Son individualité le portait à préférer les œuvres antiques, marquées d'un sceau plus individuel et plus réellement primitif; malheureusement, parmi les produits qui le charmaient comme antiques, il ne distinguait pas les bons des médiocres et des pires.

Avant lui déjà, Warton, le pesant Theobald, l'élégant Percy, le libraire Davis, Headley, malade et amoureux des vieux poètes, Ellis, auteur des célèbres *Specimens*, avaient renoué la chaîne des traditions poétiques de l'Angleterre et tressé la longue guirlande de ces fleurs oubliées, mais vivantes encore :

Intent to rescue some neglected rime,
Lone blooming, from the mournful waste of time;
And cull each scatter'd sweet, that seem'd to smile
Like flowers upon some long-forgotten pile (1).

(1) « Ardens à sauver du naufrage des temps quelque vieux vers dont la grace solitaire et le parfum exquis s'étaient conservés; avides de recueillir ces derniers

La partie la plus curieuse des *Lettres de Ritson* est celle qui a trait à la révolution française et aux étranges velléités républicaines dont ce brave savant fit quelques jours son amusement sérieux. Né en 1782, mort en 1803, il eut occasion de voir la France entre les années 1791 et 1793. Marat ne l'effraya point, Robespierre le charma; toutes les théories du père Duchesne et de Babœuf le séduisirent. Cet esprit sans chaleur et sans fantaisie, cet érudit qui se plaisait à dépouiller le passé de toutes les guirlandes que l'imagination avait tressées, cette intelligence sèche et stérile se laissèrent prendre aux utopies de Jean-Jacques et aux rêves de Diderot, tant la fausseté du jugement est plus dangereuse que la véhémence de l'enthousiasme. Ritson aspirait à la réforme universelle, et ne doutait pas qu'avec un peu de bonne volonté, quelques bourreaux de plus, quelques milliers de têtes de moins et d'excellentes constitutions écrites, on ne parvînt à faire marcher l'humanité dans une voie droite et géométrique. Dupe de la logique abstraite et ne voulant pas se soumettre à l'usage, ce réformateur, qui se sentait trop faible pour changer l'état, se contenta d'innover dans l'orthographe, et ne réussit pas. Il substitua le petit *i* au grand *I*, dans le pronom personnel (*je*, *I*, *ego*), redoubla l'*e* des participes passés (*settleed* pour *settled*, *bakeed* pour *baked*), et écrasa des plus virulentes invectives les bonnes gens qui se contentaient d'un grand *I* et d'un seul *e*. Malgré tant de ridicules et une si bizarre idiosyncrasie, il mérite une place entre les bienfaiteurs littéraires de son pays. Ses collections de *Récits anciens en vers* (1), de *Chants populaires* (2) et de fragmens relatifs à Robin Hood (3), sont vraiment précieuses pour l'histoire de la poésie comme pour l'histoire des faits.

On publiera bientôt à Londres (du moins le bruit s'en est répandu) des mémoires plus modernes et plus intéressans, l'autobiographie de l'un des enfans-perdus du torysme, Charles Molloy Westmacott, l'un de ces rois d'aventure, mais rois puissans, qui s'emparent d'une des forces de la presse, comme au moyen-âge on s'emparait d'une forteresse, et qui, suzerains au même titre, n'ont pas aujourd'hui moins d'influence que les vieux héros de Walter Scott. Si les mémoires de Westmacott étaient sincères, ce serait une étrange curiosité. Per-

vestiges épars et si doux, fleurs oubliées, dont le sourire brillait encore parmi leurs sœurs mortes et décolorées. »

(1) *Ancient english metrical romances.*

(2) *Pieces of popular poetry.*

(3) *Ballads*, etc., *relating to Robin-Hood.*

sonne n'a vu la vie anglaise sous des faces plus variées et plus bizarres. Fils de ses œuvres, sa mémoire doit être une encyclopédie de secrets et de souvenirs hétéroclites. La pairie et la roture, les altesses et les usuriers, lui ont serré la main. Toutes les vengeances secrètes, toutes les haines, toutes les rancunes, se sont donné rendez-vous dans son cabinet. Mais sa vie, ce serait sa vie qu'il faudrait lire, écrite par lui-même.

Vers 1800, une jolie veuve, brune et vive, petite et fraîche, maîtresse de la taverne des Armes du Roi, à Kensington, près de Londres, attirait les chalands par sa gaieté et sa bonne humeur plus encore que par l'excellence de son *porter* et de son *ale*. Que d'admirateurs se pressaient autour de Suzanne Molloy! Dick Westmacott, sculpteur célèbre, brillait au premier rang de ses habitués. La chronique scandaleuse n'attribue pas d'autres parens à Charles Molloy Westmacott, aujourd'hui l'un des plus redoutés et des plus redoutables entre les chefs de la publicité britannique. Dick Westmacott fit élever le jeune homme, lui donna les principes des arts, et mourut, laissant un fils légitime, Richard Westmacott, sculpteur, aujourd'hui vivant, et Charles Molloy, notre journaliste, portant dans ses armes la bande sénestre, et dans son escarcelle le néant. La société anglaise offre bien moins de ressources à l'esprit d'aventures que notre société bouleversée, qui, elle-même, n'est qu'une grande et perpétuelle aventure. Il faut du génie à un Gil Blas anglais. Peintre, sculpteur, décorateur, musicien, auteur, acteur, rédacteur et directeur de journaux, Westmacott est peut-être le seul Anglais qui puisse se vanter aujourd'hui d'avoir écrit une comédie, peint les décorations et joué un rôle dans la même pièce. Fatigué de cette vie d'expériences et d'instabilité, il prit un poste important et périlleux. Le torysme, débordé de toutes parts et menacé de destruction par le radicalisme, avait besoin d'un éclaireur hardi; Westmacott était en position de tout oser; il osa. Antagoniste violent et souvent injuste de Bulwer et de toute la presse whig, il soutient avec une âpreté et une audace extrêmes la position adoptée par lui. Oublié et négligé par ceux qu'il a défendus, il publiera, dit-on, bientôt ses mémoires, et les révélations piquantes n'y manqueront pas.

The Age (*le Siècle*, ou plutôt *l'Époque*), fondé et dirigé par Westmacott, a défendu long-temps la cause du torysme avec un acharnement qui nous étonnerait, tout habitués que nous soyons aux cris monotones de la politique quotidienne. Le pouvoir, non celui qui règne et passe, mais le principe même du pouvoir; l'autorité, non pas

d'un cabinet, mais le lien social lui-même, trouvent en Angleterre leurs fanatiques idolâtres : idolâtrie souvent sincère, fanatisme que les intrigans peuvent exploiter, mais qui repose sur la réalité de la croyance.

Tant que ces élémens subsisteront, tant qu'il y aura chez elle antagonisme de forces et non antagonisme de faiblesses, l'Angleterre n'a rien à craindre. Qu'une vigoureuse prérogative, appuyée d'une aristocratie puissante, soit attaquée par une démocratie éclairée et robuste, à laquelle les capacités prêtent leur appui, voilà un état sain et actif dont les crises même attestent l'énergie, et qui augmentera cette énergie par ses combats, ses conquêtes par cette énergie. Mais figurez-vous une situation contraire, imaginez une lutte d'impuissances, une démocratie faible, déployant sa violence et non sa vie régulière, et trouvant partout les obstacles de l'ancienne organisation despotique, un trône faible par les institutions même et par la volonté des esprits, une aristocratie nulle; tous ces élémens débiles et enflammés se heurtant, essayant en vain de prendre un peu de pouvoir et laissant place libre à tout ce qui n'est ni force sociale ni gage d'avenir, à la cupidité du spéculateur, à l'insignifiante activité des plumes administratives, à la rapace concurrence des uns, aux mesquines ambitions des autres. Supposez encore que dans un tel pays aucun parti véritable ne subsiste, que tout parti soit prêt à se fondre dans le parti adverse, que toute négation soit voisine de l'affirmation, tout *non* limitrophe du *oui*, et le scepticisme tellement universel, qu'à peine, entre les intelligences les plus distinguées, une ou deux ait foi à quelque principe; jetez ces esprits incertains, dont quelques-uns prétendent croire, ou imaginent croire, et dont la plupart *doutent s'ils doutent*, jetez-les dans l'interminable discussion qui se nomme gouvernement constitutionnel, et enflammez ce feu de paille, cet incendie de fougères inutiles par le souffle de vingt journaux qui représentent le simulacre de vingt convictions riant de leur mensonge, — vous aurez, en définitive, une situation de simulacre universel, de faux reconnu, de mensonge froid, pauvre et sans fin; — situation qui ne peut donner que la stérilité et le néant pour fruit, qui mérite peu de colère et infiniment de pitié.

Les peuples qui aiment l'esprit, et que leur esprit trompe souvent, ne s'aperçoivent pas assez que les théories ne suffisent pas. Il faut des forces vitales. Les excès ne sont point funestes, quand la vigueur de la constitution permet et dépasse l'excès. Mais si les violences excèdent la force, si l'étourderie dépasse la puissance, s'il y a désir

et néant, ardeur aveugle et léthargie, que devenir? L'Angleterre n'a pas encore atteint cette triste période, cette sénilité tourmentée qui rappelle le vers de Churchill :

« In his withered bones groan impotent desires. »

On entendait gémir dans ses os desséchés
Le désir impuissant....

Le champion d'Erin, O'Connell, les démagogues chartistes, les tories furieux, les auteurs de ces journaux-libelles qui recueillent et ramassent tous les bruits honteux de la ville et de la cour, ont donné récemment plus d'un exemple de violence et de calomnie. Cependant, à côté de ces misères, on voit de véritables foyers politiques, des partis réels et forts, qui ont leurs expressions sincères et leurs organes généreux.

Je dis qu'ils existent encore; il faut convenir aussi que certains symptômes de décadence intellectuelle semblent annoncer l'appauvrissement de la force sociale. Ces herbes jaunes et pâles, maigres produits d'un maigre sol, qui foisonnent dans les champs abandonnés, ressemblent à une bonne partie des fruits de la presse anglaise actuelle; annuaires par bataillons, livres pour l'enfance, encyclopédies pour la jeunesse, compilations, commentaires, et la pire espèce de ces folles-avoines, écrits moraux sans profondeur et sans vérité. La moisson que possèdent en ce genre la France, la Chine et l'Allemagne, approche à peine des stériles richesses de la Grande-Bretagne. Elle invente des livres incroyables : l'*Almanach du Calembourg*, les *Droits des Femmes*, le *Panthéon des Ménagères*. Elle a créé toute une littérature de l'amour-propre, de la niaiserie et de la curiosité; un certain M. Winslow est le fondateur de cette belle école. Ce M. Winslow fait paraître successivement *les Médecins*, — *les Membres du Parlement*, — *les Pairs du Royaume*, — *les Ecclésiastiques de Londres*. Dans chaque ouvrage, il insère quinze cents noms propres vivans; l'ouvrage est tiré à mille exemplaires; sur quinze cents personnes, mille sots, charmés de trouver leur nom, achètent le livre : calcul parfaitement facile et clair, que je livre à nos éditeurs, et qui leur profitera sans doute. M. Winslow loue tout le monde; il révèle à chacun de ses héros des vertus qu'eux-mêmes n'avaient pas soupçonnées. Ses anecdotes sont hasardées, mais nombreuses, et sa facile tâche, qui consiste à recueillir au hasard les bruits du monde, lui rapporte un assez honnête revenu. Un journal de Lon-

dres, en rendant compte de son dernier livre, formulait assez gaiement, de la manière suivante, les élémens de ce succès ridicule :

Pilules suivant l'ordonnance.

Recipe : — Sub-acétate de bruits de ville, gr. j.
Muriate d'effront., gr. ij.
Carbonate de bêtise, gr. j 1/2.
Papier typ. ordin., gr. 1/2.
Prenez une pilule seulement, et dormez. WINSLOW.

L'intensité, l'énergie, la sincérité, se laissent regretter dans la plupart des livres qui paraissent non-seulement en Angleterre, mais en Europe. Tout se confond, tout s'affaisse, tout s'efface; les opinions sont mutilées, les idées flottantes, les contours vagues. Ce défaut général, mollesse, faiblesse, langueur, a pour compensation, insuffisante peut-être, le discrédit dans lequel tombent les écrits de secte, dictés par une partialité sans philosophie. L'*Histoire de l'Europe*, par Archibald Alison, ouvrage souvent diffus et chargé de détails, mais complet et visant à une certaine largeur de coup-d'œil, obtient plus de succès, dans la Grande-Bretagne même, que plusieurs histoires intolérantes du *Calvinisme*, de *Jean Huss*, des *Vaudois*, des *Albigeois* et de *la Papauté*, ouvrages au moyen desquels l'anglicanisme attaqué se défend de son mieux.

Que prouvent ces écrivains, lorsqu'ils répètent les vieilles déclamations contre Rome, lorsqu'ils accumulent les exemples de la démoralisation et de la perversité qui s'étaient introduits dans la civilisation catholique? Rien. Borgia fut pape; Rome fut criminelle; les scandales italiens épouvantèrent le monde. Mais les protestans ne se soulevèrent pas seuls contre ces corruptions. Gerson et saint Bernard les dénoncèrent éloquemment. C'est dans les sermons de saint Bernard qu'il faut chercher les plus vives peintures des vices ecclésiastiques et des périls qu'ils entraînaient. C'est là qu'il faut voir les moines abandonnant leur règle, l'église négligeant ses pauvres, les reliquaires couverts d'or et les indigens manquant de pain, l'étourderie et l'ambition s'emparant de la tonsure, les sensualités admises dans les monastères, et la maison de Dieu livrée au trafic et à l'avarice. « Comment les plus basses passions, dit saint Bernard, et les actes les plus ignominieux ont-ils pénétré dans le temple? Nous n'accusons pas tous les hommes, mais nous ne pouvons les excuser tous. On court après les ordres sacrés; on prend sans réflexion et sans

respect ce ministère redouté même des esprits angéliques. On assume le symbole du saint royaume, on porte la couronne de l'empire céleste, et cependant chez ces audacieux l'avarice règne, l'ambition domine, l'orgueil possède un trône, l'iniquité réside, la luxure commande (1)..... »

Voilà les anathèmes qui précédèrent la réforme de deux siècles, et que répétèrent à l'envi les moralistes et les prédicateurs. Dante n'avait-il pas jeté le pontife dans son enfer? Pétrarque, couronné à Rome, l'avait-il ménagé?

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Scola d'errori e tempio d'eresia;
Gia Roma; hor Babylonia falsa e ria
Per cui tanto piange e si sospira;
O fucina d'inganni, o prigion d'ira
Ove in buon muore ed i mal si nutre e cria,
De vivi inferno, un gran miracol sia
Se Christo teco al fine non s'adira!

« Source de douleur, asile de colère, école d'erreurs, sanctuaire d'hérésie, Rome! Jadis Rome, aujourd'hui menteuse et criminelle Babylone, mère de tant de soupirs et de larmes! foyer de déception, prison de colère, où les bons périssent, où les mauvais naissent et prospèrent! Enfer des vivans! Ce serait grand miracle, si Christ ne s'irritait enfin contre toi! »

Luther, naïf et violent comme son pays, a brutalement redit ce que mille autres avaient exprimé en vers et en prose, la décadence de la moralité romaine. Il n'a point accompli une découverte nouvelle. En sa qualité d'Allemand, ce moine fervent et simple, plus vivement blessé que Bembo et Sadolet des débris de paganisme mêlés encore aux mœurs pontificales, a éclaté contre des abominations qui lui semblaient nouvelles, qui dataient de loin, et qui d'ailleurs avaient assez duré pour que la révolution et le châtiment fussent voisins. Luther, homme de génie, s'aperçut que le moment était venu. « Le monde, dit-il quelque part, est un grand jeu de cartes composé d'empereurs et de princes. Voici quelques siècles que le pape gagne toutes les parties; c'est à son tour de perdre. Dieu bat les cartes, et, prenant dans le paquet la plus humble de ces cartes, le moine Luther, il s'en sert comme d'un *à-tout* pour battre le pape, conquérant des rois. Luther, c'est l'*à-tout* de Dieu. » Il avait raison. Dégagez le sens

(1) *De Conversione ad Clericos*, § 20.

enfermé dans cette phrase burlesque, vous y trouvez l'énigme de l'histoire profondément expliquée; les écrivains protestans ou catholiques n'ont rien dit d'aussi vrai, d'aussi rudement sagace.

Le temps était arrivé. Le cours ordinaire des choses humaines avait dépravé les hommes de certaines régions, en éclairant les intelligences, en adoucissant les mœurs et en multipliant les jouissances. C'était l'Italie, le Midi, la vieille terre de la transmission intellectuelle et de l'héritage civilisé qui avait suivi ce progrès. Plus on s'éloignait de ces domaines brillans de la poésie et des arts, plus les mœurs étaient sévères, barbares, farouches; la France moins rude que l'Allemagne, l'Allemagne moins rude que la Suède et le Danemark, et ainsi jusqu'aux glaces polaires. Comment le christianisme évangélique et primitif des paysans austères ne se serait-il pas révolté contre le christianisme voluptueux des hommes de cour? L'intérêt fomenta la rébellion. La question de la réforme se présenta comme une question d'impôt. L'impôt fatiguait; la supériorité de Rome fut mise en doute, sa supériorité positive et physique niée ou repoussée, et presque tout le Nord se sépara. Il se sépara consciencieusement, moralement; c'est le beau côté de la réforme. Il se sépara par intérêt et par jalousie; c'est son mauvais côté. Mais vous ne parlerez dignement et philosophiquement de cet évènement majeur que si vous vous placez à cette élévation, c'est-à-dire au-dessus du protestantisme négatif et du catholicisme absolu.

La réforme date de plus haut qu'on ne le dit. Elle n'est que l'évolution naturelle de la destinée humaine. Quand une croyance devient une forme, c'est-à-dire une vanité, un néant, il faut que ce simulacre tombe de lui-même. C'est l'histoire de la révolution française comme de la réforme. En 1550, l'Allemagne fut la première, l'Angleterre la seconde, à se révolter contre le simulacre italien du catholicisme vieilli. Les bons catholiques savaient où était le mal, et Baronius n'hésitait pas à dire que la religion, au lieu de rester apos*tolique*, était devenue apost*ate*. Dès 1409, au concile de Pise, Gerson se plaignait avec une pathétique éloquence des dangers courus par l'église. « D'où viennent nos malheurs? Quelles en sont les racines? Les seules dépravations du clergé. La beauté de l'ordre a péri. La sagesse est devenue charnelle. Les puissans de l'église n'ont été sages que pour amasser des trésors, accumuler des honneurs, s'entourer de magnificences; négligeant d'ailleurs de gouverner le peuple, d'aimer les humbles, et de se modérer eux-mêmes; bien plus avides d'accroître leur revenu que de gagner des ames, je les ai vus circon-

venir les potentats, promettre de l'argent, intimider, corrompre, spolier le peuple, semer les dissensions, s'engager dans les intrigues, se souiller de lubricités, et joindre aux actes impurs les paroles impures. J'ai vu tous ces malheurs et mille autres. J'ai versé des larmes amères. » Des esprits élevés et lumineux apercevaient le mal : Pétrarque, Dante, Gerson, saint Bernard. Des ames plus rudes et des esprits moins souples entreprirent de le détruire : Luther, Hutten, Knox, Calvin, Camerarius, Zwingle. Ils tenaient des populations mêmes au milieu desquelles ils avaient vécu cette diversité fondamentale. Ils marchèrent pour abattre ce que les autres condamnaient. Voilà la réforme.

Aussi les accusations historiques contre la papauté, auxquelles l'église anglicane consacre maintenant une bibliothèque entière, quoique les faits curieux n'y manquent pas, ne feront point autorité. Il ne suffit pas de louer l'oblique et timide Erasme, l'obscène Hutten, Reuchlin, Sickingen, Mélanchton, Cronberg et tous les autres. Il faudrait reconnaître en eux les instrumens passagers d'une haine nationale, fruit du temps et des contrastes, exagérée, insatiable, souvent injuste, et qui n'a plus de sens aujourd'hui; il faudrait faire la part et des vices humains chez les catholiques et du mouvement général de la civilisation, qui se développe par les révolutions et les crises. Il faudrait enfin avouer que l'œuvre de Luther est aujourd'hui terminée, et que, dans les esprits mêmes de ces nations protestantes qui ont suivi la marche du réformateur, « il se trouve, comme dit M. Newmann d'Oxford, une sourde et secrète ardeur, un élan aveugle vers un monde inconnu qui n'est pas le protestantisme. »

Tous les centres de croyance, même les plus antiques et les plus énergiques, se dissolvent. En Écosse, le *kirk* (church), l'église nationale, cette fille de Knox, redoutable long-temps par son énergique unité, est aujourd'hui sur le point de se briser sous le schisme. On en appelle à Robert Peel, fort embarrassé de porter la lumière et de faire sentir son autorité au milieu de ces querelles théologiques. De bruyantes assemblées sont tenues à Édimbourg; des motions violentes y retentissent; l'anathème vole de toutes parts. Les fidèles effrayés se détachent d'une communion qui n'est plus qu'une guerre civile. Les chefs du *kirk*, acharnés et entêtés comme leurs pères, menacent de rompre en visière au gouvernement, de s'enrôler dans le parti whig, d'aller jusqu'au radicalisme, de former un groupe séparé, d'être *seceders*, si le ministère ne les aide pas à foudroyer les rebelles. Ces derniers, les ministres d'un petit canton nommé

Strathbogie, ne montrent pas moins de résolution, et s'encouragent dans leur résistance par le bruit même et le scandale qu'elle fait. Cette tempête dans un verre d'eau mériterait peu d'attention, si elle ne correspondait à mille autres symptômes qui annoncent un changement inévitable. Le levier terrible d'O'Connell ne se repose pas, et ce redoutable mendiant, devenu dictateur, ébranle par des secousses habilement calculées tout l'édifice religieux de la vieille Angleterre. Son point d'appui est admirable; il a sous la main, pour armée, cinq millions de catholiques affamés, asservis, furieux, cinq cents chapelles catholiques pour citadelles, et sept cents prêtres pour lieutenans; les cris de ses ennemis ne l'effraient pas. En vain on l'injurie dans toutes les langues, et l'on parodie Horace pour l'outrager :

O mendax! atavis edite Hibernicis!
Et nostrum opprobrium, turpeque dedecus!
Sunt quos eximiâ fraude pecuniam
Collegisse juvat!....
Est qui nec sceleris præmia vilia

Nec nummos humili demere de viro
Spernit, si fruitur solus inertiâ (1)....

L'invective et la passion remplissent son *Discours prononcé à la réunion catholique des francmaçons*, ses *Lettres aux méthodistes wesleyens*, son *Appel au peuple anglais*. Wellington lui-même n'y est pas épargné, ce « caporal étiolé, » (*stunted corporal*), comme O'Connell ose le nommer à la face de l'Angleterre. Le calembourg et l'hypotypose y abondent : « *Philpot*, s'écrie-t-il en parlant de l'archevêque de Cantorbery, *fill-the-pot!* Remplis ton pot de bière, pendant que les méthodistes avancent pour te détrôner! » C'est au centre de la métropole anglaise, à côté de Drury-Lane, au milieu des populations vicieuses et vagabondes qui remplissent cette partie de la ville, que l'agitateur, réunissant son armée irlandaise, lui adressait ces paroles: «On nous abhorre, on nous montre au doigt, et le haro soulevé contre nous part de tous les points du royaume! Croyez-vous que

(1) « Menteur! fils des vieux Hibernois! Notre honte, notre vil opprobre! — Je sais des gens qui aiment à recueillir, par une fraude habile, des trésors nombreux et à extorquer le bien du pauvre.... je sais des gens qui ne dédaignent pas de toucher le salaire du vice, qui arrachent à l'humble le peu qu'il possède, et jouissent de leur paresse. »

j'exagère? Est-ce que tous les journaux ne sont pas unanimes? Tous nous persécutent : — *the Post*, dont le petit-lait quotidien se mêle d'acide prussique quand il parle du catholicisme irlandais; — le *Morning Chronicle*, le plus grotesque des journaux, dont l'absurdité puérile s'élève jusqu'à la colère quand il trempe sa plume dans le fanatisme protestant! — le *Times* (ici le public hurle), cette honte et cet opprobre de l'Angleterre lettrée! Oh! si je pouvais découvrir le personnage infame qui, dans cette feuille, traita les prêtres catholiques de *brigands en surplis!* (Ici le public hurle plus fort.) Croiriez-vous que, ce matin même, un des écrivains du *Times*, Eneas Mac-Donnell, a eu l'impudence de se présenter ici pour être introduit? je suis bien aise qu'il n'y ait pas mis le pied! Il en serait si vite sorti! » (On rit, on applaudit et on hurle.) Le triomphe remporté par ces personnalités brutales, et par cette éloquence de cabaret, débitée au centre de Londres, prouve l'indifférence publique, l'injustice des plaintes d'O'Connell et le ridicule de ses terreurs prétendues.

Tel est le symptôme principal qui se manifeste : indifférence dans les masses, essai de défense et de résistance dans les groupes intéressés, et en définitive accroissement du rationalisme. La théologie du concile de Nicée revit dans Oxford, et les célèbres trente-neuf articles de l'église anglicane, vieux fondemens et soutiens de l'édifice protestant anglais, s'ébranlent sous la main des enfans mêmes de cette église. « Comment finira, demandait récemment un ministre à la fin d'un sermon prêché à Saint-Paul, comment finira l'action de tous ces élémens politiques, physiques, moraux? Par une révolution, ou par une réforme? — Dieu le sait! » Ni révolution, ni réforme. Tout s'allanguit aujourd'hui, rien ne périt violemment. Plus de déchiremens convulsifs, mais un affaiblissement irrésistible, général et continu. La religion ne s'abîme point avec fracas; elle s'en va. On réimprime à Londres, avec l'approbation de plusieurs ministres de l'église établie, une *Bibliothèque complète de théologie anglo-catholique*. Les chefs du nouveau mouvement semi-catholique-anglican, les *Tractarians*, ainsi nommés parce qu'ils publient ou font publier en faveur de leurs opinions des pamphlets périodiques (*Tracts for the Times*), les docteurs Pusey, Keble, etc., encouragent ces réimpressions significatives qui font rétrograder les doctrines actuelles du protestantisme jusqu'aux doctrines romaines de Laud, et offrent à l'admiration des fidèles ces théories ou ces accommodemens que l'on a condamnés pendant deux siècles.

Le catholicisme romain gagne-t-il beaucoup à cette situation? Nous

ne le croyons pas. L'indifférence augmente, et avec elle une autre sorte de catholicisme vaste, tolérant, effacé, qui n'a pas de centre positif, ni de symbole reconnu. L'unité organique ploie et disparaît. Tout ce qui s'étend marche nécessairement à la dissolution; et les esprits, dilatés par toutes les espèces de tolérance, se dissolvent dans une apathie universelle. En vain les politiques essaient de remédier à ce malheur, comme les mécaniciens raccommodent une machine qui ne fonctionne plus. Mais, si la force centrale manque, qui la remplacera? Telle est la misère du temps. Les essais pour reconstituer la force centrale, ranimer la volonté humaine, faire renaître la foi, courent le monde, et le courent inutilement. Au fond de l'Amérique septentrionale, un orateur passionné, Émerson, dont les essais, inconnus en France, viennent d'être réimprimés à Londres avec une préface de Carlyle, copie, au bénéfice des unitaires américains, la métaphysique allemande, et s'efforce de la transformer en religion : effort perdu!

Nous ne pénétrerons pas dans les subtilités de cette question protestante qui fait couler l'encre à torrens, et nous rappelle les vers comiques d'un poème peu connu en France : « Quelle logique! et quelle critique! et quelle analyse et que de subdivisions habiles! Entre le sud et le sud-est, nos hommes auraient trouvé mille distinctions plus fines qu'un cheveu. Ils auraient disputé miraculeusement pour et contre, réfutant ce qu'ils avançaient; changeant de mains, prouvant le noir, prouvant le blanc; ayant des argumens vainqueurs et irrésistibles, pour montrer au monde qu'un cheval n'est pas un homme, qu'un lord peut être une oie et un juge une dinde, un magistrat un veau, et un comité se composer de corbeaux. S'endetter par syllogisme, payer par enthymèmes! Eh! le beau métier (1)! »

(1) He was in logic a great critic
Proofundly skilled in analytic,
He could distinguish and divise
A hair 'twixt south and south-west side;
On either side he could dispute,
Confute, change hands and still confute;
He'd undertake to prove by force
Of argument, a man's no horse;
He'd prove a buzzard is no fowl
And that a lord may be an owl,
A calf an aldermen, a goose a justice,
And rooks committee-men and trustees.

L'église anglicane non-seulement résiste, mais se concentre et contracte des alliances; attaquée par les *non-intrusionistes* ou rebelles écossais à droite, par les hurlemens d'O'Connell à gauche, elle a fort à faire. Heureusement elle est soutenue par le torysme vainqueur.

Au milieu de son triomphe, le torysme a perdu l'un de ses plus utiles athlètes, le facétieux Théodore Hook. Ce n'était point, comme le disent ses amis avec l'emphase funéraire et le lieu-commun de la presse quotidienne, *a mighty spirit*, « un puissant esprit, » mais un homme d'infiniment d'esprit et de facilité, dont la jeunesse fut celle d'un page espiègle, et l'âge mûr celui d'un bon vivant et d'un homme du monde très recherché. Il n'avait pas l'haleine longue, et ses contes valent mieux que ses romans. Le *John Bull*, journal tory dont il fut le créateur et l'éditeur, contribua puissamment à soutenir la cause qu'il avait embrassée; feuille remarquable par la vigueur de la polémique et la vivacité comique de la satire. Comme peintre de mœurs, Hook n'est pas au niveau de Smollett ou de Fielding; la variété et le coloris de Bulwer lui manquent. Il a saisi toutefois un ridicule particulier à l'Angleterre, l'imitation gauche et prétentieuse des formes aristocratiques, la velléité de la morgue, l'étiquette pénétrant dans la roture, et la gentilhommerie bourgeoise calquant ses manières sur des modèles qui lui échappent. Ami du célèbre comédien Mathews, le Potier de la Grande-Bretagne, Hook passait une partie de sa vie au théâtre, et l'autre dans les salons qui se disputaient la présence de l'un des plus aimables causeurs de son époque. Les anecdotes dont il est le héros rempliraient un volume. Jeune et fréquentant les coulisses, il s'avisa un jour d'épier le moment où personne ne se trouvait maître d'un immense porte-voix qui devait faire retentir, au milieu d'un mélodrame-féerie, un oracle satanique. Le moment était venu, le parterre attendait; c'était l'époque de la gloire populaire de ce Burdett, dont personne ne parle plus; le jeune Hook s'empare de l'instrument, et l'on entend ces paroles foudroyantes sortir de la trompette théâtrale : *Burdett for ever!* « vive Burdett! » A cette étrange proclamation, le parterre répondit par un

He'd run im debt by disputation
And pay by ratioci nation;
All this by syllogism true,
By rule and figure he could do.

(*Hudibras.*)

cri semblable, et le véritable acteur, auquel ce rôle sonore appartenait, revint prendre sa place et chassa l'usurpateur.

La séduction des manières et du langage, point de vanité, une bonne humeur toujours prête, une conversation toujours étincelante, un tact délicat, de la hardiesse, de la verve, et un entrain inimitable, expliquaient son succès auprès des gens de goût et d'esprit. Un homme de ce genre et de ce mérite dîne rarement chez lui. Un jour que, par extraordinaire, il n'avait point d'invitation, Hook se rendit, sous une pluie battante, chez un ami dont il était le convive habituel. Ce dernier dînait lui-même en ville, et Théodore le rencontra au moment même où il montait dans le fiacre qui devait le conduire à sa destination. Théodore monte dans le même carrosse, et prétend qu'il dînera là où doit dîner son ami. Ce dernier lui fait comprendre qu'il s'agit d'un repas d'étiquette, que lui-même est invité pour la première fois, et que la chose n'est pas faisable. Il pleuvait toujours; le carrosse de louage allait lentement, et les amis discutaient, lorsqu'en passant devant une maison de Grosvenor-Square, un grand éclat de lumière, une jalousie abaissée et une fenêtre ouverte leur laissèrent voir une table bien servie, des laquais en costume, et une salle à manger prête à recevoir les convives.

— Je dîne ici! s'écrie Hook. Cocher, arrêtez!

— Vous connaissez cette maison? lui dit son ami.

— Pas le moins du monde; mais j'y dînerai, revenez me prendre ici.

— C'est absurde. Vous n'allez pas vous présenter vous-même à des gens que vous ne connaissez pas; vous n'auriez pas ce front-là.

— Vous croyez! Eh bien! mon cher, parions que j'entre, que je dîne, et que ce soir vous me retrouvez là tout acclimaté. Repassez à dix heures.

On paria; l'ami fort étonné vit Théodore frapper, s'introduire et refermer la porte. Le soir, il revint, demanda si M. Hook ne se trouvait pas dans cette maison, et, sur la réponse affirmative du domestique, qui le pria de monter, se dirigea vers le salon. Là se trouvait, dans toute sa gloire, Théodore Hook lui-même, entouré d'un cercle de dames et d'admirateurs, causant, riant et racontant ces anecdotes piquantes dont il possédait un si curieux trésor. L'ami était muet de surprise; le maître de la maison l'accueillit fort bien et lui dit que toute personne présentée par M. Hook serait la bien-venue chez lui, et qu'il se félicitait de l'heureuse méprise qui avait jeté dans ses parages un si agréable convive. Enfin, les deux amis se retirèrent, et

Hook, dont le pari était si légitimement gagné, apprit à son ami de quelle manière il s'y était pris.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai donné d'abord au domestique ma canne et mon chapeau, puis je me suis fait annoncer, et je suis entré au salon. Là, regardant autour de moi avec une grande surprise : — Quoi ! m'écriai-je, ne suis-je pas chez lord un tel? — Non, monsieur, me répondit le maître de la maison. — Me suis-je donc trompé? Est-ce bien ici le nº 8? — Oui, monsieur. — Grosvenor-Square? — Oui, monsieur. — C'est étrange. J'ai oublié apparemment, ou confondu, le nom des *square*. La personne chez laquelle je devais dîner m'attend sans doute; il est tard, et la voiture qui m'a conduit ici vient de partir. — Ici je me confondis en excuses, auxquelles l'Amphitryon répondit en me priant de m'asseoir. Un ou deux signes télégraphiques adressés à sa femme, un commencement de conversation sur la pluie et le beau temps, beaucoup de réserve de ma part, un modeste refus, suivi d'une invitation plus pressante, qu'il eût été impoli de ne pas accepter; enfin, mon nom décliné, nom qui se trouva ne pas déplaire à un tory, achevèrent ma victoire, que je consolidai de mon mieux. J'ai gagné. »

Bientôt, sans doute, nous verrons paraître trois ou quatre volumes de *Relics*, de *Posthumens papers*, ou de *Table-Talk* relatifs à Théodore Hook. L'exploitation et le bien commun marquent toute la vie littéraire de la Grande-Bretagne en 1841. A l'insignifiance de ses créations romanesques, si l'on oppose la prolixe nullité de ses travaux biographiques et la stérile controverse de ses ministres, on s'effrayera de cette continuité de décadence. Carlyle s'occupe, dit-on, d'une *Histoire de Napoléon Bonaparte*. C'est la mode actuelle chez nos voisins de vanter l'empereur Napoléon. MM. George Moor Bassey et Thomas Horne viennent de publier deux histoires superficielles et diffuses de ce « *dernier* des grands hommes. » Leurs livres sont peu de chose. Napoléon paraîtra plus grand, lorsque l'on aura percé la lourde enveloppe des admirations emphatiques, et fait paraître à la lumière la réalité de sa valeur propre. Dépouillez-moi le héros de ses draperies de mélodrame, chassez le faux héros, et que l'on voie enfin ce qu'il y avait au fond de solide et de fort. Certes ce n'étaient point ses bulletins menteurs, son concordat vide, sa magnificence théâtrale, son alliance autrichienne, sa parodie féodale, sa dynastie ébauchée, ni l'enivrement de sa propre fortune, qui constituaient le grand homme. C'étaient la divination prompte et décisive

de son temps, l'instinct du vrai, le problème du XIXᵉ siècle découvert et résolu; c'était le sentiment profond de la réalité, la connaissance des situations, le rayon pénétrant les ténèbres et jugeant toute chose.

On se souviendra long-temps que Napoléon a dit le plus grand mot des cinquante dernières années : *la carrière ouverte aux talens.* Ce mot est l'oracle et l'étoile des cinq siècles qui vont suivre.

Quant aux déclamations, aux ossianismes, aux lyrismes, aux décorations vagues, aux vanités, aux subtilités, quant aux mensonges dont a dû s'envelopper ce grand esprit, né dans un temps de scepticisme matériel, dans une atmosphère mauvaise et fatale, quant à cette fumée tourbillonnante de mots sonores, de charlatanismes étourdissans, de constitutions ébauchées, de républicanisme monarchique et de despotisme libéral, les hommes (et c'est leur malheur) ont pu s'y laisser prendre, une ou deux générations pourront en adorer le resplendissement bâtard; mais on ne jugera dignement l'homme de génie qu'après beaucoup de temps, lorsque tous les nuages dissipés auront enfin laissé la grande figure à découvert.

PHILARÈTE CHASLES.

LA REPRISE DU CID.

MADEMOISELLE RACHEL.

La jeune comédienne, ou plutôt le grand artiste qui a, depuis quelques années, ressuscité la tragédie en France, Mlle Rachel vient d'enrichir son écrin dramatique d'une perle nouvelle; elle vient de jouer un rôle de la nuance la plus tendre, la plus délicate, la plus touchante, non pas un rôle de Mlle Clairon, mais de Mlle Gaussin; elle a pris possession de Chimène.

Cette entreprise ne pouvait manquer, comme on le pense, de piquer au plus haut degré la curiosité de ce public d'élite et avide d'émotions qui suit avec un intérêt si passionné tous les essais de la jeune tragédienne. On se demandait, avant de l'avoir vue, comment cette Hermione, cette Émilie, cette Ériphile, cette Roxane, si habile à exprimer les sentimens altiers ou amers, le dédain, la colère, la jalousie, la fureur, pourrait trouver les accens de tendresse et de désespoir que demande cette ardente passion castillane, si pure, si malheureuse, si vainement combattue, qui, malgré tous les dégui-

semens et tous les voiles que l'honneur et les bienséances lui imposent, éclate à tout instant en saillies involontaires et en éclairs inattendus. Plus d'un aristarque avait déclaré d'avance un si grand prodige impossible. C'est, il faut le dire, une bien triste disposition du public, et dont la critique elle-même n'est pas exempte, que cette défiance de l'avenir qui se hâte de fermer aux grands artistes en tous genres les portions du champ de l'art qu'ils n'ont pas encore parcourues. Aux coloristes on interdit l'espoir d'atteindre à la perfection du dessin, aux grands dessinateurs on dénie, jusqu'à preuves faites et parfaites, le pouvoir de devenir coloristes. Reconnaître et louer une supériorité incontestable est le plus complet hommage que puisse se résoudre à payer au mérite notre épilogueuse et languissante faculté d'admiration. Peut-être, au reste, cette triste habitude de marchander la gloire aux talens supérieurs tourne-t-elle, en définitive, au profit de l'art. L'émulation, l'ardeur de la lutte, sont des stimulans si nécessaires au génie, que, quand les succès ont placé un artiste hors de pair, il est bon peut-être que les provocations de la foule et l'incrédulité de ses admirateurs eux-mêmes le mettent incessamment au défi de se surpasser, et qu'à défaut de rivalités extérieures, on lui oppose sa propre gloire comme une borne et un aiguillon. C'est un moyen peu généreux et peu aimable sans doute, mais qui a pour résultat utile de forcer le talent à de continuels efforts et de lui imposer l'obligation de se renouveler et de se compléter sans cesse.

Pour nous, en nous rappelant la manière si touchante, si vraie et, en plusieurs endroits, si sublime, dont Mlle Rachel joue Pauline, nous étions sans inquiétude pour Chimène. Eh quoi! parce que, toute jeune, Mlle Rachel a excellé à rendre les imprécations de Camille et les emportemens d'Hermione, parce que sa noire prunelle a lancé d'abord les éclairs de la fierté, parce que ses lèvres arquées dardent, quand il leur plaît, les traits de la plus poignante ironie, faut-il refuser à ce regard si expressif, à cette voix si pénétrante, le pouvoir d'éveiller dans les cœurs tout un autre ordre de sentimens? Faut-il condamner à n'être qu'*une adorable furie* cette actrice pleine d'avenir qui joue chaque jour avec tant d'ame et de charme Pauline et Monime? Assurément, dans ce délicieux rôle de Monime d'un dessin si suave, d'une expression si douce, d'une douleur si résignée et si modeste, il n'y a pas la moindre trace de sentimens amers; et cependant quelle actrice l'a jamais rendu mieux que Mlle Rachel? Est-il possible, tout en le préservant avec un art infini de la mono-

tonie qui est son écueil, de lui mieux conserver toute sa perfection idéale et, si j'ose le dire, toute sa chasteté attique?

Ce que j'admire précisément le plus dans M[lle] Rachel, c'est ce pouvoir qu'elle a de se transformer, et sans quitter jamais les pures régions de l'idéal, de se créer dans tous ses rôles un maintien, une marche, un port de tête, une voix, des gestes, un regard, toujours différens. Aujourd'hui Grecque et comme modelée sur un bas-relief antique, on dirait une vierge des Panathénées; demain Romaine et d'une contenance plus sévère, on dirait la *Plotine* ou la *Julia Pia* du musée du Capitole. Une autre fois, sultane altière, ou plutôt esclave ingrate et révoltée, elle trahit dans ses brusques mouvemens l'impatience d'une passion sans frein et qui sera sans pitié. Dans *Polyeucte*, au contraire, c'est la réserve pudique d'une jeune femme, chrétienne même avant le baptême. Bien des qualités, sans doute, sont nécessaires à la perfection de l'acteur tragique; mais la première de toutes, à mon avis, celle par laquelle excellaient Lekain, Talma, Garrick, et que M[lle] Rachel possède à un degré plus éminent qu'aucune des actrices que nous ayons vues, c'est l'art de saisir le trait dominant et poétique d'un caractère ou d'une passion, de l'exprimer avec justesse et de subordonner, sans exagération, tous les détails et tous les effets du rôle à l'expression idéalisée de ce trait principal. Composer ainsi un rôle et le soutenir au milieu de toutes les situations, exige de l'acteur, outre l'inspiration du moment, sans laquelle il n'y a rien, une réflexion aussi attentive et des études aussi patientes que celles que nos grands peintres sont obligés d'apporter à l'exécution d'un de leurs chefs-d'œuvre. Et l'on s'étonne que M[lle] Rachel ne nous fasse jouir chaque année que de deux ou trois de ces créations si difficiles et si admirables! On est moins exigeant pour MM. Ingres et Paul Delaroche.

Quatre représentations du *Cid* ont eu lieu depuis dix jours et avec un succès qui va croissant. Je dois dire, pour être historien véridique, que l'effet de la première représentation n'avait pas été entièrement satisfaisant. Chimène, un peu troublée de la grandeur de sa tâche, tout en dessinant bien l'ensemble du rôle, était néanmoins visiblement dominée par l'émotion de ce début. Ce n'est pas nous, assurément, qui lui ferons un reproche de cette crainte respectueuse. Nous la féliciterons plutôt d'avoir conservé au milieu de ses succès une assez sainte idée de l'art pour trembler au moment de prêter sa voix à un tel chef-d'œuvre. Dès la seconde soirée, la confiance, et en même temps la libre disposition de tous ses avantages, lui sont re-

venus. Elle a joué Chimène, comme elle avait joué Pauline, avec une intelligence et une entente admirable de la complication des sentimens contraires qui rendent ces deux rôles, chrétiens et modernes, beaucoup plus intéressans et plus difficiles à jouer qu'aucun de ceux que nos poètes ont empruntés au répertoire antique.

Une autre difficulté, non moins grave pour les acteurs, résulte du mélange, dans *le Cid*, des deux tons, tragique et comique. Le public et les critiques, y compris l'Académie et Voltaire, ont trop oublié que Corneille, en écrivant cette pièce, a prétendu faire et a fait, non une tragédie, mais une tragi-comédie. Aussi la terreur, l'un des élémens indispensables à toute tragédie proprement dite, n'a-t-elle pas de place dans *le Cid*. L'auteur ne s'est proposé qu'une chose, répandre le plus d'intérêt et de pitié qu'il est possible sur Rodrigue et sur Chimène, mais un intérêt et une pitié mêlés de certaines nuances piquantes et familières qui n'excluent pas le sourire. Une jeune fiancée voit son père succomber dans un duel, sous l'épée du cavalier qu'elle aime et qu'elle allait épouser. Pleurant son père mort, sans cesser d'aimer le meurtrier, elle se voit obligée de solliciter du prince une vengeance à laquelle elle ne survivra pas, si elle l'obtient. Voilà la tragédie. Mais bientôt, par d'heureuses circonstances, cette union si tragiquement rompue semble pouvoir se renouer. Ici la comédie commence. Par quels degrés Chimène, qui poursuit la tête de son amant, pourra-t-elle être amenée à consentir décemment à lui accorder sa main? Ce sont ici des intérêts, et souvent des moyens, qui sortent des conditions tragiques. Du troisième acte au dernier, l'honneur et le devoir de Chimène, ou pour parler comme elle, *sa gloire*, l'obligent à dire presque toujours le contraire de sa pensée. En vain s'arme-t-elle de tous les subterfuges, de tous les faux-fuyans, de toutes les ruses qu'une fière et spirituelle Espagnole peut, en cas pareil, appeler à son aide; mise en défaut par le concert bienveillant de tous ceux qui l'entourent et par la fortune de Rodrigue, elle laisse, à tous momens, échapper quelque chose de son secret. Enfin, le voile tant de fois soulevé tombe et montre aux yeux de tous sa tendresse; elle est réduite à confesser tout haut son amour :

> Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
> Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
> J'aimais, vous l'avez su...



Il y a évidemment dans cette lutte d'une cour galante, coalisée contre la vertueuse dissimulation d'une jeune fille, que la plus juste douleur et les plus saintes bienséances condamnent à une perpétuelle fausseté, des élémens de comédie que Corneille n'a point repoussés, témoin la situation que résume ce vers, qui contient un si gros mensonge :

> Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse;

et ce dernier aveu de Chimène, prononcé avec une si charmante hypocrisie d'obéissance par Mlle Rachel :

> Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
> Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.

Ne faut-il pas que l'actrice chargée d'un tel rôle possède un tact et un art infinis, pour dire tant de mots charmans, ingénieux, passionnés, sans oublier un seul instant qu'elle a là, derrière elle, le corps ensanglanté de son père, tué la veille, et qui ne repose pas encore dans un mausolée?

Mlle Rachel, à mon avis, exprime avec une mesure parfaite les sentimens si opposés, ou du moins si complexes, qui agitent et partagent l'ame de Chimène. Quand elle se jette aux pieds du roi, on sent la vérité de son désespoir filial; ce sont bien là les larmes et les sanglots d'une orpheline, et, au milieu de ces cris si vrais, on démêle pourtant sans peine ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans les désirs de vengeance qu'elle étale. Lorsque, ramenée dans sa demeure et déchargée du fardeau de sa poursuite officielle, il lui est permis de redevenir elle-même et de reprendre sa vraie douleur, avec quelle effusion et quel accent de triste délivrance elle s'écrie :

> Enfin, je me vois libre, et je puis sans contrainte
> De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte!...

On reconnaît à ces nuances la nature même.

Dans la scène si tragique et si passionnée du troisième acte, quand Rodrigue se hasarde à rentrer dans le logis du comte, Mlle Rachel a rendu avec une énergie vraiment tragique le trouble où la jettent la présence de son amant et la vue de cette épée teinte, il n'y a qu'un moment, du sang de son père. Enfin, dans cette sorte de *duo* mélan-

colique qui termine la scène, et qui ne le cède pas au fameux dialogue, sous le balcon, de *Roméo et Juliette :*

. . . . O comble de misères ! —
— Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !
— Chimène, qui l'eût dit ? — . . . .
. . . .
Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

Dans tout ce *finale*, d'une grace et d'une tendresse incomparables, Mlle Rachel n'a rien laissé à désirer aux plus difficiles, même dès la première représentation. C'était bien là Chimène; c'était bien l'amante de Rodrigue, séparée de son amant dans ce monde, mais fiancée à lui pour l'éternité. O vieux Corneille! comme peintre de l'amour idéal, tu n'as rien à envier, même à Racine, ton jeune et tendre rival!

Dans la seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène, dans cette scène toute pleine d'amour, qui, lors de la nouveauté, a fait crier si haut et si sottement à l'immoralité et au scandale, dans cet entretien que l'Académie française déclare, dans ses *Sentimens sur le Cid*, « ruineux pour l'honneur de Chimène, » et qui est, non pas comme dit encore l'Académie, « ce qu'il y a de plus blâmable dans toute la pièce, » mais ce qu'il y a, sans contredit, de plus pathétique et de plus touchant, Mlle Rachel s'est montrée digne de la situation et du poète. Effrayée du découragement de Rodrigue, craignant de devenir, par le refus qu'il fait de se défendre, la conquête de don Sanche, fatiguée de toujours feindre, Chimène laisse enfin parler son cœur avec une clarté qui électrise son amant et produit le cri fameux : *Paraissez, Navarrois!*... Dans cet admirable couplet, où toute son ame se manifeste, et où se répand sa pensée la plus secrète :

Te dirai-je encor plus ? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
Et si jamais l'amour échauffa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix...
Adieu ; ce mot lâché me fait rougir de honte...

dans cette brûlante tirade, et particulièrement dans le vers qui la couronne, le plus beau vers de la pièce, suivant Voltaire, Mlle Rachel a su rencontrer l'accent parfait de l'amour à la fois le plus confiant et le plus pudique. Je n'ignore pas qu'il est de tradition



au théâtre d'éteindre un peu l'expression de ce vers, *sors vainqueur...* Larive, dans l'étude estimable qu'il a faite de plusieurs parties du rôle de Chimène, recommande de *corriger* ici la force de l'expression, au lieu de l'*exalter*, précaution, ajoute-t-il, dont le vers suivant démontre la nécessité,

Adieu; ce mot lâché me fait rougir de honte.

Je suis, pour mon compte, d'un avis tout opposé. Il n'y a sans doute ici aucun besoin d'*exaltation;* mais il n'y a rien non plus à corriger ni à affaiblir. Si la jeune Castillane ne croyait pas avoir un peu péché contre les bienséances, elle n'aurait pas lieu de rougir et de se retirer précipitamment, après le mot *lâché*. Aussi, malgré l'autorité de Larive, dont je reconnais toute la valeur, M[lle] Rachel fera bien de ne rien affaiblir. Ce vers n'est le plus beau de toute la pièce que parce qu'il montre le plus à nu l'ame de l'amante.

Au reste, quelques réflexions que la critique hasarde sur les sentimens de Chimène, quelques efforts que l'actrice qui joue ce rôle fasse pour montrer tour à tour, et tout à la fois, la fille du comte de Gormas et la maîtresse de Rodrigue, la critique et la tragédienne trouveront toujours autant d'opposans que d'approbateurs. Chimène est une création si naturelle, si vivante; sa position est si délicate, ses sentimens si complexes, qu'on ne peut entreprendre de la représenter, ou seulement de parler d'elle, sans être aussitôt accusé d'avoir méconnu une de ses beautés ou grossi un de ses défauts, qui sont encore des beautés. A sa naissance, Paris et la France entière ont pris parti pour ou contre elle; tous les casuistes du Parnasse l'ont attaquée, défendue, injuriée, disculpée. La controverse naît si naturellement à son sujet, qu'aujourd'hui même, à peine une actrice aimée du public lui a-t-elle rendu la vie, la polémique théâtrale, qui sommeillait depuis dix ans, s'est aussitôt réveillée: de toutes parts s'élèvent et se croisent des avis, des critiques, des jugemens pour et contre. Que M[lle] Rachel ne s'émeuve point de ces contradictions qui surgissent. Toute actrice digne de ce beau rôle doit y être passionnément applaudie et passionnément critiquée; c'est la destinée de Chimène.

Beauvallet, dont on ne peut trop encourager le zèle et les progrès, a mis, dans le rôle de Rodrigue, beaucoup d'intelligence, d'énergie et de nouveauté. C'est une idée heureuse, et qu'il a bien indiquée, que de nous présenter d'abord Rodrigue adolescent, dans toute la

pétulance et l'ardeur de la jeunesse, puis de le faire grandir peu à peu sous nos yeux et devenir le Cid. Dans le premier acte, il répond à la confidence de l'affront qu'a reçu son père par le plus beau frémissement d'indignation; il dit très bien les fameuses stances qui sont, comme on sait, fort difficiles à nuancer. Quant au grand récit de sa victoire, il y met de l'élan, de l'intelligence, de la chaleur; seulement il le détaille un peu trop. Malgré ces belles parties du rôle, qui ont été justement applaudies, l'ensemble de la physionomie que Beauvallet donne au personnage et qui se reflète sur toute la pièce, ne nous paraît pas tout-à-fait satisfaisant. A l'idée romanesque, il est vrai, et nullement conforme à l'histoire, que chacun de nous s'est formée du Cid depuis l'enfance, Beauvallet a substitué un type qui a la prétention d'être historique et le malheur d'être trop dépourvu de tout ce qu'on appelle, à tort ou à raison, la grace chevaleresque; type grêle et anguleux, qui semble plutôt calqué sur des mignatures du XIV[e] siècle qu'emprunté aux monumens, d'ailleurs assez rares, du XI[e] siècle. Mais, sans chicaner la Comédie-Française sur le plus ou moins de fidélité de ses décorations et de ses costumes, je crois que la pensée seule de substituer dans la représentation du *Cid* l'image de la chevalerie réelle à celle de la chevalerie de fantaisie, à laquelle nous sommes habitués dans cet ouvrage, je crois, dis-je, que cette pensée, qui atteste, d'ailleurs, du zèle et des études, manque tout-à-fait, dans la circonstance, d'à-propos et de justesse. Le *Cid* de Corneille n'est point un drame historique; il a été composé dans un sentiment purement romanesque : Corneille a pris sa fable dans une pièce de Guillem de Castro (dont nous ne nous occuperons pas ici, parce que tout le monde a lu cette *comédie fameuse* dans la traduction des théâtres étrangers); il s'est encore inspiré de quelques-unes des innombrables romances espagnoles qui célèbrent les exploits demi-fabuleux de Ruy Diaz de Bivar el Cid Campeador, ou *mio Cid* (mon Cid), comme on disait le plus souvent, témoin ce vers barbare :

> Ipse Rodericus *mio Cid* semper vocatus.

Corneille s'est bien gardé d'essayer d'éclaircir les ténèbres de la vie de ce *condottiere* fameux qui, cantonné dans son nid d'aigle, appelé encore aujourd'hui *la Roche du Cid*, prit peut-être autant de villes au profit des émirs arabes qu'au profit des rois de Castille. Il y a plus, Corneille a ajouté, sciemment ou non, ses propres erreurs à celles dont fourmillent les romances. Il place, par exemple, la scène de sa pièce et la capitale du roi de Castille, don Fernand I[er], à Séville :

C'est l'unique raison qui m'a fait à Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille.

Et tout le monde sait que cette place était alors au pouvoir des Arabes, et ne fut conquise qu'en 1248, cent quarante-neuf ans après la mort du Cid, par un autre roi, don Fernand dit le saint. Ainsi le débarquement des Maures à l'embouchure du Guadalquivir, dont ils étaient maîtres, et la délivrance de Séville par Rodrigue, qui ne l'a jamais défendue, sont des inventions romanesques dont nous sommes bien éloignés de nous plaindre, puisqu'elles nous ont valu le beau récit du quatrième acte. On a si peu considéré jusqu'ici *le Cid* comme un drame historique, que parmi tant de critiques dont il a été l'objet, aucune ne lui a reproché ses fautes contre l'histoire. Scudéry, l'Académie, Voltaire, lui ont fait grace sur ce point. Au reste, veut-on savoir comment cette fable de la présence du Cid et de don Fernand Ier à Séville est venue s'ajouter à toutes celles qui remplissent le *Romancero?* Je crois en apercevoir l'origine. Il est dit dans une romance citée par Corneille que le mariage de Rodrigue et de Chimène fut célébré par Layn Calvo, *archevêque de Séville* (car il y avait des prêtres catholiques même dans les cités occupées par les Arabes). Cette circonstance a suffi pour faire supposer à Corneille que le mariage eut lieu dans cette ville, et il y a établi le séjour du roi don Fernand. Voilà comment peu à peu se détruit l'histoire et comment se forment les légendes (1).

Je ne sais si c'est aussi dans une intention d'exactitude historique que Guyon, qui représente don Diègue, s'est affublé d'une longue barbe et d'un ample vêtement noir. Don Diègue, revêtu des plus hautes dignités à la cour du roi de Castille, ne doit point avoir un aspect aussi sombre et qui rappelle moins un courtisan espagnol que le grand-prêtre de *la Norma*. Guyon a eu, d'ailleurs, de très beaux momens dans ce rôle. Seulement, ses gestes et sa voix ont plus d'éclat et de véhémence qu'il n'appartient à un vieillard aussi cassé par l'âge. Il est vrai que la faute en est surtout aux vers trop chaleureux de Corneille, et ce défaut n'est guère réparable que lorsqu'on

(1) M. Laharpe a bien autrement estropié l'histoire, sans avoir les glorieuses excuses de Corneille. On lit avec stupéfaction la phrase suivante dans son *Cours de littérature* : « L'action du *Cid* est du xve siècle et se passe en Espagne, dans le temps du règne de la chevalerie. » Le Cid contemporain du cardinal Ximenès! Et ces belles choses se professaient avec applaudissement à l'Athénée, au commencement de ce siècle!

peut confier ce personnage à un acteur dont la chaleur d'ame a survécu aux forces physiques, tels qu'étaient dans leur temps Monvel et Joanny.

La Comédie-Française a profité de cette reprise pour réintégrer dans *le Cid* plusieurs passages qu'on avait depuis long-temps l'irrévérencieuse habitude de retrancher. La pièce ne commence plus brusquement par la querelle inintelligible de don Diègue et du comte. On a rétabli la première scène entre Chimène et Elvire, telle que Corneille, fatigué par les critiques, crut devoir la refaire en 1664. C'est quelque chose; mais ce n'est pas encore assez. J'aurais voulu, pour ma part, qu'on eût suivi les indications judicieuses de Voltaire, et que la pièce s'ouvrît, comme avant 1664, par l'entretien d'Elvire et du comte, qui forme une courte et claire exposition. Voltaire, qui a inséré les deux scènes anciennes dans son édition de Corneille, engage les comédiens à jouer ainsi la pièce. « Il me semble, dit-il, que, dans les deux premières scènes, le sujet est beaucoup mieux annoncé, l'amour de Chimène plus développé, le caractère du comte de Gormas mieux indiqué.... » A ces raisons excellentes j'ajouterai une considération qui me paraît déterminante : c'est qu'en ouvrant la pièce par la scène d'Elvire et du comte, on donnerait un peu plus d'intérêt à l'entretien qui lui succède entre Elvire et Chimène, tandis que cette petite scène, placée au lever du rideau, comme elle l'est à présent, a nécessairement tous les inconvéniens d'une exposition, à savoir la froideur et l'obscurité.

Cette requête que je présente, en toute humilité, à la Comédie-Française, est assurément bien modeste : il ne s'agit que de trente-deux vers. D'autres ont été bien plus hardis. J'ai entendu émettre le vœu, qui a été répété par plusieurs journaux, de rétablir les deux rôles de l'infante et du page. J'avoue que, si on ne demandait ce rétablissement que pour une soirée extraordinaire, pour une représentation à bénéfice, par exemple, je l'appuierais de tous mes vœux. Qui ne serait charmé de voir, au moins une fois en sa vie, *le Cid* joué tel qu'il est sorti des mains de son auteur, dût-on le trouver un peu long; mais je ne pense pas que la réintégration permanente de ces deux rôles, si universellement condamnés, servît en rien à la gloire de Corneille ni aux plaisirs du public. Le retranchement de cet épisode n'a pas été décidé à la légère. C'est vers 1734, après environ cent ans d'épreuves, que la Comédie céda enfin au vœu général. Rousseau, le lyrique, fut chargé des coupures. Il n'ajouta que deux vers au second acte et deux autres au cinquième, et s'ex-

cusa respectueusement de cette liberté dans une courte préface. On essaya pourtant encore, en 1737 et en 1741, de revenir à la pièce entière; mais ce fut sans succès. Enfin, en 1806, l'empereur voulut se donner le plaisir vraiment royal de voir représenter *le Cid*, avec le page et l'infante, comme au temps de Richelieu. Cette fête mémorable eut lieu à Saint-Cloud le 1er juin. On a gardé le souvenir de la distribution des rôles qui fut faite *par ordre;* la voici, elle est curieuse: don Diègue, Monvel; Rodrigue, Talma; Chimène, Mlle Duchesnois; le roi, Lafon; l'infante, Mlle Georges. Hé bien! malgré les efforts et la réunion de tous ces talens, l'épreuve ne fut pas favorable. Ce qui est certain, c'est que l'infante ne comparut pas devant le parterre parisien. La suppression de ce personnage, au point de vue de l'effet théâtral, paraît une question jugée. La Comédie-Française aurait donc eu très grand tort de mêler à la prise de possession du rôle de Chimène par Mlle Rachel, une expérience d'un succès plus que douteux, et qu'on sera toujours à même de tenter dans un moment plus opportun. Le parterre a retrouvé Chimène; il attendra patiemment l'infante.

CHARLES MAGNIN.

REVUE MUSICALE.

LA VESTALE, de MERCADANTE. — *LE STABAT*, de ROSSINI.

Il y a en ce moment, en Italie, une école qui tend à se rapprocher du système lyrique français. On a tant répété aux Italiens que leurs roulades n'avaient pas le sens commun, et que leurs éternelles cavatines étaient absurdes, que les Italiens ne veulent plus faire de roulades et renoncent aux cavatines. A la tête de ce mouvement, qui s'évertue à tenir plus de compte de l'action et des paroles, à s'inspirer davantage du sujet et de la couleur, à fonder entre la musique et le texte une harmonie plus immédiate, à la tête de ce mouvement se place aujourd'hui Mercadante. Esprit laborieux et patient, mélodiste pathétique, mais froid, analysant la situation plutôt que se laissant entraîner par elle, et d'ailleurs, aussi versé qu'on peut l'être dans l'étude des ressources instrumentales, Mercadante se trouvait tout naturellement préparé à cette réforme. Sa phrase moins colorée, moins dramatique, moins accentuée que la phrase de Rossini dans sa première manière, moins langoureuse et sentimentale que la phrase de Bellini, appelait à son aide un certain luxe d'instrumentation fort utile, sinon indispensable. Unir le sentiment à l'action, fonder en Italie, dans des conditions climatériques, cette sorte de compromis entre la voix et l'orchestre, entre la mélodie et l'instrumentation, qui s'est perpétué chez nous de Gluck à Meyerbeer et que nous appelons le drame lyrique, tel est, si je

ne me trompe, le but où tendent les efforts de Mercadante; efforts qui étaient sans doute dans son organisation mixte et quelque peu indécise entre le nord et le midi, mais que le besoin de prendre rang et d'arrêter plus nettement sa position à mesure qu'on avance en âge, a fini par rendre systématiques. En effet, on citerait peu d'exemples de musiciens ayant plus étudié, plus écrit, plus consciencieusement accompli leur tâche, que le maître dont nous parlons, et cependant vous ne trouveriez pas de gloire plus modeste, j'allais dire plus obscure. Ç'a été toujours la destinée de Mercadante de voir son nom étouffé par d'autres plus glorieux ou seulement plus favorisés. Toujours le génie ou le succès se sont trouvés là juste à point pour faire pâlir son étoile, si bien que beaucoup de gens s'imaginent encore, lorsque vous leur parlez de l'auteur de *la Vestale*, qu'il s'agit tout simplement d'un jeune musicien qui débute. Pendant la période italienne de Rossini, Mercadante écrivait *Elisa e Claudio;* plus tard, il continua sous Bellini, et nous le retrouvons aujourd'hui profitant des intervalles que lui laisse Donizetti pour essayer des combinaisons nouvelles et tenter l'avenir, demandant au système ce que n'a pu lui donner la libre application du talent. Depuis vingt ans trois maîtres ont occupé la scène en Italie, trois royautés usurpatrices ou légitimes, mais absolues, Rossini, Bellini, Donizetti; derrière chacun d'eux, vous distinguez Mercadante. Ils passent, et lui reste. Singulier privilége de ces organisations que la popularité n'adopte pas; si le découragement et l'orgueil ne les emportent tout d'abord, elles vivent et se prolongent à l'infini. Habiles à se modifier selon les temps, progressives, s'emparant avec art des intermittences et paraissant alors dans toutes les graces du jour, ces organisations, après tout, sont assez bien partagées, et il ne faut pas trop les plaindre, car, si elles n'ont pas le chant du cygne, elles ne meurent pas comme lui.

Le choix d'un sujet emprunté aux archives classiques de l'Opéra devenait significatif chez un homme préoccupé, comme Mercadante, de notre système lyrique français. Nous regrettons seulement que ce choix se soit arrêté sur *la Vestale*. Non que nous professions le moins du monde un culte superstitieux pour l'œuvre du chevalier Spontini, et tenions que Mercadante ne soit pas de taille à se mesurer avec un pareil maître sur tel sujet qu'il lui conviendra; à Dieu ne plaise! même en ce moment, s'il nous fallait opter entre les deux partitions en litige, nous serions assez disposé à donner le pas à la nouvelle sur l'ancienne. Cependant il est des souvenirs à tort ou à raison consacrés par le temps qu'un artiste doit toujours se garder de réveiller dans l'intérêt de son propre succès. Vous ne ferez jamais comprendre à certaines gens qu'il peut exister une *Vestale* autre que celle de M. Spontini. Le nom du musicien et le nom de l'œuvre, à force d'avoir été prononcés, s'évoquent aujourd'hui l'un par l'autre. C'est là un fait accompli sur lequel (par bonheur pour M. Spontini) il n'y a plus à revenir en aucune façon. On dit *la Vestale* de Spontini comme on dit le *Freyschütz* de Weber, la *Norma* de Bellini, le *Guillaume Tell* de Rossini, hélas! et comme on dit aussi, ô néant de la gloire! *le Rossignol* de Lebrun. Nous remarquions tout à l'heure l'espèce

d'obscurité qui entache le nom de Mercadante, en dépit des illustres compositions par lesquelles il se recommande; eh bien! c'est avec de semblables maladresses qu'on manque le succès, la popularité, choses fort méprisables sans doute pour le poète, mais dont le musicien doit nécessairement tenir compte, car il parle une langue mystérieuse pour le plus grand nombre, une langue indéchiffrable en dehors de l'exécution, et n'a pas, comme André Chénier ou ses frères par la Muse, la chance de ces amitiés ignorées, de ces fréquentations solitaires qui dédommagent. Étrange fortune de ce poème de *la Vestale* qui, après avoir concouru jadis à l'installation du mode italien sur la scène française, à cette révolution du rhythme dont plus tard Rossini devait être le héros, se trouve servir aujourd'hui à introduire le système lyrique français en Italie. Il est des opéras prédestinés. Comme on le pense, en changeant de patrie, l'œuvre de M. de Jouy a dû subir certaines modifications nécessaires. Nous ne suivrons pas le traducteur dans toutes ses variantes, et nous dirons seulement, après avoir loué d'excellentes qualités de prosodie et de style, qu'au dénouement de la pièce italienne, Julia ou plutôt Emilia, car les noms sont changés, subit sa peine sans rémission. Une fois la victime ensevelie, la pierre sépulcrale ne se lève plus sur elle. Nul dieu de l'Olympe n'intervient, nulle bonne déesse n'envoie la foudre rallumer le voile favorable, et lorsque Licinius, qui s'appelle ici Decio, arrive sur le champ du supplice, tout est consommé; la terre a pour jamais englouti sa maîtresse, et il ne reste plus au malheureux amant qu'à trancher ses jours à la manière de l'Edgardo de la *Lucia*. Il est vrai que, pour que la réminiscence fût plus complète, quelques instans avant de mourir, Emilia était devenue folle, comme la fiancée de Lammermoor. Voilà que la folie alimente toutes les grandes scènes de soprano du répertoire italien. Et ce Léandre infortuné, qui, après avoir entonné vaillamment le motif de sa cabalette, se frappe sur la ritournelle, pour chanter ensuite la reprise à mi-voix et *moriendo*, n'est-ce point là aussi une invention trop curieuse pour qu'on néglige de la reproduire en toute occurrence? Il y a cependant des costumes qu'on devrait éviter avec soin, le costume antique, par exemple. Ainsi ce triomphateur romain, qui se transperce de son glaive, puis reprend tranquillement sa phrase où il l'a laissée, est un personnage plus bouffon que tragique, et n'a pas même pour lui cette espèce de mélancolie que peut revendiquer au besoin le jeune laird écossais murmurant : *Bell' alma inamorata,* à son dernier soupir. Décidément, le glaive n'est pas fait pour servir aux suicides des héros d'opéras, le poignard des romantiques leur sied mieux. Vous figurez-vous Caton d'Utique essayant une ariette sur l'immortalité de l'ame, après s'être déchiré les entrailles. C'était pourtant la position de ce pauvre M. de Candia, étendu lamentablement devant le trou du souffleur, à la première représentation de *la Vestale*. Heureusement, depuis, on a supprimé cette scène. Mais revenons à la partition de Mercadante.

Le premier acte s'ouvre par une introduction pleine de mélodie et de grace; le titre de ce morceau porte : *Prière matinale*. Il est impossible, en effet,

de rendre avec plus de fraîcheur les sensations d'une belle matinée, le réveil de jeunes prêtresses chantant l'aurore d'un jour glorieux qui se lève sur le temple. Le motif de cette introduction, l'un des plus heureux qui se trouvent dans l'ouvrage, reparaît quelques mesures plus loin, mêlé au récitatif de la grande vestale, et vous le retrouvez encore dans le chœur de triomphe sur ces paroles d'Emilia : *Plauso al duce vincitore*. C'est, du reste, la seule raison par laquelle se recommande ce chœur, qui débute par un appel de trompettes *ex abrupto*, véritable fanfare de bal masqué. En général, cette scène du triomphe a toujours assez mal inspiré les musiciens qui l'ont traitée. Si de la partition italienne nous venons à l'opéra français, nous trouvons au passage correspondant cette fameuse phrase :

Licinius de l'aigle altière
Ranime l'audace première, etc.;

c'est-à-dire le chef-d'œuvre du mauvais goût et du trivial en musique. Heureusement pour Mercadante, l'idée lui est venue de ramener le motif de la prière des vestales, et cette émanation mélodieuse qui parfume l'acte tout entier sauve ce morceau. N'oublions pas de louer en passant le bel *andante* du finale, *Madre di Roma dea parentata*. — Le duo entre Decio et Publio, au second acte, ressemble à tous les duos de facture italienne, et ne se relève guère que par une certaine cabalette : *O ma celeste Emilia!* dont le ténor, admirablement soutenu par le baryton, s'empare avec une hardiesse, une vaillance, un éclat, auxquels M. de Candia semble vouloir accoutumer de plus en plus son auditoire. La scène change, du forum nous entrons dans le sanctuaire où veille le feu sacré; là se trouve une romance d'une expression admirable et profonde, une de ces rencontres qui vous émeuvent jusque dans l'ame, et qui s'évanouissent sans qu'on sache comment, sans vous laisser le temps d'ouvrir les yeux et de les applaudir. On ne saurait dire, en effet, tout ce qu'il y a de tristesse latente, de désespoir amer et contenu, de résignation douloureuse dans cette phrase que chante comme en passant une autre jeune vestale, Giunia, l'amie et la confidente d'Emilia, dans ce long soupir exhalé sous les voûtes du temple, près de l'autel de la déesse. On a parlé autrefois du caractère antique de l'œuvre du chevalier Spontini, mais jamais bien sérieusement, j'imagine; le style de sa *Vestale*, si l'on excepte quelques beaux élans passionnés, se rapproche assez, pour le naturel du style, de nos poètes tragiques de l'empire, et je persiste à dire qu'il y a dans la romance de Giunia plus de simplicité antique, plus de véritable sentiment du sujet que dans toute la partition de l'académicien français de Berlin. La voix de Mme Albertazzi, un peu voilée et grave, convient à merveille à l'expression sourde et mystérieuse de ce morceau que la cantatrice chante du reste avec intelligence et goût. Vient ensuite un duo dramatique entre Emilia et Decio, où la Grisi et M. de Candia luttent ensemble de voix et de passion. Remarquons surtout, dans cette scène écrite de verve, le passage où l'*agitato* si entraînant du début

se résout, après avoir fourni sa carrière, en un *adagio* plein de mélancolie et de tendresse. Cependant la flamme de Vesta s'éteint, la prêtresse abattue tombe au pied de l'autel, Decio s'enfuit épouvanté, prêtresses et flamines surviennent, et la grande scène du finale commence. A tout prendre, ici se présentait la seule difficulté de l'ouvrage, le seul endroit où le souvenir de Spontini fût vraiment redoutable pour Mercadante. Et, disons-le tout d'abord, Mercadante s'est tiré de ce pas dangereux en homme d'esprit au moins autant qu'en maestro consommé. Si l'on y réfléchit, il y avait deux manières d'aborder cette situation, deux styles entre lesquels le musicien pouvait à bon droit hésiter : le style dramatique et le style admiratif, l'un tumultueux, puissant, presque toujours certain de son effet; l'autre froid, impassible sans doute, mais grandiose, sacerdotal, et plus conforme peut-être à la majesté du lieu. Spontini avait pris le premier, c'était une raison pour que Mercadante choisît le second.

Détachez ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrez la prêtresse coupable
Aux mains sanglantes des licteurs,

a dit Spontini, on sait avec quel entraînement, quelle chaleur dramatique, quelle irrésistible puissance du mouvement et du rhythme. Mercadante, lui, s'inspire autrement de la situation; il n'agit pas, il contemple; les anathèmes viendront à leur temps; la première idée de son flamine est pour les cieux; il pense à la déesse avant de frapper l'indigne vestale :

La dea si plachi, o Roma!
Più Roma non sarà.

De là une phrase grandiose, épique, sublime, chantée d'abord par Metello seul, puis reprise à l'unisson par le chœur tout entier, une période ample et magnifique, d'une expression à la fois religieuse et foudroyante, et qui vous entraîne par sa force mélodique plus encore peut-être que le rhythme de Spontini. Ainsi des deux côtés, la même situation étant donnée, c'est l'opéra français qui a le rhythme, et l'opéra italien la phrase admirative. Étrange caprice des temps et de la mode. A cette scène succède le véritable finale, qui se passe cette fois, non plus dans le temple, comme dans l'opéra de Spontini, mais sur la place publique, en plein forum, au milieu du peuple et des licteurs. On le voit, le morceau se coupe ici en deux; il est vrai de dire que la situation se complique d'incidens plus nombreux que dans le poème de M. de Jouy. Il s'agit maintenant de faire le procès aux deux amans sacriléges. Emilia commence par se déclarer seule coupable; Decio la disculpe et s'efforce d'attirer à lui le châtiment; sur quoi le consul, qui se trouve être le père du jeune triomphateur, s'apprête à suivre les traditions du vieux Brutus, et condamne son fils, en dépit de toutes les belles choses que lui chante

Publio, de cette admirable phrase : *Pieta, di tuo figlio, di tuo sangue pieta,* que Tamburini récite avec l'onction pathétique et profonde qu'il mettait autrefois dans la suave cantilène de la *Straniera; Meco tu vieni, ô misera!* Je remarquerai aussi dans la phrase de Decio, à l'*andante* de ce finale, un accord en *ré* bémol majeur, où se rencontre un *la* naturel d'un effet merveilleux. C'est là une note vraiment trouvée, imprévue, que rien n'indiquait dans le cours de la mélodie et du morceau, un de ces hasards qui ne viennent qu'aux maîtres accoutumés à traiter l'harmonie avec distinction et curiosité, et Mercadante, on peut le dire, est du nombre. Bellini n'aurait pas eu l'instinct de cette note.

Au troisième acte, le chœur des vestales accompagnant Emilia au champ des sépultures est une noble et sévère inspiration, qui se distingue par la couleur du style et l'expression mélodieuse; le chant des harpes, fort heureusement introduites, augmente encore par momens la mélancolie de cette musique, où vous respirez quelque chose de la morne désolation des campagnes du Tibre. Cette marche plaintive, mais non funèbre, conserve d'un bout à l'autre la simplicité calme, impassible, de l'art antique. Vous diriez une élégie sur le sacrifice qui va s'accomplir. Nous omettons à dessein la scène de folie, qui n'a guère que le mérite de passer inaperçue, preuve du moins qu'elle ne fait pas longueur. Nous aimons mieux donner tous nos éloges au duo d'adieux entre Emilia et Giunia, l'un des meilleurs morceaux de l'ouvrage, le plus pathétique sans doute, où se trouve un *adagio* rempli d'émotions et de larmes, dit avec beaucoup d'ame par la Grisi et l'Albertazzi, une de ces admirables phrases qui rappellent, mais par la manière seulement et le *faire* tout propre à Mercadante, la célèbre phrase, connue aujourd'hui de toute l'Europe, du beau duo d'*Elena di Feltre,* pour laquelle, à Milan, à Naples, comme à Vienne, il n'est jamais assez d'applaudissemens et d'enthousiasme lorsque Moriani et la Frezzolini la chantent.

La Vestale de Mercadante, quels que soient d'ailleurs les défauts qu'on lui reproche, peut à bon droit passer pour l'une des plus remarquables partitions qu'on ait écrites depuis dix ans. Il faut admirer dans cette œuvre, qui sort tout-à-fait de la ligne ordinaire, une fusion heureuse, intelligente, des principes élémentaires de l'art musical. Ce concours simultané de la mélodie et de l'orchestre, cet accord de la situation et de la musique, vous attirent tout d'abord et vous enchantent. Maintenant doit-on conclure de là qu'il y ait en Italie un grand avenir pour le système auquel Mercadante semble vouloir s'appliquer? l'auteur d'*Elisa e Claudio* est-il appelé à fonder dans la patrie de Cimarosa une école sérieuse et durable? Franchement, nous ne le croyons pas. Qu'on y prenne garde : ce que les Italiens aiment avant tout, ce sont les cavatines, les mélodies faciles, riches, abondantes, qui parlent beaucoup aux sens, un peu à l'ame, les mélodies qu'on retient et qu'on chante. En fait d'orchestre, les Italiens ne connaissent et n'admirent que celui de Rossini, qui, soit dit en passant, en vaut bien un autre, même tudesque, et ne comprendront jamais rien au système bâtard importé sur

notre scène française, où désormais un opéra se compose d'un tas d'ingrédiens excentriques, à ce galimatias de couleur locale et de pittoresque au milieu duquel la musique a toutes les peines du monde à se reconnaître. Les belles mélodies et les voix franches, voilà pour les Italiens la grande affaire; le reste ne leur importe guère; la mélodie, pour eux, c'est le costume, le décor, le ballet, tout enfin jusqu'à la pièce. La belle occasion, en vérité, pour discuter de la vraisemblance d'un caractère, que le moment où chantent Rubini et la Malibran! Il n'y a que les peuples qui n'aiment pas la musique qui se préoccupent tant des accessoires. Voyez les Italiens et les Allemands, avec quel dédain ils en usent en pareille matière! Or, comparez un peu leur musique à la nôtre! Il est vrai que nous avons des poèmes en cinq actes incontestablement mieux rédigés, et que notre mise en scène est irréprochable. Quant à nous, jamais nous n'aurons foi en Italie dans l'issue d'une réforme tentée en dehors de la mélodie pure. On aura beau faire, le pays de Dante et de Cimarosa, de Pétrarque et de Rossini, ne saurait devenir une terre favorable à l'éclectisme. Rêver, pour la mélodie italienne, l'harmonie de Beethoven, c'est poursuivre exactement la chimère de ces honnêtes gens qui souhaitent à Raphaël le coloris de Paul Véronèse. Mieux vaut encore, à tout prendre, le pâle Bellini, avec sa désinvolture incertaine, ses mélodieuses négligences, sa phrase élégiaque, sentimentale, mais encore italienne. Cependant, hâtons-nous de le dire, Merçadante a eu le bon esprit de ne point pousser les choses à l'extrême; quoi qu'il fasse, il reste Italien, et toujours avec lui c'est le mélodiste qui domine. A ce titre, l'auteur de *la Vestale* a les chances, sinon de fonder une école bien vivace, du moins d'occuper avec honneur l'intervalle ouvert en Italie depuis la mort de Bellini, et de fournir une période musicale digne d'intérêt, en attendant la venue de quelque nouveau génie, qui sait? peut-être le réveil du lion.

Ce qui se passe en ce moment à l'occasion du *Stabat* de Rossini est vraiment digne de remarque, et témoigne du moins en faveur du bon esprit de ce siècle, qu'on ne manque jamais d'accuser d'indifférence et d'ingratitude envers le génie. Voilà un homme qui depuis tantôt dix ans n'a rien négligé pour se faire oublier. Grand maître, salué partout d'acclamations illustres, comblé de prévenances et d'honneurs, il se retire au plus fort de sa gloire, après *Guillaume Tell*, son chef-d'œuvre peut-être, et va bouder en Italie, laissant le champ libre à d'autres, qui s'avancent pour l'occuper vaillamment. Pendant ce long silence, Meyerbeer a le temps d'établir sur des titres incontestables cette renommée européenne qu'on lui connaît, Bellini s'élève, et meurt comme les cygnes en chantant. Meyerbeer et Bellini, *Robert-le-Diable* et *la Norma*, *les Huguenots* et *les Puritains*, il y avait là de quoi porter atteinte au souvenir le plus profond, le mieux enraciné. Or, au moment où ce nom semble vouloir tomber en discrédit, tout à coup il se fait de nouveau un grand bruit autour de lui, on le cite, on le proclame comme aux plus beaux jours; la discussion s'en empare, des querelles s'allument à son sujet : musique dramatique, musique religieuse, les dilettanti battent des mains,

les sacristains effarés montent en chaire, le monde s'émeut et court aux Italiens, et tout ce bruit, toutes ces paroles, tout ce noble et chaleureux enthousiasme, pour quoi? pour quelques pages venues de Bologne, pour quelques versets de prose latine mise en musique autrefois par Rossini, et que le maître vient de reprendre, de refondre à son génie et de dater d'hier.

Nous ne réveillerons pas ici l'éternelle question de la musique religieuse, nous laisserons en paix les ombres d'Allegri, de Palestrina, de Pergolèse et de tous les divins fabricateurs de madrigaux et de subtilités inextricables; nous laisserons le vieux Choron reposer dans sa tombe, et M. Chérubini dans son élysée du Conservatoire : seulement qu'il nous soit permis de demander à ces gens, toujours prêts à crier à la profanation, au scandale, à ces custodes ébouriffés de l'arche sainte, ce qu'ils entendent par musique religieuse. Une fois pour toutes, la monotonie et l'ennui qui en résulte sont-ils les conditions premières, inévitables, de la musique religieuse? Ne saurait-on louer les anges sans fugues, et faut-il tant de contrepoint pour dire *amen?* La musique religieuse est-elle une formule puérile et vaine, une chose d'école, un secret de conservatoire? ou ne doit-on pas avouer plutôt qu'à l'exemple de toutes les grandes manifestations de la pensée humaine, elle puise son expression sublime, sa force sympathique, dans le sentiment? La source du génie est une, il n'y a que l'application qui varie, et l'application relève du fait de la volonté seule. Après tout, l'homme n'a de critérium qu'en lui-même, qu'en ses propres passions, et lorsqu'il est arrivé au terme suprême, au rayon le plus épuré, le plus radieux de cette échelle de Jacob, s'il ne touche à la Divinité, il s'en est rapproché le plus possible. On rencontre dans Mozart, dans Beethoven, dans Rossini, dans Bellini même, certaines phrases plus essentiellement religieuses, plus sacrées que les hymnes de la liturgie qui nous viennent pour la plupart du paganisme grec. Nous ne sommes plus au XIVe siècle. Condamner la mélodie comme hétérodoxe, et n'accepter pour le dogme que la formule, c'est faire absolument comme ces moines ascétiques qui répudiaient les fleurs avec leur parfum, les oiseaux avec leurs chansons, comme choses sensuelles et venant du diable. Dieu merci, les siècles ont marché, et, quand nous avons respiré une rose de mai ou que nous avons écouté chanter le rossignol au clair de lune, nous ne nous croyons pas damnés pour cela. Le catholicisme n'est plus ce qu'il était au temps de Grégoire VII et même de Léon X; il ne s'agit pas plus aujourd'hui en musique des madrigaux de Palestrina qu'il n'est question en peinture des séraphins à dalmatiques de Cimabuë ou des martyrs béats de Fra Angelo de Fiesole. Puisque le domaine des sons a tellement grandi, pourquoi le sanctuaire resterait-il seul fermé aux conquêtes de l'art nouveau? Remarquez que nous n'entendons point parler ici de ces ridicules tentatives où l'impuissance prend le masque de l'excentricité, de ces messes de morts à *cimbales obligées;* ce sont là des jongleries dont personne ne veut pas plus au théâtre qu'à l'église, et qu'il faut laisser à la salle Musard qu'elles semblent avoir choisie pour tréteaux. Mais n'est-il pas permis de croire qu'il

y aurait, dans cette sphère de la musique religieuse, tout un monde à découvrir encore. Plus de sentiment, de pathétique et d'expression, la mélodie infusée avec mesure et tempérance, une forme rigoureuse et solennelle, mais libre, et pour jamais secouant les routines scholastiques : où serait le péril d'une semblable révolution conduite par un homme de génie et de goût ; et n'appartient-il pas au grand réformateur lyrique de notre temps d'y mettre la main? On va m'objecter le drame, les habitudes théâtrales de l'auteur de *Semiramide* et de *Guillaume Tell.* D'abord il me semble que Rossini vient de prouver, dans son *Stabat,* qu'il savait les dépouiller en temps et lieu, ces habitudes, et d'ailleurs, quand il en resterait quelque chose, l'animation et la vie, la musique religieuse y gagnerait justement ce qui lui manque aujourd'hui. Non, l'élément dramatique, épique, ne saurait être exclu d'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit. Est-ce donc une lettre morte que la prose latine des liturgies, et savez-vous au monde un drame plus coloré, plus tumultueux, plus grandiose que ce *Dies iræ,* qui a produit en peinture la chapelle Sixtine? De quel nom appelleriez-vous une messe qui ferait le pendant du *Jugement dernier* de Michel-Ange ?

Le *Stabat* que Rossini vient de produire nous semble plutôt une tentative habile, ingénieuse, dans une voie de réforme devenue aujourd'hui indispensable, que le résultat d'un système arrêté d'avance et définitif. Aussi, rien qui rappelle dans cette partition d'une importance évidemment secondaire pour le grand-maître, mais que rehaussent, aux yeux de tous, ces marques distinctives et profondes que le génie laisse à tout ce qu'il touche; rien qui rappelle le ton superbe et convaincu, l'emphatique assurance avec laquelle les révélateurs imposent leurs idées au monde. Dans un temps comme le nôtre, où les dogmes nouveaux pullulent, en religion comme en fait d'art, le rôle de révélateur a bien perdu de son mérite, les hommes d'esprit n'en veulent plus. Aussi, voyez avec quel soin il évite ce qui pourrait ressembler à ces grands airs qu'on se donne aujourd'hui à tout propos! Il sent de quel poids une messe de lui, un morceau capital et de longue haleine, serait en pareille question, et ne veut pas engager si loin sa responsabilité; il lui suffit, pour cette fois, de tenter le terrain, se réservant peut-être, si l'épreuve réussit, de compléter plus tard son entreprise, et d'aborder de plus vastes sujets. En attendant, le grand maître se contente d'un simple cantique; la prose élégiaque et douce du *Stabat* convient à son inspiration; il la traduit en idées mélodieuses, voilà tout. Y a-t-il, dans cette façon d'agir toute sérieuse et digne, rien qui ressemble aux allures arrogantes de nos fondateurs de systèmes? Il ne s'agit ici ni d'un *Sanctus,* ni d'un *Lacrymosa,* ni d'aucun autre morceau de haute consécration, mais d'un hymne détaché, d'une fantaisie en prose latine sur un motif de l'Évangile, c'est-à-dire d'un sujet qu'on pourrait, au besoin, appeler intermédiaire, et qui ne nous semble point devoir imposer au musicien cette rigidité de ton que réclament les choses appartenant spécialement au dogme. De toute manière, il n'y aurait donc point à crier tant au scandale. Je nie, pour ma part, que le sentiment reli-

gieux manque dans le *Stabat* de Rossini, le sentiment religieux, tel que l'entendent les Italiens, pathétique, suave, harmonieux, d'une mélancolie touchante, langoureuse, point sombre, allant jusqu'aux larmes, jamais jusqu'à l'épouvante, et ramenant la vie dans la mort, plutôt que la mort dans la vie. Cette musique vous émeut et vous élève, vous respirez à l'aise en l'écoutant; au moins, cette fois, l'art domine le plain-chant. Il y a là, j'en conviens, l'enchantement de la mélodie et de la couleur, cette sérénité douce et calme, cette onction divinement humaine que respire le génie italien dès la renaissance; mais ne voir dans ces nobles phrases d'une si lumineuse inspiration, dans cette harmonie qui procède avec tant de magnificence, autre chose que l'élément dramatique proprement dit, serait en méconnaître à plaisir le sens et la portée. Il est des impressions qui vous entraînent sans que vous puissiez vous en rendre compte, et décident de vos opinions souvent à votre insu. Ainsi, je soupçonne certains critiques, fort à cheval sur le sentiment religieux, d'avoir été quelque peu dupes d'eux-mêmes en cette affaire. Et d'abord on leur a chanté le *Stabat* de Rossini à la lueur de la rampe, à la clarté des lustres, en plein théâtre, dans une salle tout élégante et mignonne, presqu'aussi parfumée que Notre-Dame-de-Lorette. Comment, en pareil lieu, une musique ferait-elle pour n'être point dramatique et *mondaine?* Quelle fortune d'avoir un si beau thême tout trouvé! Et d'ailleurs, comptez les virtuoses qui se chargent d'exécuter l'oratorio du grand maître : la Grisi, l'Albertazzi, M. de Candia, Tamburini, c'est-à-dire Figaro, Rosina, Almaviva, Cenerentola, c'est-à-dire l'opéra bouffe incarné.

Changez la scène et les acteurs; à la place de la salle Ventadour mettez Saint-Eustache, remplacez les virtuoses que nous venons de nommer par quatre chantres de paroisse chantant faux bien solennellement, changez surtout le nom de Rossini, et les mêmes gens qui se scandalisent vont proclamer cette musique pleine d'onction et de componction, et dire, comme l'abbé Arnault, qu'avec un pareil chef-d'œuvre on fonderait une religion. A quoi tiennent cependant certains jugemens, et combien d'honnêtes gens, en fait de sentimens religieux, aiment mieux s'en rapporter aux apparences, à la lettre extérieure, que de perdre leur temps à pénétrer plus avant! Ne s'est-on pas mis en tête de reprocher à Rossini jusqu'aux termes qu'il emploie pour marquer la division de ses morceaux? Ainsi le grand maître a poussé l'audace au point de dire : air de ténor, cavatine de soprano, expressions évidemment empruntées au catalogue du théâtre. Comprenez-vous maintenant le sacrilége? Passe encore pour solo, mais cavatine! En vérité, le mot est par trop hétérodoxe, et sent le diable d'une lieue. Et voilà les argumens dont on se sert pour battre en brèche une partition de Rossini et démontrer que le génie qui a produit *Moïse* est incapable de s'élever à la hauteur religieuse où plane l'inspiration de Lesueur et de M. Chérubini. Par malheur, le bout de l'oreille perce toujours. Au fond, le terrain qu'on veut défendre, c'est le Conservatoire : on ferait encore bon marché de l'église; mais comment renoncer de gaieté de cœur à ces chères formules, à ces vieilles traditions scholastiques,

à tout ce ramassis de toiles d'araignées dont on s'est constitué d'enfance le gardien vigilant? Si Rossini eût consenti à se soumettre aux lois canoniques de l'école, s'il eût bien voulu, lui le génie et la lumière, se faire pour un jour obscur, embrouillé, ténébreux, s'envelopper d'un triple voile de fugues et de contre-point, la question religieuse n'eût pas même été agitée un seul instant; nous ne répondons pas cependant que les mêmes gens n'eussent trouvé alors ingénieux de regretter dans sa musique ces qualités d'animation et de couleur, cette force dramatique et mélodieuse qu'ils lui reprochent à cette heure. Ce qu'on ne pardonnera jamais au grand maître, c'est d'avoir osé être clair en écrivant pour l'église, c'est l'admirable transparence de cette instrumentation de cristal où les mélodies tremblent à l'œil nu comme de célestes étoiles; c'est, en un mot, d'avoir compris son temps et levé les mystères.

Maintenant, Rossini poussera-t-il plus avant ses excursions dans le genre sacré? Faut-il voir dans le *Stabat* qu'il vient de produire une œuvre isolée, un fragment, ou le prélude de quelque splendide renaissance? L'avenir en décidera, et nous nous en remettons là-dessus à la libre inspiration du grand musicien; car rien ne nous semble plus indiscret et plus ridicule que ces sollicitations éternelles qu'on a pour coutume d'adresser au génie, et qui, lorsque celui-ci se refuse d'y répondre, se donnent les airs de tourner à l'amertume, que sais-je? même à la réprimande; comme si, parce qu'un homme a écrit vingt chefs-d'œuvre, parce qu'il a inventé toute la musique de son temps, il ne pouvait se reposer, lui aussi, et vivre un peu dans le recueillement et l'oubli. Quoi qu'il en soit, fragment ou prélude, le *Stabat* de Rossini restera comme une œuvre musicale du plus haut intérêt, comme l'expression religieuse d'une intelligence qui s'est manifestée déjà sous tant de faces, et qui, dût-elle s'arrêter là, aurait du moins prouvé que la retraite et l'isolement, bien loin de l'amoindrir, l'élèvent encore et la fécondent, et que l'oisiveté, pour elle, est le recueillement de la méditation.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1842.

La discussion de l'adresse est terminée. Après une lutte de quinze jours, lutte brillante et laborieuse, la chambre des députés est enfin arrivée à compléter l'expression de sa pensée. Elle a dit à la couronne et au pays son avis sur la situation de la France à l'extérieur et à l'intérieur, ce qu'elle pense des faits désormais accomplis et de ceux que notre politique nous prépare.

Nous ne ramènerons pas nos lecteurs sur les phases et les incidens de ces débats. Ils sont trop connus.

Ce qui importe aujourd'hui, c'est de bien saisir la pensée que la chambre a voulu manifester. Toute illusion, à cet égard, serait d'autant plus fâcheuse que la chambre a prononcé son *verdict* sous l'inspiration directe et prochaine du pays, en songeant avant tout aux élections, au contrôle que le vote du député subira bientôt de la part de ses commettans. La chambre a sans doute admiré la puissance parlementaire de ses chefs; mais évidemment il y a eu chez elle plus d'admiration que d'entraînement. Elle se défiait d'elle-même; elle se défiait de tout le monde, des orateurs de l'opposition, des orateurs du gouvernement. Ni les uns ni les autres ne lui paraissaient rendre, par l'ensemble de leurs opinions, l'expression sincère, complète, des vœux et des opinions du pays. C'est cette expression que la chambre s'est appliquée à chercher avec une constance et une indépendance remarquables, quelque effort qu'on ait fait, de tous les côtés, pour exciter ses passions, pour troubler son jugement, pour la pousser au-delà des limites qu'elle s'était proposé de ne pas franchir.

Tous les efforts ont échoué devant la ferme résolution de l'assemblée. Le ministère n'a pu lui faire dire qu'elle était glorieuse, satisfaite du moins de

notre politique extérieure; l'opposition n'a pu lui arracher un mot de blâme sur l'intérieur, contre la politique de résistance. C'est là, en deux mots, le sens et l'esprit de l'adresse; sur la politique extérieure, la chambre se résigne; sur la politique intérieure, elle s'associe aux efforts du gouvernement; elle veut, comme lui, contenir toutes les factions et défendre envers et contre tous la monarchie de juillet. Sur les questions de l'intérieur, la chambre est disposée à donner au gouvernement des marques de confiance; sur les questions extérieures, sa confiance n'est pas absolue, sa vigilance est plus éveillée, son contrôle plus sévère.



On a annoncé, dans le discours de la couronne, la clôture, apparente du moins, de la question d'Orient et le traité du 13 juillet. La chambre n'a pas prononcé un blâme, encore moins un éloge; la commission, quoique ministérielle, n'a pas même osé le proposer. La chambre s'est résignée aux faits accomplis avec une réserve, j'ai presque dit avec une tristesse qui ne manque pas de dignité. Elle s'est dit qu'il y a eu là une sorte de fatalité, un enchaînement de faits, de circonstances, de fautes, de bonnes intentions, dont il serait difficile de faire pour chacun aujourd'hui la juste part. Lorsque la politique commande à un grand pays de se résigner à un fait accompli, la résignation doit en effet être silencieuse; se résigner en se plaignant serait une faiblesse, se résigner avec une satisfaction apparente serait une indignité.

Le sentiment que la chambre n'a pas voulu manifester à l'endroit de la question d'Orient a paru tout entier au sujet du droit de visite. Sans doute une convention de cette nature aurait excité en tout temps de vives réclamations; il y a là quelque chose d'exorbitant, un droit conventionnel à la vérité, mais insolite, dont l'extension n'aurait jamais été acceptée sans répugnance. Il n'est pas moins certain que, si l'alliance anglo-française n'avait pas été brisée par le traité du 15 juillet, le pays aurait peut-être fermé les yeux sur cette nouvelle condescendance aux sollicitations du gouvernement britannique : il est certain du moins que l'opposition n'aurait pas été unanime dans la chambre, unanime au point que les orateurs de la gauche n'ont rien dit de plus décisif et de plus net que ce qui a été dit par l'auteur de l'amendement adopté, par M. Jacques Lefebvre, lorsqu'il s'est écrié que son but était d'empêcher la ratification du traité.

Reconnaissons-le (il ne serait ni digne ni prudent de le méconnaître), c'est le sentiment national, le sentiment national froissé et mécontent, qui a inspiré la chambre, qui l'a inspirée dans son silence comme dans ses manifestations. Résignée sur la question d'Orient comme sur un fait accompli, elle a voulu, sur la question du droit de visite, avertir le gouvernement et lui prêter appui pour écarter une innovation qu'elle ne jugeait pas compatible, dans ce moment surtout, avec la dignité de notre pavillon. Pour la majorité, le vote de la chambre, quelque embarrassant qu'il puisse être pour le ministère, n'avait pas d'autre signification. La chambre ne se proposait pas d'ébranler le cabinet; elle a voulu seulement lui indiquer une voie plus élevée

et plus nationale. On a pu reconnaître les dispositions de la majorité lors du vote sur les affaires d'Espagne. En repoussant l'amendement, la chambre a donné son adhésion à la politique du gouvernement : tout en désirant le maintien de nos relations amicales avec l'Espagne, elle n'a pas voulu donner à croire que notre gouvernement ne trouverait pas appui chez nous dans ses démêlés avec un cabinet étranger.

Ici se présente une réflexion importante, qui n'a pas échappé à ceux qui observent dans les chambres la tactique parlementaire des partis. Quelles qu'aient été les dispositions de la majorité en votant sur le droit de visite, toujours est-il que l'amendement n'était pas accepté par le cabinet ; disons-le, avec le commentaire de M. Lefebvre, l'amendement était un échec pour le ministère. Si l'opposition avait concentré ses efforts sur ce point, si elle avait déclaré que là était pour elle la question de l'adresse tout entière, que les autres paragraphes étaient indifférens ou touchaient à des questions qui devaient être débattues plus tard, le ministère aurait été vaincu dans les débats de l'adresse, vaincu sur une question grave, vaincu avec le concours du parti conservateur. C'est ainsi que les choses se seraient passées en Angleterre. Chez nous au contraire, la discussion de l'adresse est une sorte d'enquête générale sur la situation du pays. Tout homme se croyant quelque valeur parlementaire y cherche un point sur lequel il puisse s'établir et livrer un combat. Chacun se fait juge de l'importance et de l'opportunité de la question qu'il suscite. On se flatte peut-être de réduire le cabinet aux abois en le harcelant sans cesse, en lui présentant tous les jours de nouveaux combats et des combattans nouveaux. On se trompe. Plus on multiplie les questions, et plus on offre au ministère des occasions de succès. C'est ainsi qu'on atténue, qu'on efface même l'impression d'un échec ministériel. En insistant avec la même vivacité sur une foule de questions diverses, on arrive à ce singulier résultat, que les questions sont comptées, au lieu d'être pesées, et comme le ministère, s'il succombe dans une question, triomphe d'ordinaire sur toutes les autres, on lui donne le droit d'en conclure que la discussion de l'adresse lui a été favorable.

Mais il est inutile d'insister davantage sur ce point. Nos habitudes et nos mœurs ne permettent pas, chez nous, aux partis politiques, une tactique plus savante, qui suppose une organisation et une discipline incompatibles avec notre indépendance personnelle et avec notre activité quelque peu impatiente et ambitieuse. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Peut-être des partis fortement organisés rendraient-ils, chez nous, le gouvernement trop difficile : peut-être aussi, le jour où les partis opposans pourraient se donner cette forte organisation, le parti gouvernemental, par les mêmes causes, se trouverait plus compact et mieux discipliné ; car dans ses rangs aussi le *moi* exerce ses ravages, moins cependant que dans les rangs de l'opposition, et la raison en est simple : dans le parti gouvernemental, le ministère est un chef avoué, et une certaine discipline est acceptée par cela seul qu'elle

paraît une nécessité de position plutôt qu'une injonction individuelle. En général, cependant, il y a chez nous beaucoup de chefs et peu de soldats : aussi assistons-nous plus encore à de nombreux combats singuliers qu'à de grandes batailles.

Quoi qu'il en soit, nous voici au mois de février, et les chambres n'ont pas encore abordé une seule des questions dont le pays attend la solution avec une juste impatience. De nouveaux retards ne sont que trop à craindre. La chambre des députés va se lancer de nouveau dans l'arène des débats politiques. La réforme électorale, les lois de septembre, la question des incompatibilités, préoccupent les hommes politiques plus encore que les questions d'administration et d'affaires. La raison est facile à deviner. Les premières peuvent seules devenir des questions de cabinet et renverser un ministère.

Les débats de l'adresse ont assez montré que la lutte sera vive, ardente, acharnée, comme toutes les luttes qui promettent une grande récompense aux vainqueurs, qui menacent les vaincus d'un grand revers. Le pouvoir pendant les élections, c'est là le prix de la victoire, et, il faut en convenir, ce n'est pas un prix à dédaigner.

Nous ne voulons pas faire ici de pronostics. Nous avons entendu les hommes qui paraissent le mieux connaître la chambre, et qui ne sont pas des hommes de parti, ardens, aveugles, faire sur les dispositions de l'assemblée les conjectures les plus opposées. Les uns croyaient que la chambre n'hésiterait pas à adopter, en partie du moins, l'adjonction des capacités; les autres pensent que la proposition sera rejetée par une majorité qu'ils estiment de 30 à 40 voix. La même divergence d'opinions, de prévisions, existe à l'égard de la question des incompatibilités. Nous n'en sommes pas étonnés. A cette époque de la législature élective, le problème se complique d'un si grand nombre d'*inconnues*, que les calculateurs les plus habiles peuvent se tromper. La session aura de l'imprévu.

Ce qu'il y aurait de déplorable pour tous, ce qui indisposerait les électeurs de toutes les opinions, ce serait de voir la session s'écouler sans que le pays eût obtenu les grandes lois d'intérêt matériel qu'on lui fait espérer depuis long-temps, en particulier la loi sur les chemins de fer. Il faut pourtant donner quelque satisfaction non-seulement aux intérêts réels, mais aussi à l'imagination, à l'élan du pays, à cet amour des grandes entreprises, qui vit toujours en France, et qui n'a jamais été impunément méconnu. Le pays veut la paix, mais une paix qui ne manque ni d'activité, ni de grandeur. Une paix chétive, humble, impuissante, il serait bientôt las de l'aimer; il la repousserait du pied. Ces grandes communications qui paraissent enfanter des miracles, changer la face d'un pays et l'appeler à de nouvelles destinées, ont frappé aujourd'hui l'esprit des populations, et la France se croirait en quelque sorte déshonorée, si, tandis que nos voisins ont mis puissamment la main à l'œuvre, on ne pouvait signaler chez nous que quelques tronçons de chemins de fer, sans importance, sans avenir pour le pays, tant qu'ils ne seront pas

rattachés à un grand système. Les départemens, les communes, s'animent à la pensée de ces grands travaux, et ne reculent pas devant les sacrifices qu'ils commandent. Le pays attend une loi, une loi digne de la France. L'aura-t-il? Hélas! le ministère paraît vouloir la proposer; mais les intérêts particuliers se préparent, dit-on, à de rudes combats, à une résistance opiniâtre contre tout projet qui ne leur donnerait pas pleine satisfaction. Et comme il est impossible de les satisfaire tous au même degré, en même temps, on peut tout craindre de leurs passions et de leur aveuglement. Les deux chemins de Versailles sont là pour attester jusqu'où peut aller l'obstination aveugle d'hommes d'ailleurs graves et sérieux, et auxquels du moins nul ne conteste l'habileté du calcul. Nous ne connaissons pas le projet du gouvernement. Si, comme on le dit, il ne présente que deux chemins, il rencontrera d'immenses difficultés. S'il sacrifie le nord au midi, les plaintes du midi, quelques-unes fondées, les autres exagérées, sont déjà si nombreuses, qu'il soulèvera des réclamations violentes, et compromettra le sort du projet. Peut-être vaudrait-il mieux reproduire, en le modifiant, le projet de 1838: non qu'il y ait possibilité ni convenance de tout commencer à la fois, mais afin que toutes les parties de la France puissent, dès l'abord, connaître le sort qui les attend, et s'y préparer. Plus un projet est partiel, et plus il compte d'adversaires. Il ne faut pas risquer de faire battre les chemins de fer en détail.

Peut-être nos craintes sont-elles excessives. Nous serions heureux de pouvoir nous en convaincre. Mais disons-le sans détours, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut facilement se rassurer sur ce point. Les intérêts particuliers ont-ils fait preuve de modération et de sagesse? Lorsque le gouvernement, avec une bonté qui était presque de la bonhomie, a bien voulu les consulter sur nos relations commerciales, se sont-ils bornés à lui dire : — Dans vos traités de commerce efforcez-vous de concilier l'intérêt général du pays avec le nôtre, ne nous exposez pas à de brusques et violentes perturbations? — Non, ils lui ont dit: — Ne faites point de traité de commerce. — Cela du moins est clair et praticable. Notre politique peut en souffrir, mais après tout c'est un isolement auquel nous pouvons nous condamner. Ce qui n'est ni clair ni praticable, c'est la prétention de conclure des traités avec nos voisins sans rien changer chez nous, c'est de se mouvoir sans bouger. C'est pourtant là ce qu'a dit, s'il dit quelque chose, le paragraphe de l'adresse de la chambre des députés sur les négociations commerciales.

En dernier résultat, on ne saurait nier que la chambre, que la majorité n'ait placé, sous certains rapports, le ministère dans une position délicate, on peut même dire très difficile. Le cabinet a maintenu les droits de la couronne; il les a maintenus, reconnaissons-le, avec fermeté, avec mesure, par la bouche de M. Guizot, dont la parole, de l'aveu même de ses adversaires, n'a jamais été plus habile que dans ces débats. C'était là un acte de bon gouvernement et de courage dont il faut savoir gré au cabinet. Au reste, empressons-nous de faire remarquer que les preuves de courage parlementaire, du

courage de ses opinions, de ce courage si rare et si beau, n'ont pas manqué dans cette mémorable discussion. N'avons-nous pas entendu M. Thiers développer avec un admirable talent, avec ce talent qui sait revêtir toutes les formes et qui s'est montré tour à tour si facile et si souple, si énergique et si ferme, développer, dis-je, des considérations, des avis, des prévisions qui pourraient demain lui être un obstacle comme candidat au pouvoir? M. Thiers ne parlait pas au hasard, légèrement, entraîné par la vivacité de sa parole, par le feu de la discussion, comme un conscrit de la tribune. M. Thiers nous a dit lui-même quel pouvait être, au point de vue de ses intérêts personnels, l'effet de ses paroles, et il les a cependant toutes prononcées, toutes maintenues, par cela seul que dans son opinion ces paroles lui étaient dictées par une inspiration patriotique, par son devoir d'homme d'état. On peut ne pas adopter ses opinions, ne pas partager ses prévisions; mais bien malheureux serait celui qui n'en admirerait pas le désintéressement et le courage.

Dans la question du droit de visite, n'avons-nous pas vu M. de Tracy, lui si passionné pour les droits, pour l'honneur, pour la dignité de son pays, se séparer un moment de ses amis, et appuyer le ministère sur une mesure qui paraissait à M. de Tracy nécessaire pour l'extirpation d'un abominable trafic?

Enfin, pour ne pas trop multiplier les exemples, nous aimons à rappeler les quelques paroles de M. le maréchal Sébastiani sur la même question. Nul ne s'attendait à le voir aborder la tribune; son silence n'aurait étonné personne; c'est un de ces honorables vétérans auxquels la patrie permet le repos. M. Sébastiani n'avait rien à craindre, rien à espérer, il n'avait ni obstacle à écarter, ni marche-pied à se préparer. Le traité de 1831, signé au milieu de circonstances politiques toutes particulières, avait été en quelque sorte couvert et presque effacé par deux traités postérieurs, celui de 1833 et celui de 1841. Les tendances de la chambre étaient manifestes. M. Sébastiani ne s'est pas flatté, n'a pas même essayé de les changer. Non, mais il a dit cependant quelques paroles fermes, nettes comme son esprit; il les a dites uniquement pour maintenir son avis, pour confirmer son opinion; c'est une satisfaction morale qu'il se donnait, d'autant plus noble et pure, qu'elle n'avait, qu'elle ne pouvait avoir d'autre but, d'autre résultat, que cette satisfaction elle-même.

Pour en revenir à la situation du ministère vis-à-vis de la chambre, nous ignorons quelles pourront être les déterminations du cabinet au sujet du droit de visite. Là est la difficulté du moment. La solution des autres questions internationales peut être retardée ou modifiée. Sur les questions intérieures, la situation du cabinet s'est momentanément améliorée par la suite des débats. C'est là un fait qu'aucun homme impartial et sérieux ne peut méconnaître. Cette situation se fortifiera-t-elle encore par de nouveaux débats? Sous le feu de la bataille, une majorité, non pas nombreuse, mais de plus en plus ardente et dévouée, se rattachera-t-elle au cabinet, comme à un général qui

mène résolument ses troupes au combat et leur promet de brillantes victoires? C'est de l'opposition que dépend essentiellement ce résultat. S'il arrivait que ses propositions fussent excessives et ses attaques violentes, si la majorité se sentait vivement menacée dans ses plus chers intérêts, dans ses opinions fondamentales, elle pourrait alors se rallier au cabinet, elle pourrait se rallier sans réserve, et dans ses paroxismes de zèle et de crainte, les yeux fixés sur l'intérieur, elle pourrait finir par tout accepter ou tout excuser.

Évidemment il est de l'intérêt du ministère que la chambre et le pays se coupent en deux, sans intermédiaires, sans nuances, dût-il, dans ce schisme, perdre quelques amis incertains aujourd'hui et flottans. A tort ou à raison, le ministère craint peu que la gauche ne prenne le pouvoir d'assaut; il ne paraît le craindre ni dans les chambres, ni dans les colléges électoraux. Toutes les fois que la question est posée nettement entre la gauche et la droite, et que les nuances se trouvent absorbées par les deux couleurs dominantes, le cabinet se flatte de pouvoir compter sur la majorité. Le danger, à ses yeux, est ailleurs, il est tout dans les situations intermédiaires; il ne craint pas les hommes qui veulent monter au pouvoir par la brèche, mais les hommes qui, sans être ministériels, ne sont pas séparés du pouvoir par des abîmes. Bref, c'est le ministère qui est intéressé à ce que la lutte parlementaire devienne de jour en jour plus vive, plus ardente, à ce qu'une sorte de point d'honneur interdise toute opinion mitigée, toute restriction, toute réserve. L'opposition servira-t-elle les intérêts du cabinet? Nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Les bureaux de la chambre viennnent d'autoriser la lecture des propositions sur la réforme électorale et sur les incompatibilités. On dit que personne ne s'y est opposé. Évidemment les partis se sont donné rendez-vous sur ce terrain. Le débat sur la prise en considération des deux propositions, en particulier de celle sur la réforme, sera la grande bataille, le combat décisif de la session.

Les nouvelles d'Afrique sont de plus en plus favorables. Un grand nombre de tribus se rallient franchement à notre domination. Espérons que le gouvernement saura profiter de ses succès. La commission chargée d'approfondir la question de la colonisation africaine s'est réunie sous la présidence de M. le duc Decazes. C'est avec une juste impatience que le pays attend les résultats nets et positifs de son travail.

— Chaque année voit augmenter le nombre des cours du collége de France à la fondation d'une chaire de littérature slave a succédé celle de deux cours, consacrés l'un à la littérature méridionale, l'autre à la littérature du Nord. Après avoir songé à la Pologne et à la Russie, n'était-il pas juste de se rappeler aussi l'Espagne et l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre? M. Philarète

Chasles a pour sa part toute la littérature septentrionale. Il a choisi l'Angleterre, comme on devait s'y attendre, pour sujet de son cours de cette année, et du premier coup il nous a parlé de Shakspeare. M. Chasles a trouvé l'heureux secret d'allier une érudition solide à des pensées hardies, à un style vif, à une phrase élégante, et le public, accoutumé à payer fort cher le peu de science que lui vendent nos érudits, a écouté le nouveau professeur avec un plaisir mêlé de surprise. M. Chasles n'a cependant pas été lui-même à sa première leçon. Il y avait un apprentissage à faire; il fallait *apprendre son public*, et c'est une chose que nul ne devine. On l'apprend plus ou moins vite; M. Chasles en quelques leçons en aura fini avec ces difficultés matérielles. Déjà à la seconde le progrès se faisait sentir avec évidence, et à la troisième le professeur avait retrouvé dans la chaire toute la souplesse et la netteté de son esprit. Tout assure une grande affluence au cours de M. Chasles.

— M. Edgar Quinet vient de publier le livre dont son enseignement de Lyon avait été comme une première ébauche (1). Ce livre, intitulé *Du Génie des religions*, est consacré à l'examen d'un grave problème, dont M. Quinet pose nettement les termes dans sa préface. *Déduire la société civile de l'institution religieuse*, telle est la question qu'il a voulu résoudre. Il passe en revue les cultes qui ont précédé le christianisme; il interroge tour à tour les religions de l'Inde, de la Chine, de l'Asie occidentale, de la Judée, de la Grèce, pour les comparer aux institutions politiques, au développement intellectuel et social, qu'elles ont, selon lui, fécondés. Le livre de M. Quinet témoigne d'un sentiment profond de la poésie et des religions antiques. L'auteur avoue dans sa préface qu'il lui resterait à tracer le tableau des religions modernes pour compléter son œuvre, et il ajoute qu'il a senti le besoin de prendre haleine avant d'aborder la seconde partie de son travail. Nous espérons qu'après avoir si bien apprécié les cultes du passé, M. Quinet ne reculera pas devan l'impartial examen des religions modernes. Par ses études et les tendances de son esprit, il n'est pas moins bien préparé pour cette nouvelle tâche que pour la première.

(1) Un vol. in-8°, chez l'éditeur Charpentier, rue de Seine.

DE LA FONDATION

D'UN

ÉVÊCHÉ ANGLO-PRUSSIEN

A JÉRUSALEM.

Pendant que le roi de Prusse débarquait à Greenwich au bruit des canons anglais, un vaisseau anglais emportait dans les mers du Levant le symbole de fortunes plus grandes encore, et un évêque anglican prenait possession, « de par la reine Victoire (1), de la Syrie, de la Chaldée, de l'Égypte et de l'Abyssinie, » comme relevant de son autorité spirituelle.

Quelle que puisse être la portée de cet acte audacieux dans l'Orient, nous croyons cependant que c'est dans l'Occident que s'accompliront, dans un avenir incertain, les plus grands évènemens de ce drame, dont la première scène se passe aujourd'hui sur les bords du Jourdain. Laissons donc pour un moment ces contrées décrépites, et rentrons dans cette chère et vieille Europe, dont semblent nous détourner je ne sais quelle fatigue dénaturée et je ne sais quel ingrat dégoût de nous-mêmes. Aussi bien, l'Orient n'est ici que matière à expériences, *anima vilis :* ce ne sont pas Jérusalem et Constantinople qui sont le plus menacées, c'est Rome, c'est Vienne, c'est le monde entier. L'antique monarchie des Césars se laisse étouffer dans son sommeil par cette jeune et vivace puissance qui est sortie de son sein : la Prusse

(1) *By licence of the queen.*

concentre peu à peu autour d'elle tous les élémens de la patrie allemande; elle s'adresse à tous les mobiles du cœur humain, à la foi et à l'intérêt; elle fait l'union des religions et l'union des douanes; de jour en jour, elle enlève à l'Autriche la tutelle des états germaniques, et la rejette sur l'Italie et sur les pays slaves.

Rome et toutes les nations qui relèvent spirituellement de son siége sont encore plus menacées. Le protestantisme se transforme et se concentre. Il était né de l'insurrection et de la division, et voici qu'il se reconstitue sur la base de l'autorité et de l'association. Autrefois il avait pour principe l'indépendance mutuelle des églises de tout chef commun, aujourd'hui il gravite peu à peu vers un centre unique. L'église anglicane ne se contente plus d'inonder de ses missionnaires et de ses bibles toutes les parties du monde, elle y implante des églises régulières, émanées de son sein et relevant de sa primauté; et la reine Victoire, comme la Rome du moyen-âge, trace des juridictions sur la carte, et distribue l'univers aux délégués de son autorité.

L'église nationale de l'Angleterre occupe une position unique dans les annales de l'esprit humain. Protestante par son origine, protestante par son nom, elle est en réalité l'institution la plus rigoureuse, la plus implacable et la plus tyrannique que l'autorité ait jamais imposée à un peuple. Si donc on décerne encore à l'établissement anglican le titre de protestant, ce n'est qu'en sacrifiant à une usurpation que le temps et l'usage ont consacrée, car on pourrait dire qu'il n'a de commun avec la réformation de Luther qu'une origine contemporaine.

Sans doute la réformation en Angleterre comme en Allemagne fut faite au nom et à l'aide de la raison; mais, dès que la raison eut accompli son œuvre de destruction, le pouvoir temporel lui arracha des mains l'arme du jugement individuel avec laquelle elle avait vaincu la papauté. La royauté, rencontrant au pied du trône un épiscopat tout prêt à apostasier, se contenta de dépouiller le clergé régulier, qui relevait plus immédiatement de Rome, et, laissant au clergé séculier ses biens et son organisation, elle trouva sa plus ferme base dans les élémens d'ordre et les traditions d'autorité que lui apportait l'église transfuge. L'unité spirituelle ne fut donc pas détruite, elle se transforma et s'absorba dans l'unité temporelle; en sortant du sein maternel de Rome, l'ancienne église d'Angleterre emporta avec elle la hiérarchie, la discipline et tout ce qui constitue l'ordre extérieur et matériel; ayant perdu l'unité dans le pape, elle la chercha dans le roi; il n'y eut qu'une substitution de personnes, et la réformation anglaise ne fut, pour ainsi dire, qu'une révolution dynastique. Ce fut ainsi qu'en Angleterre le principe de l'autorité traversa le déluge de la réformation. Après la tourmente, l'église se retrouva debout avec les mêmes institutions, presque avec les mêmes hommes; rien n'était changé dans la structure extérieure de l'édifice, c'était dans les fondemens que la tempête continuait et qu'elle gronde encore aujourd'hui. C'est un des plus singuliers spectacles que présente l'histoire. Les élémens sont déchaînés, les cataractes inépuisables du ciel versent leurs torrens et sub-

mergent la terre; mais l'arche de la hiérarchie surnage et flotte victorieusement sur les eaux; et quand cette grande convulsion de l'esprit humain s'est enfin apaisée, quand le niveau commence à se rétablir, les peuples étonnés retrouvent ce qu'ils croyaient détruit et englouti dans les abîmes éternels. Jamais dérision plus cruelle, jamais affront plus sanglant, ne furent jetés à la face de la raison individuelle : elle avait pulvérisé la thiare, et de ses cendres il sortit une couronne.

Il n'en fut pas de même en Allemagne. Dans cette véritable patrie du protestantisme, l'ancienne église tomba tout entière comme un vieux chêne avec toutes ses branches. L'unité de l'esprit entraîna dans sa chute l'unité de la forme; le désordre dans les dogmes amena la désorganisation dans le culte. Les consistoires, les surintendans, les inspecteurs et les pasteurs ne constituèrent pas un établissement comparable, pour la régularité et la discipline, à l'épiscopat anglais relevant d'un chef unique. En Angleterre, il y eut, avec l'église établie, une théologie établie. Les trente-neuf articles, que l'on souscrit en recevant l'ordination, constituèrent un code ecclésiastique plus rigoureux que n'étaient les livres symboliques des luthériens et le catéchisme de Heidelberg des réformés. L'infaillibilité du pape fut remplacée par celle du roi. Le chef de l'église (*the head of the church*) eut pleins pouvoirs sur les consciences et sur les liturgies, sur le fond et sur la forme. Le flot protestant vint battre incessamment les murailles de l'anglicanisme, mais sans entrer dans la place; et quand la raison voulut exercer ses droits, elle dut sortir de la communion et créer des sectes. De là naquit le *dissent*, qui est le véritable protestantisme de l'Angleterre.

En Allemagne, au contraire, ce fut au sein même des églises que triompha l'esprit protestant, c'est-à-dire l'esprit d'examen. On put s'abandonner à toutes les licences et à tous les débordemens théologiques sans sortir des communions : l'orthodoxie fut partout, n'étant nulle part; sans frein, sans lien et sans base, elle transigea avec tous les systèmes philosophiques qui régnèrent successivement. Tantôt nous voyons les docteurs s'agenouiller et courber la tête devant l'autel unique de la raison et rejeter tout ce qu'il y a de surnaturel dans les religions et dans leur histoire ; nous voyons les critiques de la Bible en faire une lettre morte, et réduire les évangiles à l'état de mythes; c'est le règne de la désolante analyse et de l'inexorable critique.

Voici cependant que le cœur humain, dont la voix était odieusement étouffée, revendique ses droits : il reparaît sur la scène avec l'arme toute-puissante de la passion, et repousse à son tour la théologie inanimée de l'analyse; mais, ainsi qu'il arrive pour toutes les réactions, il combat un excès par un autre excès; à la place de la licence de la raison, il met la licence sans bornes du sentiment, et la religion en proie à ce nouveau tyran, rejetée du rationalisme dans le piétisme, flotte plus que jamais dans l'océan du vide.

Il est impossible que tôt ou tard le désordre des esprits ne se communique pas à la vie active des peuples et ne s'empare pas de leur histoire. Si l'Allemagne n'a pas encore été le théâtre de révolutions à faire pâlir la nôtre, il faut

sans doute en attribuer la cause à la bonté de ses mœurs et à ses habitudes spéculatives. Il s'y passe, dans les sphères de la raison pure, des déréglemens effrénés qui, s'ils se convertissaient en actes, ne laisseraient pas pierre sur pierre de l'édifice social. Cependant il est difficile que les peuples vivent long-temps, comme les philosophes, d'une vie abstraite, et la révolution française a donné au monde une leçon trop solennelle pour que les rois l'oublient et la négligent. *Reges, intelligite*. C'est pourquoi, dès que la paix eut été rendue au monde, on vit, dans tous les pays protestans, le principe de l'autorité réagir et se contracter. La royauté prussienne, continuant son œuvre héréditaire, fit faire un pas immense à l'unité politique de l'Allemagne en réunissant les confessions diverses, et en les fondant dans une seule religion. Ce mariage mixte se fit, il y a vingt-cinq ans, par ordonnance royale. Le 30 octobre 1817, le roi de Prusse (1) célébra la fête séculaire de la réformation en réunissant l'église luthérienne et l'église calviniste en une seule église évangélique chrétienne; et dans une cérémonie publique, à laquelle assistèrent le roi, la cour, la garnison et les grands corps de l'état, les deux confessions célébrèrent un office en commun, où le pain sacré fut distribué par un ministre luthérien, et le calice par un ministre réformé.

Sauf quelques luthériens fidèles qui protestèrent par l'exil et l'émigration contre cette atteinte à la liberté de leurs consciences, la Prusse passa sans murmurer sous ces fourches caudines. Aujourd'hui encore, les confessions protestantes se taisent; et cependant, cette communion qui leur fut imposée, il y a vingt-cinq ans, n'était rien auprès de l'affront qu'on leur fait subir en ce moment : car alors, en se réunissant, elles restaient encore allemandes, elles gardaient leur nationalité, leur drapeau; aujourd'hui, on les dénationalise, on leur met la cocarde anglaise. Nous verrons la part qui leur a été faite dans l'œuvre commune de l'évêché de Jérusalem.

La cour de Prusse avait fait un premier pas vers l'unité du dogme, en réunissant les deux branches de l'église réformée; elle fit un autre pas vers l'unité du culte, en introduisant l'épiscopat dans le protestantisme. Mais cette institution, ainsi créée et mise au monde par la volonté royale, participait encore du vice protestant, l'isolement. Le roi de Prusse se tourna donc vers celle des églises réformées qui avait le mieux conservé les formes de la tradition et de l'hérédité épiscopales.

Il chargea, dit-on, le chevalier de Bunsen, son ministre à Londres, d'exprimer à l'archevêque de Cantorbéry son désir d'établir une union plus étroite entre les deux églises de Prusse et d'Angleterre. Le moyen qui se présentait le plus naturellement était d'introduire dans l'église évangélique un épiscopat régulier comme en Angleterre, mais cette démarche fut considérée comme trop décisive, et l'on mit en avant l'idée de consacrer un évêque commun sur un terrain neutre. Les évêques anglicans accueillirent favorablement les ouvertures du roi de Prusse. L'archevêque métropolitain de Cantorbéry

(1) Guillaume III, père du roi actuel.

assembla plusieurs de ses suffragans dans son palais de Lambeth, à Londres. Il paraît que, dans ce synode, le primat d'Angleterre exprima l'espoir que ces premières relations pourraient préparer la conversion des calvinistes et des luthériens du continent à la religion anglicane, et amener « une unité essentielle de discipline comme de doctrine entre l'église anglicane et les églises protestantes moins parfaitement constituées de l'Europe. »

L'Angleterre accepta. Dans la courte session qui suivit les dernières élections, le parlement passa un bill pour les évêques étrangers (*foreign bishops bill*), et le dimanche 7 novembre 1841, l'archevêque de Cantorbéry, assisté de trois évêques, consacra le révérend Michel-Salomon Alexander, juif converti, *évêque d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem*. La juridiction de l'évêque s'étend à la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie. Son traitement est de 1,200 liv. st. par an (30,000 fr.). Le capital de cette rente se compose de 15,000 liv. st. (375,000 fr.) donnés par le roi de Prusse, et d'une somme égale qui sera levée en Angleterre par contributions volontaires. Ce capital de 30,000 fr. sera placé sur des terres en Palestine. Telle est la constitution matérielle du nouvel évêché : voyons quelle est sa constitution spirituelle.

« Les négociations à entamer, dit le roi de Prusse (1), dépendaient de la question préalable de savoir si la Grande-Bretagne était disposée à rendre justice à l'indépendance et à l'honneur national de l'église germano-évangélique, et à traiter cette affaire de plein concert avec la Prusse, d'après le principe arrêté que la chrétienté évangélique se présenterait au gouvernement ottoman, sous le protectorat de l'Angleterre et de la Prusse, comme une unité, et aurait en partage tous les avantages d'une reconnaissance légale de la part de ce gouvernement. Les démarches qui furent faites pour résoudre cette question eurent le plus heureux résultat. Non-seulement le gouvernement britannique se montra prêt, avec une bienveillance empressée, à s'occuper de l'affaire sur les bases proposées, mais aussi les chefs de l'église anglicane accueillirent la proposition avec un vif intérêt. On se réunit, dans la conviction que la diversité du culte religieux chrétien, d'après les langues et les peuples, et d'après les qualités particulières et les évènemens historiques de chaque nation, est, surtout dans l'église évangélique, dominée par une unité plus élevée, par le seigneur de l'église, et que dans cette unité vers laquelle se portent toutes les diversités comme vers leur centre réside la base de la véritable charité chrétienne. Cependant, à côté de cette conviction, sa majesté partage trop vivement les sympathies nationales religieuses qui se rattachent à l'origine de la confession d'Augsbourg et au souvenir des héros de la foi de l'église évangélique allemande, pour qu'il ait pu préjudicier en quoi que ce soit à cette solide base commune de l'église nationale allemande. Par suite d'une intime coopération, conduite dans cet esprit, il a été fondé un nouvel évêché à Jérusalem, où tous les chrétiens évangéliques pourront trouver, vis-

(1) Circulaires royales, *Gazette d'état de Prusse*, Berlin, 16 novembre 1841.

à-vis du gouvernement ottoman, quand il s'agira de représenter l'unité d'une église, un centre commun de réunion, mais où, en même temps, les protestans allemands maintiennent l'indépendance de leur église, par rapport à leur confession et à leur liturgie particulière. »

Voilà ce que dit le roi de Prusse, mais voici ce qu'il ne dit pas : c'est que, jusqu'à nouvel ordre, l'évêque uni sera soumis à l'archevêque de Cantorbéry comme à son métropolitain; c'est que sa juridiction s'exercera, autant que possible, conformément aux lois, canons et coutumes de l'église d'Angleterre, et que, s'il a le pouvoir de créer des règlemens particuliers pour les besoins particuliers de son diocèse, il ne pourra le faire qu'avec le consentement de son métropolitain.

Le clergé allemand sera naturellement chargé de l'administration des congrégations allemandes, mais ce clergé devra être ordonné conformément au rituel de l'église anglaise. Ce clergé officiera en langue allemande, selon certaines formes de sa liturgie nationale, toutefois cette liturgie devra être d'abord sanctionnée par l'évêque, avec le consentement de son métropolitain, et le sacrement ou du moins le rite de la confirmation devra être administré par l'évêque selon les formes anglaises. Il est bien vrai que les ministres allemands devront, avant l'ordination, exhiber un certificat d'adhésion à la confession d'Augsbourg; mais ce que le roi de Prusse oublie de dire, c'est qu'ils devront aussi souscrire les trente-neuf articles, en d'autres termes, prêter serment à la papauté anglaise (1).

« Sa majesté, continue le roi de Prusse, paie la moitié des frais d'entretien sur sa cassette particulière, et partage en revanche le droit de la nomination de l'évêque avec la couronne d'Angleterre. » Or, il est bien vrai que le droit de nomination appartiendra alternativement aux deux couronnes; mais ce que le roi de Prusse ne dit pas, c'est que l'archevêque de Cantorbéry aura un droit de *veto* absolu sur les nominations prussiennes.

Nous en avons dit assez pour montrer quelle part léonine se fait l'église d'Angleterre, et comment le protestantisme altéré de l'Allemagne s'annihile et s'absorbe dans le sein de l'établissement anglican. Si du moins l'église allemande ne faisait que rendre hommage à une autorité spirituelle supérieure, il faudrait respecter l'esprit d'unité qui l'y aurait poussée. Mais ce n'est pas seulement devant une autre église qu'elle fait acte de vasselage, c'est devant un souverain temporel, et un souverain étranger. La primauté de l'archevêque de Cantorbéry n'est qu'un mythe; le véritable primat, c'est la reine Victoire.

Nous nous souvenons ici qu'il y a deux ans, comme on discutait dans le parlement anglais le bill d'union des Canadas, il s'éleva dans la chambre des lords une controverse entre les évêques et le gouvernement. L'église *établie* d'Angleterre contestait à l'église presbytérienne d'Écosse, *établie* aussi, sa

(1) *Bishopric of the united church of England and Ireland et Jerusalem*, publié à Londres par ordre (*by authority*).

part dans les revenus du clergé, en lui contestant son titre de protestant. Savez-vous qui fut chargé de résoudre le problème? Ce fut le plus haut tribunal *civil* du pays, ce furent les quinze juges. Les quinze juges délivrèrent à l'église d'Écosse un certificat de protestantisme, et leur sentence coupa court à toute controverse. Transportez la scène en France, supposez une querelle d'orthodoxie, et appelez-en à la cour de cassation et à M. le procureur-général.

Les mêmes raisons qui font que des religions étrangères ne peuvent reconnaître une autorité spirituelle en Angleterre sans reconnaître en même temps une autorité temporelle, font aussi que l'église anglicane ne peut fonder dans des pays étrangers un établissement ecclésiastique régulier sans porter atteinte à leur indépendance nationale. Il faut bien le redire, tout nouveau membre de l'église d'Angleterre devient, pour ainsi dire, un nouveau sujet de la couronne d'Angleterre. Quand le vieillard éternel qui siége au Vatican crée des évêques *in partibus infidelium*, ses envahissemens ne se font que dans le domaine spirituel; quand, du haut de la coupole de Saint-Pierre, il lève ses deux mains tremblantes pour les imposer *urbi et orbi*, il s'adresse au monde des consciences libres, qui n'est borné ni par les mers, ni par les fleuves, ni par les montagnes, ni par la diversité des lois et des langues; il ne trouble point les nations parce qu'il n'est d'aucune, et c'est sa faiblesse terrestre qui fait sa force divine. Dans la religion anglaise, au contraire, le nom du roi ou de la reine est inséparable de celui de Dieu. Que cette religion fasse de la progagande, c'est son droit; qu'elle expédie des missionnaires et fasse des conversions dans toutes les parties du monde, c'est son droit; mais qu'elle fonde dans des pays étrangers et alliés une église régulière dont le premier dogme est d'être nationale, et qui met sa nationalité avant sa foi, c'est une liberté qu'elle ne peut se permettre que dans des colonies britanniques, et une usurpation contre laquelle l'Europe a le droit de protester, usurpation d'autant plus dangereuse qu'elle s'accomplit surtout dans l'ordre moral, et qu'elle devient ainsi plus difficile à saisir, à prouver et à combattre.

Le dessein de l'Angleterre, en fondant un évêché à Jérusalem, est de se faire la protectrice des rayas protestans, comme la France était autrefois celle des rayas catholiques, d'enlever peu à peu à la Russie le protectorat de l'église grecque, et enfin d'établir un centre de propagande parmi les Juifs. Les évêques ont pensé, ainsi qu'ils le disent, « que le spectacle d'une église avec une foi pure, l'unité de l'esprit, et le lien de la paix, implantée dans la cité sainte, attirerait naturellement les regards de la nation juive de tout l'univers, et centraliserait, pour ainsi dire, les efforts éparpillés qui sont faits pour sa conversion. » C'est d'ailleurs la conversion de quelques Juifs à Jérusalem qui a servi de prétexte à la création de l'évêché, et nous avons déjà dit que l'évêque nommé est un juif converti.

L'intention de l'Angleterre d'exercer dans le Levant un protectorat protestant est, du reste, hautement avouée, et nous devons dire, que si la religion anglicane n'avait pas un caractère politique tout-à-fait exceptionnel, nous ne

verrions pas comment et de quel droit les autres puissances européennes pourraient empêcher la Grande-Bretagne de réclamer pour ses coreligionnaires les priviléges que ces puissances ont obtenus pour les leurs. L'église latine et l'église grecque sont, dans le Levant, sur le terrain d'anciens traités et d'une reconnaissance qui renferme des droits politiques précieux. L'église grecque est d'ailleurs sous la protection de la Russie, l'église latine sous celle des grandes puissances catholiques. Les églises protestantes manquent seules de toute reconnaissance légale, et les puissances qui les représentent viennent aujourd'hui la réclamer pour elles. Ce que nous voyons avec effroi, c'est que la religion anglicane s'avance dans l'Orient tout éclatante du prestige que de récens et trop funestes exploits ont répandu sur sa patrie. Comment lire sans tristesse les paroles triomphantes par lesquelles ses organes célèbrent ce nouveau progrès : « L'Angleterre, disait l'un d'eux, est aujourd'hui le nom qui est dans la bouche de tous les hommes de tous les pays et de toutes les couleurs? C'est l'Angleterre qui donne l'exemple au monde; comment ne donnerait-elle pas celui de protéger la religion de son peuple partout où elle est répandue? Déjà une émotion prodigieuse a parcouru l'Asie, à la nouvelle qu'elle allait voir la religion chrétienne sous la forme dans laquelle la professe la nation que les Asiatiques considèrent comme la plus active, la plus entreprenante, la plus intelligente et la plus puissante sur la face de la terre. Pour la première fois, les musulmans contemplent la religion chrétienne purgée de toutes les corruptions des églises latine et grecque, et représentée, non plus par les humbles, ignorans et persécutés nestoriens, mais par les forts et intelligens Anglais, les maîtres dans tous les arts, les invincibles à la guerre, les hommes qui, à l'heure du danger, ont sauvé l'empire ottoman. » Voici un hommage moins suspect, puisqu'il est rendu par une voix étrangère, et plus éclatant, puisqu'il vient d'une bouche royale : « Des négociations partielles avec la Porte, dit le roi de Prusse, n'offraient aucune perspective de succès réel. Les rapports immédiats de la Prusse avec l'Orient ne sont pas encore sensibles jusqu'ici pour le gouvernement ottoman. La Porte ne connaît la Prusse que comme une grande puissance de l'Europe, dont l'union avec d'autres puissances a garanti sa sûreté. Il n'en est pas de même des relations de la Grande-Bretagne avec la Porte. Par sa marine et par son commerce, l'Angleterre possède en Orient une puissante influence... »

En présence de pareils avertissemens, comment s'étonner que l'Autriche ait protesté, que la Russie, que la France elle-même, aient protesté? Mais la création de l'évêché protestant à Jérusalem a encore rencontré une autre opposition qui a cela de particulier, qu'elle est partie du sein de l'Angleterre elle-même, et ici nous entrons dans un autre ordre de faits.

Quand nous avons dit que les luttes de doctrine, en Angleterre, s'étaient établies en dehors de l'église sans pénétrer au dedans, nous n'avons voulu parler que du passé, car en ce moment même il s'accomplit au cœur de l'église d'Angleterre une des révolutions les plus graves dont le monde des idées ait

jamais été le théâtre. Nous voulons parler du mouvement dont l'université d'Oxford est le centre.

L'église épiscopale d'Angleterre est désormais séparée en deux branches, la branche protestante et la branche *catholique* et apostolique; la première, qui ne fait remonter son origine que jusqu'à la réformation, la seconde, qui prétend descendre directement et immédiatement de Jésus-Christ et des apôtres, sans que la ligne de la tradition ait été interrompue par la réformation; l'une qui emprunte sa légitimité à un acte de la législature, l'autre qui fait découler la sienne de l'institution divine. Cette seconde église n'est protestante qu'en ce qu'elle nie la primauté du pape; mais elle substitue à l'unité romaine l'unité apostolique. A ses yeux, c'est l'église d'Angleterre qui a conservé le dépôt de la tradition, c'est elle qui est la véritable église catholique, et c'est l'église romaine qui se sépare de la communion catholique en restant volontairement éloignée de l'église d'Angleterre.

Cette église a pour doctrine fondamentale l'abjuration du principe protestant, c'est-à-dire du principe de négation. Elle sent que vouloir fonder quelque chose sur une pareille base, c'est bâtir sur des sables mouvans; qu'il est impossible d'édifier une religion sur le dogme de l'infaillibilité individuelle, et une société sur le principe d'insurrection permanente contre l'autorité. C'est pourquoi, au milieu de l'ébranlement du monde, elle cherche un appui dans l'affirmation et la tradition. Les plus grands esprits, les cœurs les plus élevés, les plus illustres caractères de la Grande-Bretagne, sont engagés dans cette œuvre de reconstruction. Des millions de regards, dans la chrétienté, sont silencieusement fixés sur Oxford. Là est le travail, la vie, l'action; là est le foyer, et, pour ainsi dire, le cœur théologique du monde dont les battemens ardens vont faire vibrer les échos de tous les cœurs que tourmentent les questions religieuses.

Eh bien! c'est le moment où tant d'hommes d'élite font de si admirables efforts pour purger leur église de son venin originel, c'est ce moment même que cette église choisit pour consommer, à la face du monde, l'adultère protestant! L'école nouvelle a poussé un cri d'alarme; elle rejette avec effroi loin d'elle la contamination du principe destructeur, et si le roi de Prusse va, comme on l'a dit, visiter Oxford, il y rencontrera plus d'un sombre visage et plus d'un œil irrité.

Ce n'est pas seulement parce qu'un prince protestant y participait que l'école d'Oxford a vu avec ombrage la création d'un évêché à Jérusalem, c'est aussi parce que cet établissement était à ses yeux un empiètement sur des droits qu'elle considère comme sacrés. Ayant pour but, comme nous l'avons dit, de substituer l'unité apostolique à l'unité romaine, elle travaille à relier entre elles les diverses églises qui ont conservé traditionnellement le dépôt de l'épiscopat. A ce titre, l'église grecque est pour elle une alliée, une sœur dont elle se trouve temporairement séparée, mais qu'elle espère ramener un jour dans le sein de la commune famille. On peut même ajouter que les églises

d'Orient ont conservé l'hérédité de l'épiscopat d'une manière encore plus intacte et plus régulière que n'a pu le faire l'église d'Angleterre à travers les troubles de la réformation, et que, par leur origine, elles se rattachent plus immédiatement aux apôtres. Créer un évêché anglican à Jérusalem, où il y a déjà un patriarche grec orthodoxe, c'était donc porter la guerre sur un territoire allié, et mettre de nouveaux obstacles à la réunion finale des églises du Levant et de l'Occident.

Les évêques anglicans ont cherché à calmer ces inquiétudes, et ont nié toute intention de faire de la propagande dans l'église grecque orthodoxe. Ainsi, pour prouver qu'ils ne voulaient point empiéter sur les droits plus anciens du patriarche de Jérusalem, ils ont sacré l'évêque Alexandre, non pas sous le titre « d'évêque *de* Jérusalem, » mais sous celui « d'évêque d'Angleterre et d'Irlande *à* Jérusalem. » Cette subtile distinction est destinée à convaincre le patriarche grec que l'église anglicane, avec ce parfait respect des droits de son prochain qui l'a toujours caractérisée, ne veut toucher en rien à son titre et à ses prérogatives. Mais enfin l'église d'Orient est depuis long-temps séparée de l'église d'Angleterre par des différences qui, sans rendre ni l'une ni l'autre coupable de schisme, empêchent cependant les anglicans fixés en Palestine de recevoir les sacremens des mains des prêtres grecs. L'Angleterre n'a donc d'autre but que de créer un arrangement provisoire pour les besoins de ses coreligionnaires, en attendant que la communion primitive entre les églises d'Orient et celle de l'Occident ait été rétablie.

C'est pourquoi le primat anglais a donné au nouvel évêque une lettre de recommandation pour « les prélats et évêques des anciennes églises apostoliques de Syrie et des contrées adjacentes. » L'évêque de Jérusalem, nous voulons dire l'évêque *à* Jérusalem, a reçu pour instructions « d'établir et de maintenir, autant que possible, des relations de charité chrétienne avec les autres églises représentées à Jérusalem, et en particulier avec l'église grecque orthodoxe, prenant un soin particulier de les convaincre que l'église d'Angleterre ne veut en rien les troubler, ni les diviser, ni intervenir dans leurs affaires, mais qu'elle est disposée, dans un esprit d'amour chrétien, à leur rendre tous les services d'amitié qu'il leur conviendra d'accepter. » Rien n'est plus doux, plus inoffensif et plus conciliant que ce programme; mais, hélas! qui sait si l'église anglicane pourra toujours commander à son zèle, et si, dans sa passion d'obliger les églises d'Orient, elle ne leur rendra pas, non-seulement tous les services « qu'il leur conviendra d'accepter, » mais encore tous ceux qu'il leur conviendrait de refuser?

Quant aux nestoriens et aux jacobites, le nouvel évêque de Jérusalem a pour instructions de se montrer encore plus prévenant pour eux. De plus, il y aura à Jérusalem un collége, sous la direction de l'évêque, destiné à élever les juifs convertis, et, s'il est possible, des chrétiens orientaux. Mais « aucun membre du clergé orthodoxe grec ne pourra être admis sans le consentement exprès de ses supérieurs spirituels. »

Quant aux musulmans, sans doute, comme on l'a dit, leur religion sera

respectée comme étant la religion de l'état, ou bien parce que toute tentative pour faire d'eux des chrétiens serait considérée comme un empiètement sur les droits que peut avoir l'église grecque à les convertir exclusivement.

Maintenant, nous serions curieux de savoir à quoi l'on veut faire servir le nouvel évêque. Il donnera la main droite à l'église grecque, la main gauche à l'église musulmane, le baiser de paix à toutes. Que lui restera-t-il à faire? Le voici. On espère, dit-on, que le contraste entre la conduite du primat anglais et celle du pape fera naître dans le Levant une opinion favorable à l'église d'Angleterre. Ainsi, pendant que Rome étend continuellement ses envahissemens chez les églises d'Orient, « les deux grandes puissances protestantes de l'Europe auront planté au milieu d'elles une église dont l'évêque est spécialement chargé de ne pas empiéter sur les droits spirituels et sur les libertés de ces églises, mais de ne s'occuper que de ceux sur lesquels elles ne peuvent légitimement réclamer aucune juridiction... et de présenter à leurs yeux, sans leur en imposer l'acceptation, le *patron* d'une église essentiellement conforme à l'Écriture par ses doctrines, et apostolique par sa discipline. »

Nous avions bien vu dans les livres que des ambassadeurs allaient porter dans les cours étrangères le portrait de leurs reines pour leur trouver des maris, nous avions lu des histoires de princes et de princesses qui tombaient éperduement amoureux sur la foi d'une image, mais nous ne savions pas que le procédé fût à l'usage des églises. Et nous qui avions la simplicité de nous inquiéter de cet évêque, et de le prendre pour une personne animée! Mais non, c'est un *patron!* c'est un portrait, c'est une lithographie de l'archevêque de Cantorbéry que l'on expose à Jérusalem. Si l'expérience réussit, sans doute le primat se fera tirer à plusieurs exemplaires pour les répandre dans le reste du monde!

Tout ceci est un mauvais jeu. Non, l'Angleterre ne va pas dans l'Orient pour s'y croiser les bras. Pour nous, qui ne comprenons pas la neutralité des religions, nous ne ferons pas un reproche à l'église anglaise de son activité; elle fait son devoir et nous montre le nôtre. Si les nations protestantes plantent leur drapeau dans le Levant, que les nations catholiques y relèvent le leur. L'Angleterre fait des promesses qu'elle ne pourrait pas tenir quand elle le voudrait : elle fera la propagande chez les Grecs, la propagande chez les musulmans, la propagande chez les juifs, chez les catholiques, chez les nestoriens, chez les jacobites, chez tous. Encore quelques années, et l'Orient est perdu pour les nations latines.

Si du moins l'Orient seul était menacé. Mais l'Occident! mais nous!

Entendez-vous ces cris de triomphe qui s'élèvent autour de nous dans des langues étrangères? C'est au pied d'un autel commun, et chez le peuple qui est la plus splendide expression de leur race commune, que les nations germaniques et protestantes renouvellent leur alliance.

Voici Luther, Luther couronné et dégénéré, qui tient sur les fonts baptismaux le souverain futur du plus grand empire du monde, et qui abjure sur

son berceau l'indépendance religieuse de l'Allemagne. Le protestantisme porte la peine de son origine; ayant rompu la chaîne de la tradition, il se trouve suspendu entre le ciel et la terre, livré à tous les vents, et il tombe dans les bras des rois. Mais ne croyez pas qu'il soit mort. L'énergie qu'il avait eue pour la révolte, il la met aujourd'hui au service de l'autorité. Telle est la force de l'unité et de la discipline, qu'après trois siècles d'agitations et de détours, le protestantisme converge lentement vers celle de ses églises qui en a conservé le dépôt, et vient aboutir à la papauté anglicane. Les rois reculent effrayés devant les tempêtes que l'esprit de la réformation déchaîne incessamment dans le monde. Ils se souviennent que Luther a déjà fait tomber deux têtes souveraines, et le spectre sanglant de 1648 et de 93 se dresse à leur chevet. Le roi de Prusse a été voir White-Hall, et cette cour abandonnée où la statue de Jacques II montre du doigt la trace de l'échafaud de son aïeul; il a contemplé, comme le grand René, ce « marbre tragique; » il a vu la fenêtre par laquelle sortit le premier roi martyr pour aller au supplice, et la place où tomba sans pâlir cette fière et noble tête dont Van-Dyck a immortalisé la mélancolie. Un jour peut venir aussi pour l'Allemagne où le libre arbitre attaquera la monarchie temporelle, comme il a déjà détruit la monarchie spirituelle. Mais, rattaché à l'église d'Angleterre, à cette ancre solide qui repose dans le fond de l'Océan, le protestantisme continental concentrera les forces qu'il perdait en les jetant à tous les vents. Le catholicisme est au moment de la lutte la plus formidable qu'il ait eu à soutenir depuis la réformation. Il a devant lui, non plus le protestantisme isolé, divisé, morcelé, mais le protestantisme marchant rapidement à l'unité. L'heure viendra, l'heure solennelle, où la papauté anglicane se lèvera en face de la papauté romaine, et où, si l'on peut ainsi parler et scinder ce qui est indivisible, la conscience humaine, déchirée en deux, assistera, palpitante et éperdue, au duel mortel de ces deux unités.

En finissant, nous voyons avec amertume que nous avons à peine osé prononcer le nom de la France. Hélas! que faisons-nous aujourd'hui dans le monde? Dans le travail fébrile de nos esprits, où est le lien, le centre, le but? Une théocratie ennemie grandit chaque jour à nos côtés, sous nos yeux. L'ombre sinistre vient de traverser l'air au-dessus de nos têtes : elle avait dans une main la Bible, et dans l'autre une épée. Avons-nous frémi quand elle passait? Avons-nous tressailli quand son souffle a glissé sur notre face? Autour de nous, tout s'organise, tout s'unit, tout se rallie, tout prie; le monde, à peine convalescent de la révolution française, cherche à se remettre des affreuses secousses que nous lui avons données, les peuples sont dans l'attente d'émotions inconnues et se préparent aux grandes luttes des idées, et nous, grand Dieu! nous déchirons nos entrailles, nous faisons la chasse aux rois comme à des bêtes fauves; nous fuyons la face de nos semblables, nous élevons entre eux et nous des remparts inanimés, et nous restons seuls sur la terre, assis sur les débris de nos autels, et sur le corps de nos rois assassinés.

****

RÉSEAU COMPLET

DE CHEMINS DE FER

POUR

LA FRANCE.

Les chemins de fer, dont l'exécution est ajournée depuis plusieurs années, en France, paraissent y devoir prendre bientôt un développement considérable. Le gouvernement s'en préoccupe, et les personnes même qui doutent encore de leur utilité générale, reconnaissent que notre pays ne peut demeurer plus long-temps stationnaire au milieu du mouvement européen, sans perdre rapidement les avantages commerciaux que sa position géographique semblait lui avoir assurés pour toujours. Peu d'hommes partagent, au surplus, cette opinion timide qui considère l'exécution des chemins de fer comme une nécessité fâcheuse; et la plupart des personnes éclairées comprennent tout ce que ces admirables voies portent de vie avec elles, et combien elles exerceront de favorables influences sur l'avenir des peuples. Aussi l'opinion semble-t-elle unanime aujourd'hui pour demander avec instance l'application immédiate, sur notre sol, de ces lignes de fer, déjà si multipliées dans les contrées voisines.

On est d'accord aussi sur la nécessité de faire précéder tout vote important relatif aux chemins de fer, par l'adoption d'un plan général, afin que toutes les parties, bien coordonnées entre elles, puissent tendre vers un but d'ensemble soigneusement déterminé. Dès-lors chaque branche du réseau ne

bornera plus ses avantages à féconder et à enrichir les lieux qu'elle devra traverser; elle intéressera la France entière, en contribuant, pour sa part, à établir un système général de communication rapide entre les divers points du territoire.

Les chemins de fer ne pouvant s'établir sans le secours de l'état, il ne serait d'ailleurs ni juste ni convenable de procéder par lignes isolées, dont l'adoption successive soulèverait indubitablement des rivalités et des oppositions puissantes.

A l'instant où la discussion va s'ouvrir sur cette importante question, et alors qu'une foule de projets locaux sont venus jeter dans les esprits le doute et la confusion, il nous a semblé utile de rappeler l'attention sur un projet général, présenté aux chambres le 15 février 1838. — Ce projet s'appuyait sur les études des ingénieurs placés à la tête du corps des ponts et chaussées; il avait été mûrement élaboré dans les commissions et au sein du conseil d'état, et il est certainement bien préférable à tous ceux que l'on a proposés depuis. Après y avoir apporté quelques légères modifications, rendues nécessaires par les voies nouvellement exécutées, ou par des données plus précises, nous venons exposer et appuyer les dispositions principales de ce projet.

Pour en faciliter l'intelligence, nous avons présenté le réseau complet par des lignes coloriées, tracées sur la carte de France jointe à cet article. Nous y avons ajouté des tableaux, qui donnent la désignation et la population des villes et des départemens traversés par chaque ligne, et en même temps les longueurs détaillées des divers chemins à exécuter.

Chacun, à la première inspection de la carte, pourra voir comment tous les grands centres de population et d'industrie seraient réunis par des voies très directes, comment toutes les provinces pourraient communiquer à la fois entre elles et avec Paris, et combien, de nos ports de l'Océan et de la Méditerranée, le transit s'opérerait facilement vers la Suisse et l'Allemagne.

Sous le rapport stratégique, des masses assises au centre de la France, et distribuées entre Paris, Châlons, Dijon, Lyon, Nevers, Tours et Orléans, seraient rapidement portées sur tous les points menacés de nos frontières continentales ou maritimes.

Toutes les villes principales ont été rattachées aux grandes lignes avec un soin particulier. Elles seraient desservies directement, parce qu'il est juste que les chemins de fer soient dirigés vers les lieux où se trouve la plus grande masse d'intérêts actuels à satisfaire; mais, en même temps, ces grandes lignes ont été combinées de telle sorte, que toutes les parties de la France, s'y pouvant relier facilement, doivent profiter de la distribution générale. — Les divers embranchemens, dont nous avons craint de multiplier le nombre, seront rapidement construits; nous n'en pouvons douter en voyant l'activité que développe partout l'ouverture d'une nouvelle voie de communication, et surtout en reconnaissant, sur la carte d'Angleterre, dont, à cet effet, nous

joignons ici une esquisse (1), les lignes nombreuses qui sont déjà venues se rattacher aux directions principales. — Cette carte servira encore à montrer qu'en Angleterre, où il existe de grands centres de commerce indépendans de la capitale, presque toutes les lignes viennent cependant converger vers-Londres, parce qu'il est nécessaire que les provinces soient mises en communication directe avec la capitale, et qu'il est utile aussi que les habitans des capitales puissent créer des intérêts sur les divers points du sol.

Les directions principales proposées, et indiquées sur la carte par de doubles lignes rouges, sont :

	LONGUEUR A EXÉCUTER.		
	lieues.	lieues.	lieues.
1° Le chemin de Belgique à Paris, à Tours, à Bordeaux et à l'Océan.	180	430	
2° Le chemin du Hâvre à Paris, à Dijon, à Lyon et à Marseille.	199		
3° Le chemin de Dijon à Bâle et à Strasbourg. . .	51	160	
4° Le chemin de Tours à Nantes.	50		
5° Le chemin de Marseille à Bordeaux, ou de la Méditerranée à l'Océan.	110		
Ensemble. . .	. . .	590	590
Les directions secondaires indiquées sur la carte par une simple ligne bleue, sont :			
6° Le chemin de Bordeaux à Bayonne.	40		
7° Le chemin de Lille à Calais, par Dunkerque. .	28		
8° Le chemin de Châlons à Lyon.	30		
9° Le chemin direct de Paris à Strasbourg. . . .	80		
10° Le chemin d'Orléans à Lyon, par Bourges. . .	78		
Ensemble. . .	256	Ci. . .	256
TOTAL GÉNÉRAL. . .			846

Les lignes principales ont toutes un grand caractère d'utilité, et il serait à désirer qu'entreprises simultanément, elles pussent être terminées dans un bref délai. L'exécution des lignes secondaires, qui ont déjà fixé l'attention des pays intéressés, serait alors presque immédiate, et bientôt, comme nous

(1) Cette esquisse a été prise sur la carte publiée en 1840 par M. Binaud, ingénieur au corps royal des mines, à la suite de son ouvrage sur les chemins de fer.

l'avons déjà dit, les embranchemens eux-mêmes atteindraient le grand réseau. Et qu'on ne s'effraie pas des dépenses à faire et des masses d'efforts à développer. On sait aujourd'hui ce que la France peut dépenser en travaux, même improductifs, et il s'agit de créer, sur le sol, les ressources de la plus grande richesse, en multipliant, dans une immense proportion, les relations commerciales.

Mais enfin, si l'on craignait de s'engager dans une trop vaste entreprise, on pourrait d'abord n'exécuter que les trois premières lignes :

De Belgique à Paris, à Bordeaux et à l'Océan, — du Hâvre à Marseille, — de Paris à Strasbourg, par Dijon, — d'une longueur, ensemble, de 430 lieues.

Les rivières et les canaux existant aujourd'hui suppléeraient aux deux autres chemins ajournés; mais ce devrait être d'une manière toute provisoire. — En effet, si la jonction des rivières et des canaux avec les chemins de fer produit un admirable système dans les pays à grands fleuves et à grandes distances, les voies navigables, en France, n'offrent habituellement qu'un moyen de circulation très lent, et sans aucune régularité. — Aussi M. Michel Chevalier reconnaît-il l'insuffisance de cette combinaison, qu'il appuyait à la fin de 1838, et demande-t-il lui-même, aujourd'hui, l'exécution *continue* des grandes lignes de fer (1).

Dans un projet plus récent, publié par *la Phalange* (2), M. Perreymond a repris l'idée de rattacher les rail-ways aux rivières et aux canaux.

Le réseau qu'il a produit est tout à fait incomplet, et, s'il venait à être exécuté, il aurait, pour l'avenir, les plus fâcheux résultats. — Ce réseau est tracé en bleu sur un transparent qui s'applique aisément sur notre carte de France; il se compose d'une grande artère ouverte du nord au sud, par Lille, Paris, Limoges et Toulouse, de laquelle partiraient, à droite et à gauche, vers les principales villes, des embranchemens longs et isolés.

Ces embranchemens, se réunissant deux à deux à Paris, à Châteauroux et à Toulouse, forment trois lignes transversales dirigées de l'est à l'ouest.

Enfin, un chemin isolé s'étend de Caen à Nantes, par Rennes.

Il est possible qu'un grand nombre de départemens, de villes, et même de populations, soient groupés sur ces lignes; mais, si l'on parcourt le réseau sur la carte, on se trouve arrêté, dans de profondes impasses, à La Rochelle, à Bordeaux, à Bayonne, et aussi à Marseille, à Lyon, à Besançon et à Nantes, lorsque la navigation sera irrégulière ou impossible. — Tous les embranche-

(1) Dans les lignes principales, nous avons emprunté la Saône entre Châlons et Lyon, parce que cette partie de rivière est dans une position à peu près unique en France pour la régularité de ses eaux et la facilité de sa navigation.

(2) N° du 15 novembre 1841. — Ce projet a fixé l'attention au moment où il a paru, parce qu'il a mis en grande évidence la nécessité d'arrêter à l'avance un plan général pour les chemins de fer. Nous appuyons fortement ce principe.

mens qui pourraient être construits dans l'avenir subiraient les embarras de cette mauvaise disposition.

On doit tendre surtout à placer les grandes lignes dans une situation telle que, pour les rejoindre, il ne reste à parcourir que de faibles distances, et c'est dans cette pensée qu'a été conçu le projet de 1838.

La grande artère du projet de *la Phalange* semble imaginée dans un but contraire, puisque tous les embranchemens deviennent longs et sont entre eux d'une communication fort difficile; en outre, cette artère délaisse les contrées les plus riches, pour traverser un pays pauvre en population et coupé de montagnes, où la dépense de construction sera certainement considérable, et où, pour l'avenir, les frais de traction demeureront élevés.

Enfin les cinq lignes principales, indiquées par un double trait bleu, et dont *la Phalange* demande en premier lieu l'exécution, ont ensemble un développement de 449 lieues; et, lorsque l'on aurait exécuté toutes les lignes proposées, dont le développement général est de 781 lieues, il faudrait encore emprunter les canaux et les rivières, — entre Paris, Dijon et Besançon; — entre Dijon, Lyon et Marseille; — entre Bordeaux et Toulouse (si l'on ne veut repasser par Périgueux); — entre Nantes, Tours et Blois.

Dans notre projet, il suffit d'exécuter les trois premiers chemins, sur une longueur ensemble de 430 lieues, pour établir un système de communication *directe* par rail-ways, — entre la Belgique, — Paris, — le Hâvre et la Manche, — Orléans, — Bordeaux, la Teste et l'Océan (ce qui conduira bientôt en Espagne par Bayonne), — Dijon, — Lyon, — Marseille et la Méditerranée, — Besançon, — Bâle, — et Strasbourg.

Si l'on y comprend les voies aujourd'hui navigables, et surtout si l'on préfère construire, dans un bref délai, les deux autres lignes principales, d'un développement ensemble de 160 lieues, il faut ajouter à la liste précédente Nantes et les provinces du midi.

Alors les voyages deviendraient faciles sur tous les points; et si, comme on le doit espérer, les lignes secondaires, qui n'ont qu'une longueur totale de 256 lieues, venaient à être prochainement exécutées, l'ensemble du réseau étendu sur la France serait tel que toutes les contrées communiqueraient entre elles à peu près par la voie la plus courte. La Rochelle, Limoges, Tarbes, Perpignan, Grenoble, Clermont, Metz, Mézières et Sédan, seraient bientôt rattachés, au moyen d'embranchemens très courts, à Paris et à toutes les parties de la France; les lignes de Normandie et du Maine, dont le centre est au Mans, s'étendraient rapidement, et viendraient mettre ces riches provinces en contact immédiat avec Paris, Lyon, Nantes et Bordeaux; enfin, le chemin de fer de Rennes pourrait facilement être prolongé jusqu'à Brest.

Le projet que nous appuyons, sans exiger la construction d'une beaucoup plus grande longueur de chemins, relie donc entre elles les diverses parties de la France d'une manière infiniment plus complète que celui de *la Phalange*. Il suffit d'appliquer le transparent sur la carte pour voir cette grande différence des deux systèmes, et pour reconnaître encore que, parmi les con-

trées desservies par nos lignes, se trouvent toutes celles du réseau de M. Perreymond; il faut en excepter seulement, sur la direction de Paris à Bordeaux, le pays compris entre Châteauroux et Cahors, où les travaux seraient difficiles et où les populations sont peu agglomérées.

Enfin, les chemins de fer que nous traçons dans les vallées pourraient souvent être établis sur des levées qui serviraient à contenir les eaux d'inondation. Cela paraît facile dans la vallée de la Loire, et notamment entre Tours et Candes, où le pays en recevrait un immense bienfait.

Nous avons cru devoir reproduire le beau projet de 1838, parce que, dans notre conviction profonde, tout plan d'ensemble de chemins de fer doit être tracé en vue de l'intérêt public et sans aucune préoccupation étrangère. Ainsi, dans les nombreuses subventions offertes par les villes et par les départemens, l'état verra de précieux indices de la sympathie générale; mais il ne saurait aucunement en profiter, car, d'une part, on ne peut modifier la direction reconnue la meilleure sans blesser de graves intérêts, et, de l'autre, il serait souverainement injuste de recevoir une allocation qui n'aurait pas exercé d'influence sur le choix des lignes suivies. — Si, comme nous le pensons, il est convenable que les localités traversées par un chemin de fer contribuent spécialement aux frais de sa construction, ce doit être seulement au moyen d'un impôt obligatoire réglé par la loi, de manière à laisser à l'état toute liberté dans sa détermination.

Quant au mode d'exécution, nous n'y voyons qu'une question de détail. Seulement il est bon de rappeler, à ce sujet, comment se sont évanouies les pompeuses promesses des compagnies, qui semblaient devoir seules produire tous les chemins de fer, sans que la moindre parcelle de la fortune publique y fût dépensée, comme si la fortune publique ne se composait pas de toutes les fortunes, et de la somme des efforts et du travail de chacun. La seule économie possible est évidemment le meilleur emploi de ces forces, et, en 1838, ce principe avait conduit à placer entre les mains de l'état l'exécution de tous les grands travaux. — L'opinion publique, long-temps contraire à ce mode, semblerait y revenir aujourd'hui, du moins quant aux grandes lignes; et, pour cela, toutes les voix seraient unanimes, si l'on voyait, pour les chemins de fer, une direction *spéciale*, organisée de manière à prévenir toutes les lenteurs que l'on redoute. Ces lenteurs administratives sont certes bien indépendantes des ingénieurs, mais elles sont réelles, et, pour y remédier, il faudrait qu'une seule direction pût imprimer l'activité nécessaire à la longue filière des diverses administrations.

On a proposé récemment de faire exécuter par l'état les terrassemens et les ouvrages d'art, en laissant à la charge des compagnies la pose des rails et ce qui concerne l'exploitation. — Nous ne saurions espérer de bons résultats de cette combinaison, qui met en présence des intérêts trop différens pour qu'il n'en sorte pas, immédiatement ou dans l'avenir, quelques grandes difficultés. — Les réclamations que M. le comte Pillet-Will a soulevées, en 1837, pour

les actions de jouissance des quatre canaux, doivent servir de salutaire avertissement.

De plus, l'exécution des terrassemens et des ouvrages d'art, variable selon les localités, coûterait moyennement, par kilomètre, 240,000 francs, dont on aurait à faire l'abandon pur et simple aux compagnies; tandis qu'en y ajoutant une dépense hors de toute éventualité, et s'élevant, par kilomètre, à 125,000 francs (1) pour la double voie de fer, les stations, les hangars et les réservoirs d'eau, l'état resterait propriétaire des chemins construits, recevrait tous les péages, et serait toujours libre de régler l'exploitation pour la plus grande utilité générale. — Les diverses branches de revenu public devant, en effet, s'accroître en proportion de l'activité de circulation qui sera développée, l'état n'aura pas le même intérêt que les compagnies à réaliser un bénéfice *direct;* il pourra baisser les tarifs jusqu'à leur dernière limite, et aire ainsi produire au chemins de fer tous les avantages dont ils sont susceptibles (2).

L'exploitation serait concédée par baux dont la durée ne devrait amais dépasser dix années, et le matériel appartiendrait aux compagnies adjudicataires.

Si l'on voulait admettre l'exécution par les compagnies avec le concours de l'état, nous préférerions indubitablement à tous les genres de subvention le don d'une somme fixe. C'est la combinaison la mieux déterminée, celle qui laisse aux compagnies le plus de liberté d'action, et probablement la plus économique, parce qu'elle est la plus simple. Cette subvention, pouvant être très forte, sans même atteindre le chiffre des dépenses nécessaires pour terrassemens et ouvrages d'art, sera suffisante pour assurer l'exécution de toutes les lignes; et, comme il conviendrait d'opérer les versemens proportionnellement aux dépenses réellement faites, les sommes à fournir par le trésor seraient réparties sur plusieurs années, et l'on n'aurait pas à craindre l'abandon des travaux.

Mais le mode d'exécution, nous l'avons dit, est une question secondaire; ce qu'il faut aujourd'hui, c'est l'établissement immédiat des grandes lignes de chemins de fer en France; c'est, avant tout, la fixation d'un réseau général bien combiné, et le projet de 1838, tel qu'il vient d'être développé, nous paraît offrir la meilleure des solutions pour satisfaire aux besoins du pays.

(1) Voir la note n° 1 à la suite de cet article.
(2) Voir la note n° 2 à la suite de cet article.

G. Sagey,
ingénieur au corps royal des mines;

R. Morandière,
ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées.

Tours, janvier 1842.

(Note n° 1.)

PRIX D'UN KILOMÈTRE DE CHEMIN DE FER.

D'après les travaux exécutés jusqu'à ce jour, et d'après les nombreux documens réunis par M. Binaud dans l'ouvrage auquel nous avons emprunté la carte d'Angleterre, on peut évaluer de la manière suivante le prix *moyen* d'*un kilomètre* de chemin de fer à deux voies :

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
2 hectares 50 centiares de terrains à 8,000 fr. l'hectare.	20,000 »	40,000 »	
Démolition de bâtimens et dommages.	20,000 »		
Terrassemens, y compris les fouilles dans le roc, 60,000 mèt. cubes à 1 fr. 667	»	100,000 »	240,000 »
Ponts, souterrains, viaducs, barrières, clôtures et frais divers.	»	100,000 »	
Les deux voies de fer ensemble :			
Pour un mètre courant :			
4 mètres de rails en fer, pesant 120 kil., à 40 cent. le kil..	48 »		
4 chairs en fonte, pesant 28 kil., à 32 cent. le kil..	8 96		
8 chevillettes en fer, pesant 5 kil., à 70 cent. le kil.	3 50		
2 traverses en bois cubant 0,20, à 70 fr.	14 »		
4 mètres cubes de sable, à 5 fr. le mètre cube	20 »		
Frais divers.	5 54		
Total pour un mètre. . .	100 »		
Total pour un kilomètre. . .			100,000 »
Stations, hangars, ateliers, réservoirs d'eau et maisons de cantonniers, non compris les terrains nécessaires, déjà évalués ci-dessus.			25,000 »
Total pour l'établissement du chemin. . .			365,000 »
Matériel d'exploitation			35,000 »
Total général pour un kilomètre. . .			400,000 »

On a supposé que les chemins auraient, en couronne, une largeur de 8 mètres 50 centimètres dans les parties en remblais, et de 7 mètres 50 centimètres dans les tranchées et dans les souterrains, et alors chacune des voies pourra avoir une largeur de 1 mètre 80 centimètres, qui est nécessaire pour qu'on puisse augmenter d'une quantité suffisante le diamètre des roues des locomotives et des voitures. — On a supposé encore que souvent les routes seraient traversées à niveau par les chemins de fer, parce que l'usage a démontré aujourd'hui que cette disposition, adoptée pour les chemins de Corbeil et de Versailles (rive gauche), présente bien peu d'entraves à la circulation, même aux abords de Paris.

(NOTE N° 2.)

TABLEAU COMPARATIF

DES PRIX ET DES VITESSES DE TRANSPORT SUR LES RIVIÈRES ET CANAUX, LES ROUTES ET LES CHEMINS DE FER.

DÉSIGNATION.	POUR CENT LIEUES DE QUATRE KILOMÈTRES.			OBSERVATIONS.
	PRIX.	TEMPS EMPLOYÉ.		
VOYAGEURS.	fr. c.	jours.	heures.	NOTA. Les prix pour les chemins de fer sont ceux fixés par les lois de juillet 1838.
Bateaux à vapeur. .	32 »	1	9	4 l. à l'heure en descendant. 2 — en remontant.
Diligences.	50 »	1	16	2 1/2 lieues à l'heure.
Malles-postes	75 »	1	5	3 1/2 — —
Chemins de fer. . .	25 »	»	12 1/2	8 — — (vitesse effective.)
MARCHANDISES.				
Voies navigables . .	30 »	20	»	5 lieues par jour moyennement.
Roulage ordinaire. .	80 »	12 1/2	»	8 lieues par jour.
Roulage accéléré . .	150 »	5	»	20 — —
Diligences. . . . . ,	400 »	1	16	2 1/2 à l'heure.
Chemins de fer. . .	56 »	»	20	5 — —

Ce tableau peut faire comprendre tous les avantages que doivent procurer les chemins de fer sous le rapport de la vitesse, de la régularité et de l'économie des transports. Il montre encore que l'on pourrait presque doubler les tarifs de 1838 sans dépasser les prix payés aujourd'hui sur les routes de terre. Mais, afin d'amener sur ces chemins comme sur ceux de Belgique, une immense circulation, il est bien nécessaire de maintenir très bas et peu au-dessus des frais de traction les prix des voyages, surtout dans les diligences de deuxième ou de troisième classe. Il en résultera encore une grande économie dans les frais de transport, qui, relativement, sont d'autant moindres, que les convois sont plus nombreux, plus réguliers et plus complets.

TABLEAU N° 1,

DONNANT LA LONGUEUR DES CHEMINS DE FER, ET LES DIVISANT EN LIGNES DE 1re, 2e ET 3e CLASSE.

NOTA. *Toutes les distances ont été mesurées avec beaucoup de soin, et suivant les contours obligés, sur la grande carte hydrographique de la France (en 12 feuilles), dressée en 1828 au dépôt des Ponts-et-Chaussées.*

(La lieue est de 4 kilomètres.)

§ 1er. LIGNES DE 1re CLASSE.

DÉSIGNATION des CHEMINS.	LONGUEUR DES PARTIES à exécuter. Partielle.	Totale.	exécutées ou en cours d'exécution. Partielle.	Totale.	OBSERVATIONS.
	lieues.	lieues.	lieues.	lieues.	
1° *Chemin de Belgique à Paris, à Bordeaux et à l'Océan.*					
De Lille à la frontière et de Valenciennes à la frontière	»		7		Partie en cours d'exécution.
De Lille à Douai	8		»		
De Valenciennes à Douai	8		»		
De Douai à Arras, à Amiens, à Beauvais et à Paris	52	180	»	49	Partie en cours d'exécution.
De Paris à Orléans	»		29		
D'Orléans à Tours	29		»		
De Tours à Poitiers, à Angoulême et à Bordeaux	83		»		
De Bordeaux à la Teste et à l'Océan	»		13		Partie livrée à la circulation.
2° *Chemin du Hâvre à Paris, à Dijon, à Lyon et à Marseille.*					
Du Hâvre à Rouen	22		»		
De Rouen à Paris	»		31		Partie en cours d'exécution.
De Paris à Corbeil	»		7 1/2		Partie livrée à la circulation.
De Corbeil à Provins et à Anglure	27		»		
D'Anglure à Troyes et à Dijon	43	199	»	38 1/2	
De Dijon à Châlons-sur-Saône	17		»		
De Châlons à Lyon	»		»		La Saône provisoirement sur une longueur de 30 lieues.
De Lyon à Avignon et à Tarascon	65		»		
De Tarascon à Arles et à Marseille	25		»		
A reporter		379		87 1/2	

(Note n° 2.)

TABLEAU COMPARATIF

DES PRIX ET DES VITESSES DE TRANSPORT SUR LES RIVIÈRES ET CANAUX, LES ROUTES ET LES CHEMINS DE FER.

DÉSIGNATION.	POUR CENT LIEUES DE QUATRE KILOMÈTRES.			OBSERVATIONS.
	PRIX.	TEMPS EMPLOYÉ.		
Voyageurs.	fr. c.	jours.	heures.	Nota. Les prix pour les chemins de fer sont ceux fixés par les lois de juillet 1838.
Bateaux à vapeur. .	32 »	1	9	4 l. à l'heure en descendant. 2 — en remontant.
Diligences.	50 »	1	16	2 1/2 lieues à l'heure.
Malles-postes	75 »	1	5	3 1/2 — —
Chemins de fer. . .	25 »	»	12 1/2	8 — — (vitesse effective.)
Marchandises.				
Voies navigables . .	30 »	20	»	5 lieues par jour moyennement.
Roulage ordinaire. .	80 »	12 1/2	»	8 lieues par jour.
Roulage accéléré . .	150 »	5	»	20 — —
Diligences. . . . . ,	400 »	1	16	2 1/2 à l'heure.
Chemins de fer. . .	56 »	»	20	5 — —

Ce tableau peut faire comprendre tous les avantages que doivent procurer les chemins de fer sous le rapport de la vitesse, de la régularité et de l'économie des transports. Il montre encore que l'on pourrait presque doubler les tarifs de 1838 sans dépasser les prix payés aujourd'hui sur les routes de terre. Mais, afin d'amener sur ces chemins comme sur ceux de Belgique, une immense circulation, il est bien nécessaire de maintenir très bas et peu au-dessus des frais de traction les prix des voyages, surtout dans les diligences de deuxième ou de troisième classe. Il en résultera encore une grande économie dans les frais de transport, qui, relativement, sont d'autant moindres, que les convois sont plus nombreux, plus réguliers et plus complets.

TABLEAU N° 1,

DONNANT LA LONGUEUR DES CHEMINS DE FER, ET LES DIVISANT EN LIGNES DE 1re, 2e ET 3e CLASSE.

NOTA. *Toutes les distances ont été mesurées avec beaucoup de soin, et suivant les contours obligés, sur la grande carte hydrographique de la France (en 12 feuilles), dressée en 1828 au dépôt des Ponts-et-Chaussées.*

(La lieue est de 4 kilomètres.)

§ 1er. LIGNES DE 1re CLASSE.

DÉSIGNATION des CHEMINS.	LONGUEUR DES PARTIES — À EXÉCUTER. Partielle.	Totale.	EXÉCUTÉES OU EN COURS D'EXÉCUTION. Partielle.	Totale.	OBSERVATIONS.
	lieues.	lieues.	lieues.	lieues.	
1° *Chemin de Belgique à Paris, à Bordeaux et à l'Océan.*					
De Lille à la frontière et de Valenciennes à la frontière..........................	»		7		Partie en cours d'exécution.
De Lille à Douai..........................	8		»		
De Valenciennes à Douai..............	8		»		
De Douai à Arras, à Amiens, à Beauvais et à Paris..........................	52	180	»	49	Partie en cours d'exécution.
De Paris à Orléans..........................	»		29		
D'Orléans à Tours..........................	29		»		
De Tours à Poitiers, à Angoulême et à Bordeaux..........................	83		»		
De Bordeaux à la Teste et à l'Océan....	»		13		Partie livrée à la circulation.
2° *Chemin du Hâvre à Paris, à Dijon, à Lyon et à Marseille.*					
Du Hâvre à Rouen..........................	22		»		
De Rouen à Paris..........................	»		31		Partie en cours d'exécution.
De Paris à Corbeil..........................	»		7 1/2		Partie livrée à la circulation.
De Corbeil à Provins et à Anglure.....	27		»		
D'Anglure à Troyes et à Dijon.........	43	199	»	38 1/2	
De Dijon à Châlons-sur-Saône.........	17		»		
De Châlons à Lyon..........................	»		»		La Saône provisoirement sur une longueur de 30 lieues.
De Lyon à Avignon et à Tarascon......	65		»		
De Tarascon à Arles et à Marseille.....	25		»		
A reporter..............		379		87 1/2	

DÉSIGNATION des CHEMINS.	LONGUEUR DES PARTIES À EXÉCUTER. Partielle.	LONGUEUR DES PARTIES À EXÉCUTER. Totale.	EXÉCUTÉES OU EN COURS D'EXÉCUTION. Partielle.	EXÉCUTÉES OU EN COURS D'EXÉCUTION. Totale.	OBSERVATIONS.
	lieues.	lieues.	lieues.	lieues.	
Reports.........		379		87 1/2	
3° *Chemin de Dijon à Bâle et à Strasbourg.*					
De Dijon à Besançon et à Mulhouse....	51		»		Partie livrée à la circulation.
De Mulhouse à Bâle..................	»	51	8	33	*Id.* *Id*
De Mulhouse à Colmar et à Strasbourg.	»		25		
4° *Chemin de Tours à Nantes.*					
De Tours à Angers et à Nantes.........	50	50	»	»	
5° *Chemin de Marseille à Bordeaux, ou de la Méditerranée à l'Océan.*					
De Marseille à Beaucaire.............	»		»		Partie du chemin n° 2.
De Beaucaire à Nîmes, à Montpellier et à Cette............................	»	140	25	25	
De Cette à Carcassonne et à Toulouse..	52		»		
De Toulouse à Bordeaux...............	58		»		
TOTAUX..........		590		145 1/2	
Chemins de fer exécutés et non compris dans les lignes précédentes.					
Deux chemins de Paris à Versailles sur les deux rives de la Seine....................			9		
Chemin de Saint-Étienne à Lyon........................			14 1/2		
Chemin de Saint-Étienne à Montbrison et à Roanne.......			20 1/2	59 1/2	
Chemin d'Alais à Nîmes..............................			12		
Chemin de Thann à Mulhouse..........................			3 1/2		
LONGUEUR TOTALE des chemins de fer exécutés ou en cours d'exécution..........................				205	

§ 2e. LIGNES DE 2e CLASSE.

DÉSIGNATION DES CHEMINS.	LONGUEUR partielle.	LONGUEUR totale.	OBSERVATIONS.
	lieues.	lieues.	
6° Chemin de Bordeaux à Bayonne.			
De Bordeaux à Bayonne	40	40	
7° Chemin de Lille à Calais par Dunkerque.			
De Lille à Dunkerque	18	28	
De Dunkerque à Calais	10		
8° Chemin de Châlons à Lyon.			
De Châlons-sur-Saône à Mâcon et à Lyon	30	30	
9° Chemin direct de Paris à Strasbourg.			
Chemin de Paris à Anglure	»	80	Partie du chemin n° 2 au § 1er.
D'Anglure à Bar-le-Duc, à Nancy et à Strasbourg	80		
10° Chemin d'Orléans à Lyon par Bourges.			
D'Orléans à Vierzon et à Bourges	28	78	
De Bourges à Nevers, à Moulins et à Roanne	50		
De Roanne à Saint-Etienne et à Lyon	»		Parties livrées à la circulation.
TOTAL		256	

§ 3e. LIGNES DE 3e CLASSE.

Embranchemens divers, seulement indiqués.

1° De la Rochelle à Niort et à Poitiers.
2° De Paris à Versailles, à Rambouillet, à Epernon, à Chartres, à Nogent-le-Rotrou, au Mans, à Laval et à Rennes.
3° De Caen à Falaise, à Argentan, à Alençon, au Mans, à Château-du-Loir et à Tours.
4° De Rouen à Dieppe.
5° De Valence à Grenoble et à Pont-Beauvoisin.
6° D'Anglure à Châlons-sur-Marne, à Vouziers, à Mézières et à Sedan.
7° De Metz à Nancy.
8° De Perpignan à Narbonne et à Béziers.
9° De Cahors à Montauban et au chemin de Toulouse à Bordeaux.
10° De Tarbes à Mirande, à Auch, à Lectoure et à Agen.
11° De Poitiers à Civray, à Limoges, à Clermont, à Montbrison et à Lyon.
12° De Privas au chemin du Rhône.

TABLEAU N° 2,

DONNANT

LA DÉSIGNATION ET LA POPULATION DES VILLES ET DES DÉPARTEMENS TRAVERSÉS

PAR CHAQUE LIGNE.

Nota : *Les chiffres de population ont été pris dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes (1839).

DÉSIGNATION des CHEMINS.	DÉSIGNATION des départemens traversés par ces chemins.	DÉSIGNATION des villes traversées ou rattachées.	POPULATION des chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture.	POPULATION entière des départemens.	OBSERVATIONS.
	§ 1er. LIGNES DE PREMIÈRE CLASSE.				
1° Chemin de Belgique à Paris, à Bordeaux et à l'Océan.		LILLE........	72,005		
	1. Nord...........	Douai.......	19,173	1,026,417	
		Valenciennes.	19,499		
	2. Pas-de-Calais...	ARRAS.......	23,485	664,654	
	3. Somme.........	AMIENS......	46,129	552,706	
	4. Oise............	BEAUVAIS....	13,082	398,641	
	5. Seine-et-Oise....	Pontoise.....	5,408	449,582	
	6. Seine...........	Saint-Denis...	9,332	1,106,891	
		PARIS........	909,126		
		VERSAILLES..	29,209		
	» Seine-et-Oise....	St-Germain...	»	»	
		Etampes.....	7,896		
	7. Loiret..........	ORLÉANS....	40,272	316,189	
	8. Loir-et-Cher....	BLOIS........	13,628	244,043	
	9. Indre-et-Loire..	TOURS.......	26,669	304,271	
		Chatellerault.	9,695		
	10. Vienne.........	POITIERS....	22,000	288,002	
		Civray.......	2,400		
	11. Charente.......	Ruffec.......	2,859	365,126	
		ANGOULÊME..	16,910		
	12. Dordogne.......	»	»	487,502	
		Libourne.....	9,714		Pour cette seule ligne, la population des départemens traversés est de 6,759,833.
	13. Gironde........	BORDEAUX...	98,705	555,809	
		La Teste......	»		
A reporter.	13 départemens.		1,396,896	6,759,833	

DÉSIGNATION des CHEMINS.	DÉSIGNATION des départemens traversés par ces chemins.	DÉSIGNATION des villes traversées ou rattachées.	POPULATION des chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture.	POPULATION entière des départemens.	OBSERVATIONS.
Reports.	13 départemens.		1,396,896	6,759,835	
3° Chemin du Hâvre à Paris, à Dijon, à Lyon, à Marseille.	14. Seine-Inférieure.	Le Hâvre.....	25,618	720,525	
		ROUEN.......	92,083		
	15. Eure	»	»	424,762	
	» Seine-et-Oise ...	Mantes.......	3,818	»	
	» Seine...........	PARIS........	»	»	
	» Seine-et-Oise....	Corbeil	3,690	»	
	16. Seine-et-Marne .	MELUN.......	6,846	323,881	
		Provins	6,007		
	17. Marne..........	»	»	345,245	
	18. Aube...........	TROYES.	25,563	253,870	
		Bar-sur-Seine.	2,330		
	19. Côte-d'Or.......	Châtillon-S-S.	4,430	385,624	
		DIJON..	24,817		
		Beaune	10,678		
	20. Saône-et-Loire..	Châlons-S.-S.	12,400	538,507	
	21. Rhône..........	LYON	150,814	482,024	
	22. Loire...........	S.-Etienne....	41,534	412,497	
		MONTBRISON .	6,266		
		Roanne......	9,910		
	23. Isère	Vienne.......	16,484	573,645	
	24. Drôme..........	VALENCE.....	10,967	305,499	Privas sera seulement distant de 3 lieues de la ligne de fer.
		Montélimart..	7,966		
	25. Vaucluse	Orange	8,874	246,071	
		AVIGNON.....	31,786		
	26. Bouch.-du-Rhône.	Arles	20,048	362,325	
		MARSEILLE...	146,239		
4° Chemin de Dijon à Bâle et à Strasbourg.	» Côte-d'Or.......	DIJON........	»	»	Ce chemin se réunit à Dijon avec celui du Hâvre à Marseille.
	27. Jura............	Dôle.........	10,137	315,355	
	28. Doubs..........	BESANÇON....	29,718	276,274	
		Baume-les-D.	2,519		
		Montbelliart..	5,417		
	»	Bâle	»	»	
	29. Haut-Rhin......	COLMAR......	15,958	447.019	Belfort et Altkirck sont à peine distans chacun de 2 lieues de la ligne de fer.
		Thann	»		
	30. Bas-Rhin	Schelestadt...	9,700	561,859	
		STRASBOURG..	57,885		
A reporter.	30 départemens.		2,197,118	13,736,815	

DÉSIGNATION des CHEMINS.	DÉSIGNATION des départemens traversés par ces chemins.	DÉSIGNATION des villes traversées ou rattachées.	POPULATION des chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture.	POPULATION entière des départemens.	OBSERVATIONS.
Reports.	30 départemens.		2,197,118	13,736,815	
4° Chemin de Tours à Nantes.	» Indre-et-Loire...	TOURS.......	»	»	Ce chemin se réunit à Tours avec celui de Paris à Bordeaux.
	31. Maine-et-Loire..	Saumur......	11,925	477,270	
		ANGERS......	35,901		
	32. Loire-Inférieure.	Ancenis......	3,667	470,768	
		NANTES......	75,895		
5° Chemin de Marseille à Bordeaux, ou de la Méditerranée à l'Océan.	» Bouch.-du-Rhône.	Tarascon.....	»	»	
	33. Gard...........	NISMES.......	43,036	366,259	
		Alais.........	13,566		
	34. Hérault.........	MONTPELLIER	35,506	357,846	
		Cette.........	»		
		Beziers.......	16,233		
	35. Aude..........	CARCASSONNE.	18,907	281,088	
		Castelnaudary	10,486		
	36. Haute-Garonne..	Villefranche..	2,765	454,727	
		TOULOUSE....	77,372		
	37. Tarn-et-Garonne.	Castelsarrasin	7,408	242,184	Montauban est distant de moins de 3 lieues de la ligne de fer.
		Moissac......	10,618		
	38. Lot-et-Garonne.	AGEN........	13,399	346,400	
		Marmande...	7,527		
	» Gironde.........	La Réole......	3,934	»	
		Langon......	»		
		BORDEAUX...	»		
§ 2. LIGNES DE SECONDE CLASSE.					
6° Chemin de Bordeaux à Bayonnne.	» Gironde........	BORDEAUX...	»	»	
	39. Landes.........	Dax..........	4,776	284,918	
	40. Basses-Pyrénées.	Bayonne.....	15,912	446,398	
7° Chemin de Lille à Calais par Dunkerque.	» Nord...........	LILLE........	»	»	
		Hazebrouck..	7,674		
		Dunkerque ..	23,808		
		Gravelines...	»		
	» Pas-de-Calais...	Calais.... ...	»	»	
A reporter	40 départemens.		2,637,150	17,464,675	

DÉSIGNATION des CHEMINS.	DÉSIGNATION des départemens traversés par ces chemins.	DÉSIGNATION des villes traversées ou rattachées.	POPULATION des chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture.	POPULATION entière des départemens.	OBSERVATIONS.
Reports.	40 départemens.		2,637,130	17,464,673	
8e Chemin de Châlons à Lyon.	» Saône-et-Loire..	Châlons-S.-S.	»	»	
		MACON.......	11,944		
	» Rhône..........	Villefranche..	7,553	»	
		LYON.	»		
9e Chemin direct de Paris à Strasbourg.	» Marne...	Anglure.....	»	»	
		Vitry-le-Fr...	6,822		
	41. Meuse..........	BAR-LE-DUC..	12,383	317,701	
	42. Meurthe........	NANCY.......	31,445	424,366	
	» Bas-Rhin.......	STRASBOURG..	»	»	
10e Chemin d'Orléans à Lyon par Bourges.	» Loiret..........	ORLÉANS.....	»	»	
	» Loir-et-Cher....	»	»	»	
	43. Cher............	Vierzon......	»	276,853	
		BOURGES.....	25,324		
	44. Nièvre..........	NEVERS......	16,967	297,550	
	45. Allier...........	MOULINS.....	15,231	309,270	
		La Palisse....	2,286		
	46. Loire...........	Saint-Étienne	»	»	
	» Rhône..........	LYON.	»	»	
Totaux p. les 10 lig. de 1re et de 2e classe..	46 départemens.	37 préfectures 44 sous-préf.	2,767,085	19,090,413	

Extrait de l'ouvrage publié en janvier 1840, sur les chemins de fer d'Angleterre,

PAR M. BINAUD, INGÉNIEUR AU CORPS ROYAL DES MINES.

La Grande-Bretagne possède 76 chemins de fer, desservis par des machines à vapeur, locomotives ou stationnaires; savoir :

	LONGUEURS EN LIEUES DE 4 KILOMÈTRES	
	partielles.	totales.
	lieues.	lieues.
32 chemins terminés et livrés à l'exploitation, ensemble	255	375
14 chemins { dont plusieurs parties terminées et livrées à l'exploitation	120	
14 chemins { dont en cours d'exécution	175	525
30 chemins en cours d'exécution	350	
TOTAL		900

Tous ces chemins devaient être terminés à la fin de 1841, et le capital engagé dans la construction de ces chemins de fer était à très peu près de un milliard et demi de francs.

La Grande-Bretagne compte 900 lieues de chemins de fer pour 14,500,000 habitans;

L'Angleterre, proprement dite, 790 lieues de chemins de fer pour 14,000,000 habitans, ce qui donne pour un million d'habitans :

Dans la Grande-Bretagne, 37 lieues de chemin de fer;

Dans l'Angleterre, 56 lieues de chemin de fer.

La France, qui compte 33,500,000 habitans, devrait avoir :

Comparativement à la Grande-Bretagne, 1,240 lieues de chemins de fer;

Comparativement à l'Angleterre, 1,880 lieues de chemins de fer.

La Belgique possède en tout 137 lieues de chemins de fer : soit 39 lieues pour un million d'habitans.

Il y a encore en Angleterre un grand nombre d'autres lignes qui sont projetées, et dont plusieurs même sont autorisées. — Ce vaste réseau, lorsqu'il aura été complété par quelques lignes secondaires, devra suffire largement aux besoins de l'Angleterre proprement dite; malheureusement il aura pour défaut principal d'avoir été exécuté sans aucune vue d'ensemble, et sans réserve des intérêts de l'avenir. Ce défaut d'ensemble et de prévision se fait vivement sentir maintenant, mais il n'est plus temps d'y porter remède.

V. DE MARS.

